

LA REVUE MODERNE



TETE DE MADONE

REVUE MENSUELLE

PRIX : 25 SOUS

UNE PIECE PEUT EXPRIMER

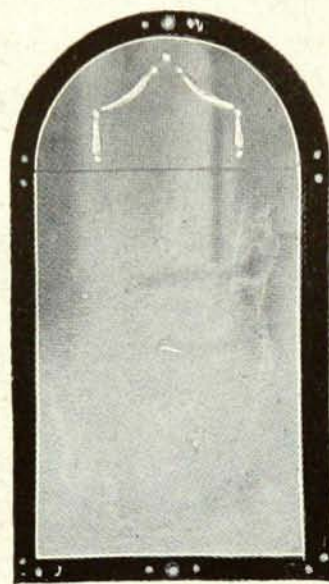


dans le langage rêveur des coloris, une sincère bienvenue, l'agréable camaraderie des intimes, la douce quiétude du confort.

Nos tissus aux coloris permanents pour les rideaux et draperies, conservent au cours des années, tout leur charme primitif et nous garantissons les couleurs à l'épreuve du soleil et du lavage. Ainsi vous pouvez bénéficier de vos rideaux toute l'année durant. Venez voir ces superbes étoffes. Prix très modérés.

PAPIERS MURAUX

Lorsque vous construisez ou simplement changez de maison le tapissage des murs s'impose. Les dessins de nos tapisseries sont des plus jolis et notre assortiment très choisi.



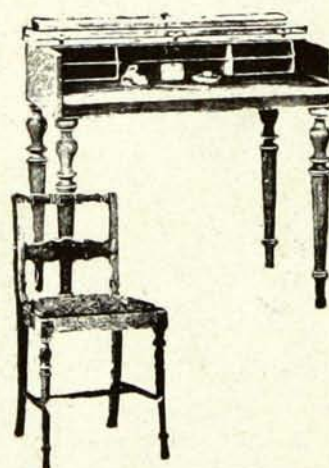
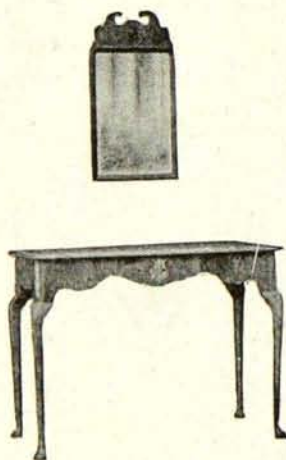
GRAVURES ENCADREES ET MIROIRS

Tous genres de gravures artistement encadrées à compter de \$1.00 l'unité. Miros ornementés polychrome, toutes grandeurs à compter de \$4.75.

PETITS MEUBLES UTILES

Lampes Bridge, fer forgé avec abat-jour parchemin, complet. \$11.50
 Table console avec miroir, complet..... 35.00
 Pupitre-Claveçin (Spinnet)..... 47.50
 Tables de Living..... 24.50

La maison de confiance par excellence.



Armand DesRosiers Limitée

Direction artistique
 Armand DesRosiers

Direction Commerciale
 Agapit DesRosiers

657 et 659 rue Sainte-Catherine Ouest,
 (près Crescent)

TEL. UPTOWN 0925

MONTREAL



Pour faire des croutes croûstillantes et feuilletées

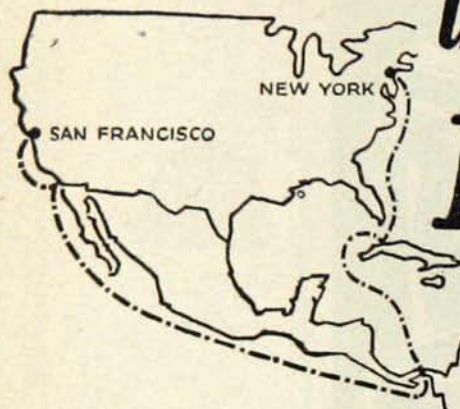
UNE tarte délicate veut dire que la croute est délicate. C'est la pâtisserie riche, feuilletée, fondante, à laquelle s'ajoute la saveur du contenu, qui a fait la "tarte" si universellement populaire. Et le saindoux a un rôle très important dans la confection d'une pâtisserie parfaite. C'est pourquoi les cuisinières emploient de préférence le Saindoux absolument pur de Swift, le "Silverleaf", car elles savent, par expérience, que cette graisse si renommée est toujours de la même qualité, toujours pure — elle ne contient pas de grumeaux, elle est crémeuse et douce. Elle s'introduit parfaitement et facilement dans la farine, la rendant ainsi plus légère et croûillante.

La Graisse Parfaitement Pure de Swift, la "Silverleaf", est également bonne pour les pâtisseries et les fritures, et elle donne d'excellents résultats dans la confection d'un grand nombre de desserts. Cette graisse est la favorite de milliers de ménagères qui savent bien qu'elle donne un goût délicieux à tous les mets dans la confection desquels elles la font servir.

Le Saindoux Pur de Swift: "Silverleaf"

Votre épicier ou votre boucher peut vous le fournir en boîtes de carton, ou en canistres de ferblanc de différentes grandeurs.

Swift Canadian Co.
Limited



Un voyage maritime rapide

DE

New York

en

Californie

VIA
CUBA ET LE
CANAL de PANAMA



☪ Trois grands transatlantiques rapides, le "Kroonland" et le "Finland" respectivement de 22,250 tonnes et le "Manchuria" de 22,900 tonnes, font le service pour la compagnie "Panama Pacific".

☪ Ils possèdent tout le confort moderne, salles publiques magnifiques et spacieuses, cabines bien éclairées et bien aérées, ponts vastes; et le service se fait à l'égal des grands hôtels.

☪ Ces océaniques font escale à la gaie capitale de Cuba, la Havane, et traversent le merveilleux canal de Panama pour suivre la côte jusqu'à la Californie ensoleillée. Un voyage mémorable que vous devriez faire cette année. Départs bi-mensuels.

La compagnie "Panama-Pacific" maintient sur ses navires le même service que celui si hautement apprécié sur les paquebots de la lignes "White Star-Dominion."

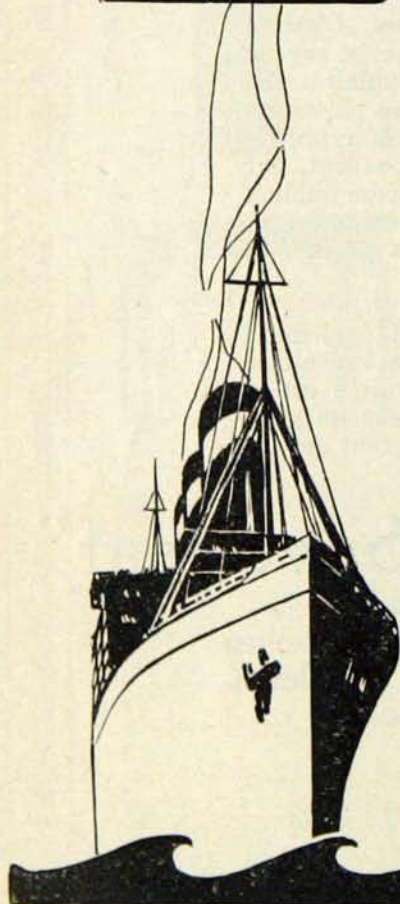
Ce service bi-mensuel n'est surpassé en intérêt que par les fameuses croisières de la "White Star", sur la Méditerranée et dans les Antilles.

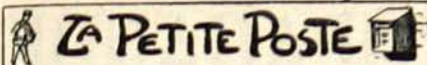
Pour tous renseignements additionnels, plans et tarifs, s'adresser au directeur de langue française de notre Service d'Informations.

211, rue McGill, Montréal
OU CHEZ LES AGENTS LOCAUX

PACIFIC LINE

"LA LIGNE DES GRANDS PAQUEBOTS"





CONDITIONS — la 5 sous du mois. La Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'introduire dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

J'ATTENDS mon Tristan. Ysault, B. P. 101, Joliette.

BIENVENUE à gentilles correspondantes. Aigle Chauve, Casier 257, Station N, Montréal.

CEDREAU de vingt ans aimerait correspondantes distinguées. Réponse assurée. André Maldague, Les Cèdres, Soulanges.

MIGNONNE de Nice demande correspondantes distingués. Boîte 304, Montréal.

QUI DE VOUS gentils messieurs distingués désireait correspondre avec dame, veuve, 38 ans, bonne éducation. Mme Simone Allard, Casier 35, Station N, Montréal.

DEUX ETUDIANTES désirent correspondantes. Renée Cinq-Mars, Christiane Laurin, Poste Restante, Sherbrooke.

CORRESPONDANTES montréalaises d'instruction et d'éducation soignées, qui désirent connaître professionnels pourront écrire à Robert Lamirande et à Raymond Chénier, Trois-Rivières, poste restante.

"Marianne s'en va-t-elle au moulin", qui l'accompagne-t-elle? B. P. 101, Joliette.

CORRESPONDANTS de bonne éducation dans la trentaine seront bienvenus à mon foyer postal. But... Carmen Leblanc, B. P. 1312, Bureau Central, Montréal.

JEUNES FILLES instruites demandent correspondantes. Jehanne, Josette. Poste restante, Sherbrooke.

Quel correspondant jeune, distingué, écrira à Claire, casier 104, Longueuil.

JEUNE HOMME sérieux, bonne position, distingué, cherche une amie idem, affectueuse. Henri Julien, 444 St-Christophe, Montréal.

JEUNE FILLE, 23 ans, jolie et gentille, mais surtout sage et posée, désire correspondant d'une éducation et d'une instruction très soignées. Anatoline Després. Boîte 273, Station Outremont.

QUI VIENDRA s'amuser avec Gemme Rire. B. P. 101, Joliette.

Venez jaser avec Micheline. Casier 35, Station N, Montréal.

J'AI SOIF de correspondantes, 25 à 35 ans, sentimentales, sympathiques, affectueuses... sages mais très peu. La sagesse c'est comme le chloroforme... Beaucoup fait dormir! Alfred Marius, Station N, Boîte 35, Montréal.

PERSONNE distinguée, ayant beaucoup voyagé, physionomie expressive, humeur farouche, tempérament observateur, sens musical et idéaliste, sollicite correspondants des deux sexes. Français, belges ou suisses. Ruth Piédoux, Casier 234, Station N, Montréal.

BIEN DOUÉE moralement et qualifiée pour une bonne petite amie, je désire communiquer avec gentils messieurs aux mêmes aspirations, âgés de 30 ans et au-dessus. Lucienne Cloutier, Poste Restante, Station C, Montréal.

JE CHERCHE une amie sincère, dévouée et discrète de 27 à 38 ans. Emile Beaudry, Casier postal 211, Montréal.

BIENVENUE, correspondants sérieux, aimables et persévérants. Lucie et Monique De Foy, poste restante, Station Delorimier.

GENTILLES correspondantes, écrivez-moi. Léo Chartier, Rimouski, Nazareth.

J'ATTENDS de gentils correspondants. Myrto, Casier 35, Station N, Montréal.

MIREILLE désire un grand ami. Casier 35, Station N, Montréal.

MA chaise-longue est longue, longue: c'est triste faire la cure seul. J'aurais besoin moralement d'une garde-malade. Correspondantes cultivées, tendres, venez. A. Musset, Sandy Bay, Co., Matane.

JOLIE BRUNETTE, instruite, distinguée, désire correspondant célibataire ou veuf de 35 à 50 ans, gentil sérieux, éducation soignée. Cécile Albani, casier postal 273, Outremont, Montréal.

BIENVENUE à tous, jeunes et vieux, correspondants des deux sexes et de tous pays. Mademoiselle Jeannine Gosselin, 27-2ème avenue, Limoulu, P. Q.

JEUNES REVEUSES espèrent que la brise d'avril leur apportera l'écho de quelque cœur affectueux. Carmen, Jeannine Dalger, poste restante, Shawinigan Falls.

GENTILLE brunette demande correspondants distingués. Réponse assurée. Violette Després, Boucherville, Qué.

JULIETTE cherche son Roméo, Institutrice, St-Léonard Port Maurice.

QUI VEUT correspondre avec Jeanne d'Orléans, B. P. 215, Victoriaville.

RODOLPHE ST-PIERRE aimerait à correspondre avec jeunes filles de 18 à 20 ans. Boîte 243, Hull, P. Q.

QUI...? Berthe Desgrobois, Granby, Qué.

AIMABLES canadiennes venez distraire un jeune exilé de l'Ouest. Jean Rieur, boîte postale 111, Gravelbourg, Sask.

QUI VOUDRAIT égayer un jeune canadien sérieux. Amable Sérieux, B. P. 111, Gravelbourg, Sask.

JEUNE GARÇON distingué désireait correspondre avec jeunes filles distinguées de 17 à 20 ans. Emile Verneuil, boîte 317, Windsor est.

TIMBRES poste pour collection à vendre (gros rabais). Arthur Bélanger, 65 Fabre, Montréal.

VENEZ, nous causerons. Réponse assurée. Violette DuClos, Grace Darling, Yvon Ducap, Poste Restante, Cap St-Ignace, Qué.

QUI sera mon roi? Reine des Nuits, Déglise, P. Q.

CORDIALE bienvenue, gentils correspondants. Lucienne Lepage, Saint-Hermas, P.Q.

VENEZ belles causer avec Léopold Langlois, Poste Restante, Station N, Montréal.

JEUNE Américain, de bonne position, âgé de 30 ans, croit encore qu'il peut trouver son idéal. Qualités essentielles: Canadienne-française de 21 à 25 ans, bien instruite et distinguée, jolie et gentille, brunette

MANTEAUX

Jaeger

en Poil de Chameau, pour Dames



Chaque vêtement Jaeger décrit comme étant de poil de chameau est garanti être fait de poil de chameau seulement, provenant du chameau de Bactriane, dont l'habitat est en Chine et en Russie d'Asie. Le cliché représente un des nombreux modèles de Manteaux Jaeger en Poil de Chameau, pour Dames.

Sur demande, nous vous enverrons un catalogue illustré, donnant la liste de nos agences.

En vente aux magasins Jaeger et leurs agences dans tout le Canada.

Exigez la marque Jaeger

The JAEGER CO., Limited
MONTREAL TORONTO WINNIPEG

et assez sérieuse. Une qui travaille préférée. But sérieux. J. C. Carroll, 429 rue Sherbrooke est, Montréal.

HECTOR-Le-Breton et Alex-Le-Normand, aimeraient à correspondre avec demoiselles 18 à 25 ans. Casier "96" Station A, Montréal.

Garbure de légumes aux croustons. — Couper en tranches ou en quartiers les légumes du pot-au-feu: carottes, navets, poireaux, chou.

Etuver ces légumes pendant 5 minutes dans 2 cuillerées de graisse du pot-au-feu;

Mouiller ces légumes avec de l'eau ou, si l'on en a, avec du bouillon.

Faire bouillir; ajouter 4 cuillerées de riz. Assaisonner de sel et de poivre;

Cuire, à petite ébullition pendant 25 ou 30 minutes;

Passer au tamis fin. Remettre la purée obtenue dans la casserole de cuisson (rincée à l'eau chaude). Chauffer sur le feu. Eclaircir au point voulu avec de l'eau bouillante.

Au dernier moment, ajouter 2 cuillerées de beurre; bien mélanger et servir avec des croustons et des frits au beurre.

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242, RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895.

ASSURANCE FUNÉRAIRE. — Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de \$50.00, \$100.00 et \$150.00.

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS

GRAND CONCOURS DE PROPAGANDE

DE

" LA REVUE MODERNE "

VALEUR DE \$3.000 EN PRIX.

CONSISTANT EN :—

TROIS MAGNIFIQUES VOYAGES ET SEIZE BOURSES EN ARGENT

POUR SE RENDRE AU DESIR D'UN GRAND NOMBRE DE CONCURRENTS, LES DIRECTEURS DU CONCOURS DE PROPAGANDE DE LA " REVUE MODERNE ", ONT DECIDE DE PROLONGER LE CONCOURS JUSQU'AU 14 JUIN PROCHAIN. MAIS CETTE DATE EST TOUT A FAIT DEFINITIVE ET NE SUBIRA PLUS AUCUN CHANGEMENTS. DONC, AVIS AUX RETARDATAIRES QUI ONT ATTENDU JUSQU'A CE JOUR POUR ENTRER DANS LE CONCOURS. QU'ON SE METTE A L'OEUVRE IMMEDIATEMENT.

NOS GRANDS PRIX

1. Magnifique voyage, pour deux personnes, à " LA GAIE HAVANE ", tous frais de transport payés.
2. Splendide VOYAGE, pour deux personnes, aux " CHUTES NIAGARA ", tous frais de transport payés.
3. Superbe VOYAGE, pour deux personnes, au " SAGUENAY ", tous frais de transport payés.
4. 1ère bourse, un montant de \$50.00 en argent.
5. 2ème bourse, " " " \$25.00 " "
6. 3ème bourse, " " " \$15.00 " "
7. 4ème bourse, " " " \$10.00 " "
8. 5ème bourse, " " " \$ 7.00 " "
9. 6ème bourse, " " " \$ 5.00 " "
- 10 Bourses de \$4.00 chacune, en argent.

Quel est L'AGE de la CANADIENNE ?



NOTRE BELLE CANADIENNE

M. Le Gérant de la Propagande,
Boîte Postale 35, Station N,
Montréal, P.Q.

Monsieur : —

J'ai réussi à placer les chiffres sur la bourse pour former 21, si ma solution est juste, veuillez me dire comment obtenir les 6 autres votes, pour me qualifier pour les GRANDS PRIX.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

CONDITIONS DU CONCOURS

Voici en quoi consiste ce fameux " CONCOURS ". On vous demande : " Quel est l'âge de notre " BELLE CANADIENNE " ? Nous allons répondre pour vous, moyennant une certaine condition. Elle a vingt-et-un ans, et la condition est qu'il faut, avec les chiffres, trois à onze inclusivement, former 21, et placer ces chiffres dans les compartiments en blanc, sur la bourse que la " BELLE CANADIENNE " tient dans la main, de manière qu'ils produisent le résultat 21, dans tous les sens, c'est-à-dire, verticalement, horizontalement et obliquement. Les chiffres 4, 7 et 10 étant donnés et placés il vous sera maintenant facile, avec un peu de travail et de réflexion, de placer les autres.

NOMBRE DE VOTES A OBTENIR POUR SE QUALIFIER

Il y a, en tout, 27 votes à obtenir pour se qualifier pour les GRANDS PRIX. En nous envoyant la bourse chiffrée, formant 21, vous gagnez 21 votes, et il ne vous reste plus que six votes à obtenir pour vous qualifier pour les GRANDS PRIX. Alors, après avoir reçu votre solution, nous la soumettrons à notre jury et si elle est trouvée juste, nous vous écrirons pour vous dire comment obtenir vos 6 autres votes.

TOUS LES CONCURRENTS GAGNERONT UN PRIX

Ceux des concurrents qui ne pourront pas décrocher un des prix ci-haut mentionnés, gagneront un article qui sera très apprécié, et nous sommes convaincus qu'ils ne regretteront pas les quelques minutes qu'ils auront dépensées en s'occupant de ce concours.

LA REVUE MODERNE est le seul magazine littéraire français au Canada. Sa popularité s'accroît tous les jours. Il faut la lire pour se tenir au courant du mouvement intellectuel et social du pays. LA REVUE MODERNE a pour collaborateurs les hommes et les femmes écrivains les plus réputés du Canada français. Outre ses articles littéraires, politiques et artistiques, elle vous présente des pages féminines du plus haut intérêt, un courrier dirigé par " MADELEINE ", un courrier graphologique, et deux romans dans tous ses numéros. Un de ces romans qui est toujours au complet et l'autre à suivre, sont choisis parmi ceux des auteurs les plus renommés, et coûtent en librairie jusqu'à un dollar.

Donc, chers concurrents, à l'œuvre pour faire de LA REVUE MODERNE le magazine le plus lu du pays, et faites-nous parvenir votre solution immédiatement.

Adressez toutes communications : —

LE GERANT DE LA PROPAGANDE,

Casier postal 35, Station " N ",
Montréal, P.Q.

LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

ABONNEMENTS

1 an 6 mois
Canada: \$3.00 \$1.50
Etranger: \$4.00 \$2.00

Directrice: Madame HUGUENIN (Madeleine)

Rédigée en Collaboration

Direction, Rédaction
et Publicité:
EST 1418
Privé: Up. 8526

Adresse postale: Casier 35, Station N.

147 rue Saint-Denis Montréal

5e Année—No 7

S'unir pour grandir

Montréal, Mai 1924

ORGANE FRANÇAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS

SOMMAIRE :

	Pages
ALBERT LOZEAU	Madeleine 7
L'OEUVRE DE L'ASSISTANCE MATERNELLE	Louis Claude 8
LE MAIRE DE MONTREAL	Jacques Hardy 10
CHRONIQUE LITTÉRAIRE	Robert Le Bidois 12
LES SEPT MERVEILLES DE L'ARCHEOLOGIE	Blanche Biéler 15
UNE ELEGANCE	Madeleine 16
LETTRE INTERNATIONALE	P. C. 17
MADAME R.-E. MULLINS-LEPROHON	X de Mirecourt 20
LA MENTALITE FEMININE	Lya Berger 21
C'ETAIT UN ENFANT	Henri Mareuil 22
NOS ARTISTES QUEBECOUIS	Mia Isola 24
FEMINA : —	
COURRIER DE MADELEINE	Madeleine 53
L'HEURE GRISE	Bertrand Denny 54
LE PIANO PRATTE	Maxime 55
ETUDES GRAPHOLOGIQUES	Claude Ceyla 55
LES OUVRAGES FEMININS	Mme Raoul Vennat 56
UNE INNOVATION	Madeleine 57
LES CHOSES FEMININES	Sœur Marthe 58
LA PETITE POSTE	3
ROMANS : —	
LES COUSINS RICHES (complet)	Colette Yver 27
POUR LUI (à suivre)	Alice Pujo 60
NOS ILLUSTRATIONS : — Albert Lozeau ; — Mesdames : 1. Henry Hamilton ; 2. Charles Bruchési ; 3. L. D. Mignault ; 4. Guillaume Lamothe ; 5. C. Beauchesne ; 6. E. Girardeau ; 7. Edouard Montpetit ; 8. Gérin Normand, conseillère ; 9. Adèle Lamothe ; 10. Henri Grenier ; 11. Henri Chauvin ; — Le Maire de Montréal ; — Madame Duquette ; — Madame Leprohon ; — M. Joseph Vézina ; — M. Antonio Pratte ; — Les Ouvrages féminins.	

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués

CLINIQUE PRIVEE DU Dr PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie
et des organes génitaux

Maladies vénériennes
et maladies de la peau

460, rue ST-DENIS

Tél. Est 7580

"Un bon livre est un ami"

Faites-vous de bons et loyaux
amis à

La Librairie Déom

251 Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand
choix de nouveautés.

Téléphone: Est 2551

Les Comprimettes Orientales DE GOURAUD

sont faites de crème Orientale de Gouraud qui a soutenu durant au delà de 85 ans l'épreuve de l'expérience publique ; ce qui lui a valu sa réputation de perfection et de valeur. C'est une garantie pour ceux qui cherchent un produit pouvant embellir le teint.

Enfin, après des années d'expériences soigneusement faites, nous avons réussi à produire la Crème Orientale de Gouraud sous une forme de comprimés, contenus dans de jolies boîtes de métal (vanity cases) contenant un miroir et une poudrette, — le tout facile à porter et pouvant aisément être employé.

Vous n'avez jamais fait usage d'une poudre plus agréable que la poudre dont sont faites les Comprimettes Orientales de Gouraud : elle est douce, soyeuse et adhérente, elle s'étend uniformément sur la peau et lui donne cette apparence fascinatrice tant admirée, parce que les Comprimettes Orientales de Gouraud ont, pour embellir et éclaircir le teint, toutes les mêmes qualités que la Crème Orientale de Gouraud.

Les Comprimettes Orientales de Gouraud

Les Comprimettes Orientales de Gouraud sont mises en boîtes de deux grandeurs: 50 cts et \$1.00. Elles sont faites en six couleurs : Blanc, chair, Rachel foncé et clair, rouge sombre et médium.

La Crème Orientale de Gouraud à 75 cts et \$1.50 la bouteille : Blanc, Chair et Rachel.



OFFRE SPECIALE

Nous vous enverrons une Comprimette Orientale de Gouraud (de n'importe quelle couleur) et une bouteille d'essai de la Crème Orientale de Gouraud pour 50 sous.

Ecrivez votre nom et votre adresse sur le coupon ci-dessous et envoyez-nous le.

Ferd. T. Hopkins & Son

35, rue St. François-Xavier - Montréal

COUPON

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Mentionnez les couleurs désirées

Un Grand Poète Canadien

ALBERT LOZEAU

Par MADELEINE

Le pauvre petit visage pâle sur l'oreiller, je le revois toujours, avec la douceur du regard où n'a jamais monté la moindre révolte. Cloué là depuis des années, il croyait impossible un retour à la santé, et cependant, Albert Lozeau souriait sans se plaindre jamais, sans chercher surtout à provoquer d'inutiles pitiés. Cependant un jour de grands praticiens s'attachèrent au sort de ce jeune poète, et sa santé se trouva vite améliorée de façon à lui permettre de s'asseoir, de sortir un peu, de regarder de plus près cette nature qu'il a tant chantée, et si bien. Sa chambre fut longtemps un cénacle où nous allions échanger nos rêves et nos ambitions de vingt ans. Groupés autour du poète, nous passions de longues heures à parler littérature et art. Lui dirigeait la conversation, l'orientait, lui donnait un but utile. Et nous sortions de là le cœur rafraîchi et l'âme meilleure. Combien de fois suis-je venue vers lui, fatiguée ou meurtrie pour m'en retourner sereine et réconfortée. Comment aurions-nous pu nous plaindre de la vie devant cet exemple surhumain d'un jeune homme abattu en pleine force, et qui ne se révoltait jamais. Albert Lozeau nous sauvait de la lâcheté et nous aidait à vivre bravement.

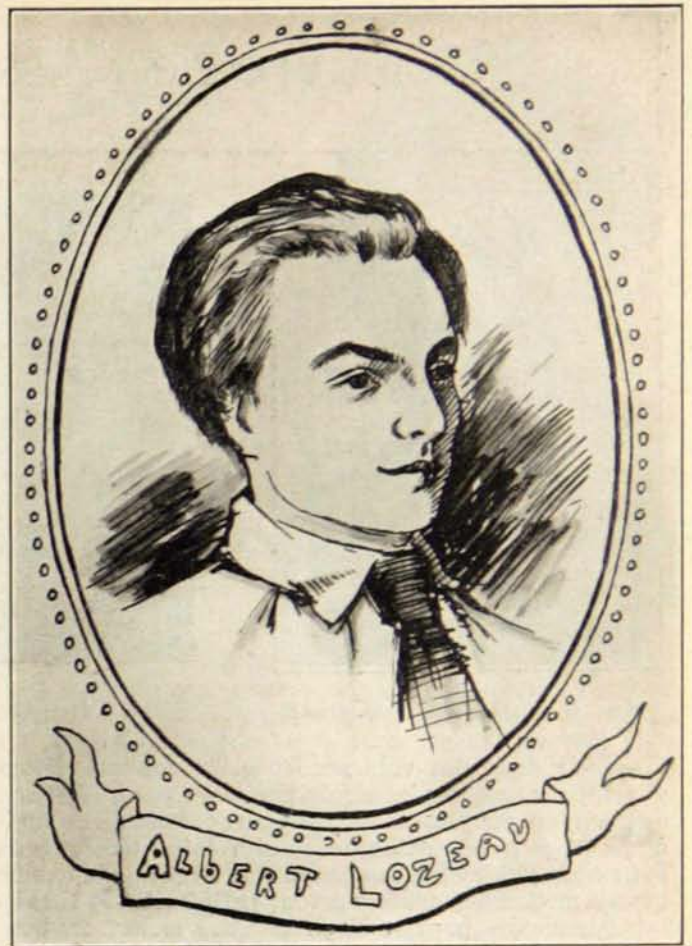
Quel ami il était alors, et quel ami il est resté toujours pour ceux qui l'aimaient. Je fus l'une des premières à accueillir ses vers, et cela créa entre nous l'une de ces amitiés que rien ne devait amoindrir. La publication de son premier volume : "L'Âme solitaire" nous intéressa vivement. C'est de ce livre que M. l'abbé Camille Roy écrit "qu'il est le roman de son âme ardente, s'ouvrant au soleil de vingt ans, battant des ailes, et voulant s'échapper vers les humaines tendresses. Ces poésies sont pleines de passion allumée, consumante, d'ordinaire assez discrète, quelquefois un peu voluptueuse, laissant monter une flamme brève qui s'épuise dans sa fuite rapide".

Combien de fois, en l'écoutant lire quelques poésies, ai-je songé : "Souffre-t-il d'être hors de la vie ordinaire? Aime-t-il, lui qui sait si bien parler d'amour? S'arrête-t-il à des rêves qui lui sont interdits?" Jamais je n'ai entendu un mot, surpris une expression, perçu une plainte qui ait trahi de tels secrets. Toujours je le vis calme, je dirai plus, heureux, entouré des siens qui lui faisaient la vie calme et tendre, comblé surtout par tout l'amour de son admirable mère. Il me plaît de penser que son cœur n'a jamais souffert, ce cœur de poète qui était un écrin d'or pur.

"Le cœur du poète est un écrin d'or
Plein de vieux chagrins, de plaisirs sans causes,
Tous les souvenirs que le temps endort
Y trouvent des nids duvetés et roses.

Mais triste comme au bois le chêne mort,
Y pleure bientôt le regret des choses.
Le cœur du poète est un écrin d'or
Plein de vieux chagrins, de plaisirs sans causes.

Les jours glorieux et les jours moroses,
Tous ceux que le temps voue au même sort,
Y viennent goûter, toutes ailes closes,
L'éternelle paix d'une douce mort.
Le cœur du poète est un écrin d'or."



d'après un dessin de Charles Gill

Sa mort fut comme sa vie : un sourire, il voyait devant lui la belle route où il pourrait marcher, et il s'endormit sur cette vision splendide. Il idéalisa d'un mot la mort, la laide mort, comme il avait idéalisé la souffrance, et son âme de saint monta vers le ciel bleu :

Oh ! le ciel bleu ! le clair ciel bleu !
Eclatant là-haut comme un feu
Qui flamberait frais et tout bleu,
Si bleu, si bleu !

Oh ! le vent doux ! le bon vent doux !
Qui passe en caresse sur nous,
Comme un frôlement de doigts doux,
Si doux, si doux !

Oh ! le jour léger, calme et beau !
Qui plane comme un grand oiseau,
Et qui disparaîtra plus beau,
Si beau, si beau !

La critique, même brutale, s'est quelquefois acharnée à diminuer son talent, mais sans y réussir. Jamais il ne s'en attrista. Il n'était ni un faible, ni un pusillanime, et il savait accepter une juste remarque comme se moquer des attrapades stupides et injustes. Il avait la nette conscience de sa valeur, sans l'ombre d'une prétention. Son esprit d'un équilibre parfait, sa large compréhension des faiblesses humaines, ne se trouvèrent jamais en défaut. Sa force morale ne se démentit jamais, et son ardente foi religieuse lui fut, jusqu'à la fin, le plus sûr comme le meilleur soutien.

MADELEINE.

L'oeuvre de l'Assistance Maternelle

Par LOUIS CLAUDE



Mme Henri Hamilton, présidente.



Mme Charles Bruchési.



Mme L. D. Mignault, conseillère.

Il faudrait des volumes, et quels volumes émouvants, pour raconter les bienfaits réalisés par les femmes du monde groupées dans l'Assistance Maternelle, animées du plus bel esprit de charité et portées vers la détresse la plus sympathique qui soit : celle de la femme qui va mettre au monde un tout petit enfant. Il existait des œuvres pour venir en aide aux naissances honteuses, pour élever les enfants du hasard, sauver du désespoir et de la misère les femmes violentées et le pauvre petit dont l'entrée dans ce monde est regardée comme un malheur. Il n'y avait pas d'œuvres pour porter à la mère pauvre, en son foyer désolé, un peu de cette consolation qu'elle appelle, un peu de cette aide qu'elle mérite. Cette œuvre fut créée il y a quelques

années, sous l'impulsion d'une femme à l'âme généreuse et au cœur pitoyable. Madame Hamilton apporta dans cette fondation un amour intense du pauvre, et un respect touchant de la maternité. Elle eut vite fait de grouper autour d'elle de ferventes sympathies, et l'Assistance Maternelle s'imposa bientôt à toutes les âmes généreuses, comme un bienfait sacré et un devoir profond. Ainsi animée, l'œuvre devait atteindre au progrès, et réaliser sa large part de bien. Accueillie par toutes les femmes comme résumant la charité la plus douce et la plus entière, elle se subdivisa en comités paroissiaux, et réussit ainsi à atteindre bien des infortunées. Le fait qu'elle ait pu se soutenir et venir en aide à tant de mères, avec des ressources modestes, est une



Mme Guillaume Lamothe, conseillère.



Mme C. Beauchesne, secrétaire.



Mme Girardeau, présidente du Comité des Fêtes.



Mme Edouard Montpetit, conseillère

chose merveilleuse. Là aussi, la charité, la vraie, celle féconde en initiatives précieuses, comme en dévouements incomparables, accomplit des miracles admirables.

Quelle belle lutte fait cette œuvre à l'ignorance des mères qu'elle renseigne sur tous leurs devoirs, soigne, console, nourrit et vêt, tout en leur donnant aussi les conseils pratiques qui font vivre les enfants, et les sauvent du fléau hideux qui, chaque année, creuse tant de petits lits en notre grand cimetière.

Fondée depuis douze ans, cette grande œuvre n'a cessé de progresser, tout en réalisant des miracles de charité et de dévouement. Elle a pris un véritable essor ces derniers mois, alors qu'une subvention de l'Assistance Publique de Québec, l'une des grandes œuvres de M. David, lui permit l'achat d'un immeuble où elle installa immédiatement des lits pour recevoir les pauvres mères qu'il était impossible de soigner dans leur propre maison. Le dispensaire continua

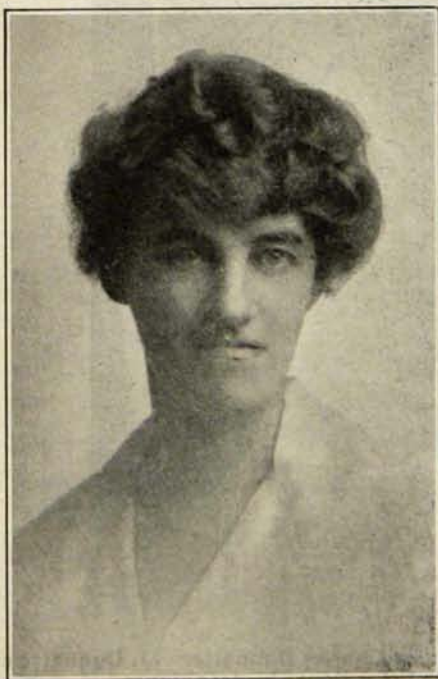


Mme Gérin-Normand, conseillère

de fonctionner, et prit une extension considérable sous la direction des Docteurs Giroux et Smith. Le nombre des mères qui fréquentent ce dispensaire devient de plus en plus considérable. L'Assistance Maternelle aura

bientôt ses dix lits dans le nouvel hôpital Notre-Dame, et à ce moment son local de la rue Chérier sera complètement affecté au dispensaire.

L'œuvre est toujours présidée par son admirable fondatrice, Madame Henry Hamilton; Mesdames Henri Grenier et Gabriel Marchand en sont les vice-présidentes; Mesdames Henri Beaudry et Athanase David, les trésorières; Madame J. A. Brodeur, la secrétaire-archiviste; et Madame C. C. Beauchesne, la secrétaire correspondante. Parmi les patronnesses assidues et dévouées, citons Mesdames Rosaire Thibaudeau, L. D. Mignault, A. R. Pinsonnault, Henri Chauvin, W. LaMothe, Charles Bruchési, Girardeau, Edouard Montpetit, Raoul Masson, Gérin-Normand, Mesdemoiselles Eugénie et Adèle LaMothe. A part le travail intensif qui s'accomplit au Comité général, dans presque toutes les paroisses nous trouvons un sous-comité de l'Assistance Maternelle qui se préoccupe du sort des mamans et adoucit leur souffrance et leur misère. Ces associations relèvent du comité central et lui font part de toutes les infortunes secourues par leur entremise et ainsi se prodigue une charité attentive et parfaite dont le mérite revient à celle qui en a conçu le projet, posé les bases et maintenu l'action. En face de pareils exemples de bonté, de dévouement et d'intelligence nous ne pouvons que nous incliner; les mots sont impuissants à traduire notre sentiment d'admiration et de respect. L. C.



Mlle Adèle Lamothe, conseillère



Mme Henri Grenier, vice-présidente



Mme Henri Chauvin, conseillère

Son Honneur le Maire de Montréal



M. CHARLES DUQUETTE

LA REVUE MODERNE est heureuse de saluer l'avènement de son Honneur le Maire Charles Duquette. M. Duquette est essentiellement l'homme de ses œuvres ainsi qu'en témoignent les quelques lignes biographiques que nous lui consacrons sur la page suivante.



La Mairesse de Montréal qui saura intelligemment et dignement remplir son rôle d'hôtesse de la métropole canadienne.

✓ M. Charles Duquette



Président et directeur général de l'Alliance Nationale de Montréal. Né à Montréal, fils de Louis Duquette et de Marcelline Tremblay, il fit ses études chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, au collège St-Henri. A sa sortie du collège il entra dans le commerce qu'il abandonna en 1901 pour devenir Inspecteur en chef de l'Alliance Nationale, position qu'il occupa jusqu'en 1919 alors qu'il devint directeur général de la même compagnie.

M. Duquette débuta dans l'Alliance Nationale en 1894, comme trésorier de cercle ; en 1898, il devint directeur ; en mars 1912, et nommé par l'exécutif deuxième vice-président général, et fut réélu en 1912 et 1914 ; en 1916, il fut nommé premier vice-président général, réélu en 1918 et élu président général, le 7 août 1922. M. Duquette est aussi un ancien président de la "Canadian Fraternal Association" ; il est aussi le représentant de l'Alliance Nationale dans le "National Fraternal Congress of America". Après avoir été président de la section Saint-Charles de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, il fut nommé directeur en 1912 ; en 1914, il devint président général, poste qu'il abandonna en 1915, vu les exigences de ses fonctions dans l'Alliance Nationale. C'est pendant son terme d'office que la Société Saint-Jean-Baptiste a été réorganisée sur le système fédératif avec une refonte complète des règlements. Son Honneur le Maire de Montréal est gouverneur de l'Hôpital Notre-Dame, membre de la Chambre de Commerce.

Il épousa, le 3 juillet 1899, Dorothée Maheux ; le 18 octobre 1919, Albina Beaudoin. Les récréations favorites sont les voyages et le golf. Le Maire est membre de l'exécutif et gouverneur à vie de l'Association Athlétique Nationale ; Vice-président du Club de Golf Laval-sur-le-Lac ; membre du Club Saint-Denis ; du Club des journalistes, du Club Kiwanis, du "Royal Automobile Club" ; du "Montreal Mororist League, et membre de plusieurs sociétés de bienfaisance canadienne-françaises ; il possède aussi des intérêts dans plusieurs institutions commerciales et financières.

Le nouveau Maire remplace l'Honorable Médéric Martin qui, depuis dix ans, occupait la charge de premier magistrat de la métropole canadienne. L'électorat a sans doute jugé que dans une démocratie comme la nôtre, il convenait de changer le pouvoir et de distribuer les faveurs et les dignités à tour de rôle.

La Revue Moderne avait un véritable ami dans le Maire Martin ; elle se flatte d'en compter un autre dans le nouveau Magistrat de notre grande ville. En effet, dès la fondation de notre publication, nous recevions de M. Charles Duquette, la lettre la plus aimable et la plus accueillante qui se puisse écrire, et nous avons gardé, de ce geste, le plus aimable souvenir.

JACQUES HARDY.

EN LISANT LES REVUES
CHRONIQUE LITTÉRAIRE
 Par ROBERT LE BIDOIS

De la dictature.—Un article d'Henry Bidou.—La Revue critique des Idées et des Livres : profession de foi littéraire.
 — *Quelques nouveaux témoignages sur la tombe de Barrès. — Le Soliloque de Maurice Barrès —*
M. L. J. Dalbis et le Canada français; "Maria Chapdelaine.—Memento des Revues.

Le temps n'est plus où l'écrivain pouvait à loisir s'enfermer dans sa tour d'ivoire, loin des tracas du monde et des bruits de la rue, pour y polir ses phrases subtiles et y choyer sa rêverie. Le "pensoir" de Montaigne n'est pas plus de mise que le "gueuloir" de Flaubert. La loi fondamentale de la lutte pour la vie, qui peu à peu absorbe toutes les autres, commence d'engloutir la formule de l'art pour l'art. Malgré qu'ils en aient, les poètes et les penseurs doivent se mêler aujourd'hui à la vie publique ; il leur est désormais interdit, sous peine d'excommunication spirituelle, de se tenir au dessus de la mêlée. La guerre, cette niveleuse impitoyable et cette grande éducatrice, a révisé l'échelle des valeurs intellectuelles, comme celle des valeurs sociales et politiques. Aucun citoyen digne de ce nom ne peut plus rester étranger à ce qui touche au salut ou à l'honneur de la nation. Aussi, à l'heure où la France subit les assauts formidables de la propagande ennemie, alors que de lâches manœuvres menacent gravement sa solidité financière qui a fait depuis des siècles l'étonnement et l'admiration du monde, peut-on demeurer indifférent aux courants de sa politique intérieure et extérieure ? Au moment que je commence cette chronique, des bruits inquiétants circulent : on parle de dictature... La France va-t-elle suivre l'exemple de la Russie et de l'Italie, et confier la direction de ses affaires à une autorité unique et plénipotentiaire ? Grave question, d'où dépend peut-être l'avenir de la civilisation.

C'est donc un sujet de brûlante actualité que traite Alphonse Sèché dans l'étude très nourrie qu'il vient de publier dans le "Mercure de France" du 15 janvier, sous ce titre : "De la Dictature". Non pas une apologie de cette forme de gouvernement, mais une justification qui la présente comme un remède héroïque et nécessaire en certaines conjonctures trop graves. De Solon à Mussolini, en passant par Sylla, Auguste, Richelieu, Bonaparte et Bismarck, le dictateur s'est révélé comme le héros des crises sociales et politiques, et le sauveur de la nation. Alphonse Sèché décrit les conditions d'éclosion et d'existence et définit le rôle de la dictature ; puis il fait le recensement des qualités que doit réunir le dictateur-type. De même que la femme aime à être protégée, — et dominée, "pour la foule-femelle, dit-il, le dictateur est le mâle dominateur et protecteur ; plus il affirme ses qualités de chef, de maître, plus elle est subjuguée et confiante". "Le dictateur est donc naturellement l'homme de la démocratie. Et M. Sèché termine son article par une plaisante définition :

"Le dictateur est un échantillon supérieur de la race, dans lequel la race se contemple. Il est une merveilleuse réussite humaine dont la race finit par tirer vanité : il la représente, il la symbolise, il la synthétise, du moins elle aime à se persuader tout cela. En sa personne et en son œuvre, il réalise les aspirations secrètes de chaque homme, et en premier lieu cet "instinct of sovereignty", ce "désir de pouvoir" que nous avons

tous plus ou moins et qui, au dire de Hobbes, résume tous nos autres désirs, toutes nos autres ambitions".

La "Revue Critique des Idées et des Livres" du 15 janvier dernier contient un très bon article de M. Henry Bidou sur le même sujet : "L'Avènement des dictateurs". Henry Bidou est sans doute le premier critique dramatique français depuis la mort de Faguet et de Lemaitre. Il est en même temps un nouvelliste et un romancier fort agréable, un conférencier recherché, un géographe reconnu, un musicologue très averti, un critique militaire qui a fait ses preuves durant la guerre, pendant laquelle il mena de front, au "Journal des Débats" le feuilleton dramatique et la chronique militaire, — enfin, un chroniqueur d'une étonnante fécondité et un polygraphe qui n'écrit pas une ligne qui ne soit intéressante et originale. Pour en revenir à nos moutons, je veux dire à nos dictateurs, Henry Bidou passe en revue les cinq ou six exemples de dictature que la guerre a fait éclore : les Soviets de 1917, le fascisme de 1919-1920, le pronunciamiento espagnol, la levée des garanties constitutionnelles en Allemagne et en Pologne, et il déclare en concluant : "La dictature, c'est la caféine des démocraties".

Dans ce même numéro, la "Revue Critique des Idées et des Livres" publie une belle déclaration de principes, je dirais son credo littéraire, et ce manifeste est d'une qualité telle qu'il mérite une mention spéciale. Cette revue a subi, du fait de la guerre, une profonde transformation. De ses collaborateurs de jadis, un grand nombre a trouvé une mort glorieuse sur les champs de bataille : douloureuses pertes, fécondes semences s'il en fut ! Comment s'étonner, dès lors, qu'elle soit sortie changée et comme bouleversée d'un cataclysme où elle a laissé le meilleur de sa force ? Mais la vie continue, il faut poursuivre le travail commencé, labourer la terre que d'autres ont défrichée. La terre ? C'est le génie même de la France qu'ils ont fécondé de leur sang ! L'esprit français, l'âme française, voilà ce qu'il importe de défendre, autant que le sol de France. Et voyez le noble dessein de la Revue Critique : "Revue de l'humanisme français, sa critique, faite de clairvoyance et d'enchantement, n'est pas une censure, une férule scolaire. Ni un jeu d'écrivains dilettantes. Elle est une introduction à la connaissance et à l'amour approfondi des belles œuvres. Une arme éprouvée, forgée par le génie de notre langue et de notre race". Et voici que la déclaration de foi littéraire s'élève à la hauteur d'une question nationale : "On s'accorde à trouver à la France un ressort prodigieux qui étonne le monde. Ce don du ciel, nous l'avons mérité par des siècles de culture spirituelle". La revue conclut en résumant d'un mot le but qu'elle se propose : être un lien de communion spirituelle pour les Français cultivés. Ceux qui ont suivi l'évolution de la Revue critique depuis sa naissance (1908) approuveront, j'en suis sûr, le bien-fondé de ce manifeste et ne jugeront pas trop ambitieux le dessein exprimé, au seuil de 1924, par

cette élite intellectuelle, qui a déjà tant fait pour l'humanisme et la plus saine culture française.

* * *

Cette même revue vient de consacrer à Maurice Barrès un numéro spécial tout à fait intéressant où elle a réuni en une sorte de pieux monument les "témoignages d'une génération" sur la tombe du grand écrivain (25 janvier). Jean Rivain, directeur de la revue, commence par démentir la légende — il y en a tant qui courent sur lui que l'on est obligé d'y voir le signe d'un esprit marqué au sceau du génie, — d'après laquelle Barrès serait un cœur dur et hautain : "Nul ne fut plus personnel, nul ne fut plus généreux", et il en donne des preuves convaincantes. Jean Longnon étudie ensuite "l'historien et le chroniqueur" ; la matière historique intéressait Barrès pour "l'abondante émotion" qu'elle lui procurait ; de l'histoire, il a fait une force agissante au service des destinées de la nation. Puis François-Paul Alibert définit Barrès écrivain "Merlin l'enchanteur" et Maurice de Roux décrit "Barrès à la Chambre". M. de Noisay le nomme : "prince de lettres, héros de l'esprit", le comparant à Voltaire, Chateaubriand et Goethe. André Thérive prouve l'unité foncière de son œuvre et Maurice Brillant traite de "Barrès musicien français". M. Lejeune essaye d'analyser "la fascination de Barrès" et déclare : "Il était d'une autre race, c'était un prince". Enfin MM. du Colombier, Becheyras, de Courville et quelques autres apportent leur contribution à cet hommage sur la tombe de ce grand artiste qui fut en même temps un grand patriote.

A tous ces témoignages de pieuse et intelligente admiration qui tendent tous à glorifier l'une de nos plus nobles figures littéraires, et à ceux que j'ai déjà rapportés dans ma dernière chronique, il faut rattacher les remarquables pages que M. René Benjamin a publiées dans les "Œuvres Libres" de novembre 1923 sous ce titre étrange et modeste : "Le Soliloque de Maurice Barrès". Composée avant la mort de Barrès, cette étude n'en constitue pas moins un magnifique hommage et sous une forme fantaisiste, un morceau de critique et de psychologie de tout premier ordre. Le caractère, l'esprit, l'âme profonde de Barrès y sont révélés avec une étonnante subtilité d'analyse et une finesse de touche incroyable. En vérité, cela est fait de main de maître et l'on ne sait s'il faut y admirer davantage l'agrément de la forme, la pénétration psychologique, l'imagination brillante ou bien la force de sympathie intelligente et éclairée. Dans ces réflexions et propos à bâtons rompus où il est question de littérature, de politique, de religion et de Léon Daudet, M. Benjamin nous révèle au vif ce qu'il y a de plus personnel dans Barrès, en même temps que sa conception de la morale, de la vie sociale et de la politique. Il importe peu qu'à de certains moments on ne puisse faire le départ de ce qui est de Barrès lui-même ou de son interprète, car jamais critique n'a plus fidèlement interprété la pensée du maître. Et voici d'abord le rôle qu'il s'est assigné : "Mon destin précis et borné, dit Barrès, paraît être de dresser une barrière contre les éléments médiocres, qui sans cesse s'évertuent à détruire nos traditions de spiritualité". S'il se tient ferme au bord du Rhin, c'est donc pour défendre l'esprit français, dont le monde apprécie la qualité rare. Et il définit ensuite le sens de sa vie : "Un constant effort, dans une atmosphère de vérité, pour maintenir très haut les droits de l'esprit français, ainsi que cet héritage de sentiments que nous ont légués nos pères..." Au Parlement, il entend également veiller à sauvegarder les droits de l'intelligence française,

et c'est à ce titre qu'il a dénoncé le double péril des églises et des laboratoires. — René Benjamin analyse avec beaucoup de bonheur les éléments complexes du caractère de Barrès, sa haine du médiocre, son goût du vrai et du grand, son amour de l'action et en même temps son penchant vers le rêve, pourvu que le rêve s'applique à des souvenirs, des états d'âme ou des paysages qui contribuent à cette grande symphonie qu'on appelle la Patrie. Il note chez l'homme "cette hauteur désolée, où l'on devine un pathétique souci" et qui est encore la marque du génie. Mais la plus belle page de cette étude est peut-être celle où René Benjamin a tenté de définir le travail de la création littéraire chez Barrès. L'invention, pour lui, est la minute passionnante ; l'écrivain est un créateur ou il n'est rien. Son rôle est de concevoir. Ce travail de conception atteint son maximum de force et d'acuité au milieu de la nuit, quelquefois après quelques heures de sommeil : c'est alors, en effet, qu'il accueille avec complaisance et enchantement les pensées confuses qui le conduisent au plus profond de lui-même, où il rejoint les ancêtres disparus, toujours présents, toujours vivants et qui mêlent si bien leurs accents à sa propre musique intérieure, et la soutiennent si lyriquement de leurs accords profonds qu'il se sent vraiment à cette minute unique de bonheur poétique "le confident angoissé d'une assemblée de morts qui lui dictent leur nostalgie" (p. 242). J'aurais voulu citer tout au long cette magnifique page, j'y renvoie simplement le lecteur.

Cette revue des articles consacrés à Maurice Barrès est encore bien incomplète, et je ne cite ici que pour mémoire la belle étude d'Henry Bordeaux dans la "Revue des Deux Mondes" du 1er janvier : "Le retour de Barrès à sa terre et à ses morts", l'article de Charles Vildrac sur "Maurice Barrès et la guerre" (Europe, No. de janvier), celui de Charles Maurel sur "Maurice Barrès et la science française" (Revue bleue du 19 janvier) et les notes de Robert Launay sur "Maurice Barrès à l'Action française", dans le "Mercure de France" du 1er février.

* * *

J'ai fait allusion dans ma dernière chronique aux excellents articles de M. L. J. Dalbis sur le Canada. Voici qu'une revue que je viens de recevoir de Québec me rappelle à point nommé la promesse que j'ai faite à mes lecteurs de leur présenter ces articles, et je ne peux plus retarder leur plaisir, ni le mien. Sous ce titre heureux : "Le bouclier canadien-français", M. Dalbis a publié dans la "Revue de l'Alliance française" (15 octobre 1923), des pages sur le Canada français qui sont parmi les plus profondes et les plus belles que j'aie lues. Admirez d'abord la hardiesse et la justesse du titre, que lui a inspiré une analogie avec le vocabulaire géologique. Mais je veux vous citer quelques extraits de ces pages, qui se passent de commentaires : "Issu des colons français lentement sélectionnés au cours du 17^{ème} siècle, défenseur de notre langue, apôtre de notre culture et gardien de nos traditions, ce peuple a écrit sur son blason la formule : Je me souviens. Comme un bouclier, son blason le protège, et mieux qu'une arme sa devise le défend". Le canadien français a compris que "la meilleure façon de défendre la race était encore de défendre la langue, la langue qui porte la pensée jusqu'à l'intelligence, d'où elle bondit vers l'idéal". M. Dalbis retrace alors à grands traits l'épopée magnifique du Canada-français, son obstination à ne pas mourir, le rôle glorieux du clergé dans la défense des droits, de la religion et de la langue. Il cherche ensuite à discerner le sens des deux drapeaux,

le français et l'anglais, qui flottent sur les rives du St-Laurent. Ces trois couleurs, dit-il très justement, ne signifient "ni l'insurrection contre l'Angleterre, ni l'appel à la France... Elles sont le symbole des droits conservés, des libertés conquises, de l'amour d'une religion et d'une langue qui, depuis des siècles, éveillent les berceaux et endorment les sépultures". Et la belle image du début revient naturellement à la fin de l'article : "Sur cette tête de pont établie de l'autre côté de l'Atlantique, le Canada français apparaît comme un des boucliers de notre culture ; sentinelle avancée à l'une des portes du nouveau monde anglo-saxon, il garde le passé, protège le présent et réserve l'avenir".

Le numéro de mars du "Terroir" reproduit le texte d'une remarquable étude de M. Dalbis sur "Maria Chapdelaine et Colette Baudoche", qui a paru il y a quelques mois dans la "Revue Trimestrielle". Les idées développées dans cet article, qui est plein d'observations fines, de trouvailles heureuses et d'aperçus nouveaux, ont été exposées par l'auteur dans une série de conférences faites en Europe pendant l'automne de 1922 et en février dernier dans une conférence qu'il a donnée à Québec, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres. — Maria Chapdelaine et Colette Baudoche ! Ces deux noms aujourd'hui symboliques évoquent la fidélité à la race et au sol. "Ces deux femmes dont la vie humble s'harmonise avec les souvenirs sont un point de la résistance française à l'assimilation. Elles sont un exemple... Ce qui leur donne une valeur, c'est ce capital de forces qui leur permet d'accomplir un devoir, tout en restant fidèles à une tradition". M. Dalbis développe ensuite cette thèse : "Maria Chapdelaine" n'est pas autre chose qu'un symbole. Considérée comme telle, l'œuvre de Louis Hémon échappe à la plupart des critiques qu'on lui a faites, en particulier au reproche d'exagération. M. Dalbis étudie finement, le symbolisme des noms, le symbolisme des paysages qui conditionne une psychologie et le symbolisme du drame qui pose un problème. Tenons-nous en à la figure de celle qui donne son nom au roman : "Maria est comme un miroir où tout se réfléchit : hommes et choses s'y mirent avec une telle netteté que parfois on ne sait si c'est le paysage qui est un état d'âme ou si l'état d'âme n'est pas le paysage". A qui pourrait douter du symbolisme de l'œuvre, les voix qui parlent à l'héroïne et lui commandent son devoir font éclater aux yeux le symbole. Ce qu'elles disent, ces voix ? Elles disent le charme d'un pays jeune et sain, et la douceur d'une langue harmonieuse, et les vertus de ceux qui restent attachés au sol et la coupable faiblesse de ceux qui désertent. Relisons avec piété cette magnifique déclaration de foi du Canada français : "Nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir..." (Maria Chapdelaine, p. 252). "Ce sera la gloire de Louis Hémon, dit très bien M. Dalbis, d'avoir enfermé dans une famille perdue dans les bois au commencement du 20ème siècle, tout ce qu'il y eut d'héroïsme, de courage et de patience résignée dans tout un peuple de colons et de défricheurs au cours des siècles précédents". Idéalisant une pauvre paysanne, il la revêtit des vertus essentielles de sa race, et dans un récit simple et naïf, il l'éleva superbement à la hauteur du symbole. Et la gloire d'Hémon, c'est encore "d'avoir décrit quelque chose qui ne change pas, le cœur d'une jeune fille, symbole de la fidélité à une race qui ne veut pas mourir". Pour s'être ainsi fait l'interprète d'un chef d'œuvre et d'une noble race, M. Dalbis mérite notre sympathie et notre admiration.

Robert Le Bidois.

MEMENTO DES REVUES

- LE CORRESPONDANT.** — 10 janvier. — "Aux portes de l'ouest canadien", impression de voyage, par G. L. Jaray et Louis Hourticq.
10 février. — "Une visite au Chili", par Mgr Baudillart, réplique de ses récits de voyage en République Argentine, qui ont paru récemment à la Revue des Deux Mondes.
25 février. — Un très bon portrait de Président Wilson, par Georges Lechartier, l'un des hommes de France qui connaissent le mieux les Etats-Unis.
10 mars. — Une excellente étude de Bernard Fay sur l'Education aux Etats-Unis. (Dans le précédent numéro, le même auteur avait étudié "la presse américaine").
- REVUE UNIVERSELLE.** — 15 janvier. — "La guerre, la nature et l'homme", par Léon Daudet. (Définition de la guerre : "une revanche périodique de la nature sur l'homme").
1er février. — Dernière partie du très intéressant roman posthume de Louis Hémon, "Colin-Maillard"; "Stendhal et son pays", par Paul Ballaguy.
15 février. — "L'avènement du grand Roi", par Louis Madelin (chapitre extrait de l'Histoire de la Nation Française, de Gabriel Hanotaux).
15 mars. — R. Van der Elst : "Charles Richet et la Métapsychique". — Un très solide article de Charles Dupuis sur "la réparation du Franc".
- MERCURE DE FRANCE.** — 15 janvier. — Un excellent article de de M. Semenof sur "L'or allemand et le bolchevisme pendant la guerre".
1er février. — Lettre de Nicolas II à sa femme. — "Les Lettres françaises et l'Inconscient", par Georges Dubujadoux. — Un article de Jules Beaucaire (?) sur le "Marcel Faure" de J. Charles Harvey.
15 février. — "A la recherche de l'art", par E. Bernard. — "La lamentable histoire de la métapsychique" par Marcel Boll.
- REVUE DE L'AMERIQUE LATINE.** — Février. — Un article de Marius Barbeau sur les chants populaires du Canada, avec quelques chansons du pays.
Mars. — Première partie de l'étude d'Emile Lauvrière sur "L'Acadie et l'Amérique latine". — Une étude de Marius André sur le poète péruvien Della Rocca de Vergalo, auteur du "Livre des Incas" et d'une "Poétique nouvelle" (1880). — Compte-rendu sympathique des "Flacons à la mer" de Marcel Dugas, par le bon critique André Thérive.
- ETUDES.** — 5 mars. — "Le Canada et son clergé aux débuts du régime anglais" (1760-1791) : Joseph Boulée analyse le livre de l'abbé Ivanhoé Caron sur la colonisation de la province de Québec.
- REVUE DES JEUNES.** — Numéros des 10 et 25 janvier, et 10 février : une très intéressante étude d'Henri Gouhier sur "Le point de départ de Maurice Barrès".
- LE CANADA FRANCAIS.** — Février. — Une bonne étude de M. l'abbé Camille Roy sur la brochure du R. P. Georges Simard "Tradition et évolution de l'enseignement classique". — Article de Mgr. L. A. Paquet sur le théosophisme, "cet illuminisme impir et destructeur". — Fin de l'étude de M. Gaillard de Champris sur les relations de Mgr de Laval avec le pouvoir royal.
Mars. — D'excellentes pages de M. Camille Roy sur l'œuvre de Pamphile LeMay, le poète des "Gouttelettes"; ces pages viennent d'être recueillies en volume sous ce titre prometteur : "A l'ombre des érables". — Une revue des livres très intéressante et variée.

R. L. B.

MAGNIFIQUES Chambres à Louer

MEUBLEES OU NON
Au choix des locataires

6, Montée du Zouave

Téléphone Est 7458 W

Ces chambre vastes et bien éclairées peuvent recevoir deux locataires. Confort du Chez-soi.

LES SEPT MERVEILLES DE L'ARCHEOLOGIE MODERNE

La mode est à l'Archéologie ; aux soieries égyptiennes, aux bibelots antiques. La raison en est sans doute que le monde d'après-guerre est une déception pour plusieurs, et ceux-là se tournent vers le passé en guise de consolation, et y trouvent un aliment pour leur activité et pour leur curiosité.

Activité bienfaisante et féconde d'ailleurs, curiosité légitime et récompensée par les plus étonnantes découvertes, à tel point que lorsqu'on me demandait l'autre jour quelles étaient, à mon avis, les sept merveilles du monde moderne, je répondis : " Ne serait-ce pas peut-être les dernières explorations qui nous ont révélé les secrets des lointaines origines de notre civilisation ?

Si nous résumons ici, très brièvement, celles qui ont été présentées au cours de cet hiver à Montréal dans nos conférences et dans nos journaux, je crois que nos lecteurs en viendront peut-être à partager notre avis.

* * *

Au centre de l'île de Java, il y a une immense forêt tropicale avec, ici et là, des amas de rochers ébranlés par des tremblements de terre. Un Lieutenant Gouverneur de l'île s'avisait au début du siècle dernier d'explorer un de ces amas, deux cents coolies se mettaient à l'œuvre et quelques mois plus tard le temple de Boro-Budor s'élevait comme par magie devant les yeux émerveillés des explorateurs. Imaginez une colline circulaire qui, par sept immenses terrasses, s'élève de la plaine jusqu'à la tour centrale, un prodige de maçonnerie qui humilie les pyramides ! Les terrasses inférieures sont carrées et figurent la matière, celles d'en haut sont circulaires et représentent l'esprit. Les parois de chaque terrasse sont ornées de bas-reliefs et de fresques, dont les sujets, en sept étages, élèvent graduellement le pèlerin des choses de la terre à la contemplation des vérités éternelles.

Le Boro-Budor date du 9^{ème} siècle de notre ère, c'est le chef d'œuvre de l'Art bouddhique — une pure merveille... et si merveilleusement découverte !

* * *

Ce sont d'humbles pêcheurs d'éponges qui, il y a quelques années, firent une trouvaille encore plus extraordinaire dans les eaux bleues de la Méditerranée près de Tunis. Tremblants de peur, ils racontèrent qu'ils avaient vu, couchés parmi les algues marines, des géants endormis ! Monsieur Merlin, de l'Académie française des Inscriptions, fit descendre des plongeurs et on découvrit une galère grecque chargée de colonnes qui était sombrée là depuis plus de 20 siècles ! A grand peine, ces colonnes furent hissées sur des embarcations et ce fut alors qu'on trouva dans le fond du navire des vases, des bronzes merveilleux, une tête d'Aphrodite en marbre sans une ébréchure ! Puis vint la guerre, il fallut interrompre les travaux qui vont être repris. Ces merveilles de l'Art grec avaient été imprudemment entassées sur une galerie trop légère après le sac d'Athènes par les Romains, ceux-ci désirant en orner les territoires récemment conquis au Nord de l'Afrique. Quel sport pour un archéologue que de pêcher à la ligne des pilastres corinthiens et des Vénus de Milo !

* * *

Le 5 mars dernier, M. Allan G. B. Wace de l'Ecole britannique d'Athènes donnait au " Women's Canadian Club " de Montréal une captivante conférence sur les fouilles de Mycènes. Il nous a montré en projections lumineuses cette citadelle datant de mille ans avant Jésus-Christ, du temps de la Grèce héroïque et légendaire, avec ses remparts, ses portes, ses tombeaux, ses palais et ses temples et nous a expliqué l'intérêt des trouvailles qu'il a faites tout dernièrement dans une enceinte peut-être encore pleine de surprises. Il nous a montré les héros de Troie si admirablement décrits par Homère, confirmés dans tous leurs détails par les objets, les fresques et les sculptures de Mycènes. Voici un casque identique à celui décrit dans l'Odyssée, voici des peintures de chariots et des remparts tels que ceux qui attaquaient et défendaient Troie. Ce sont des découvertes bien plus importantes pour l'histoire que des trésors de pierres précieuses et d'or, des merveilles, qui, en enlevant un peu du merveilleux de l'Iliade et de l'Odyssée, montrent qu'il y a là plus de véridique histoire qu'on ne le pensait jusqu'ici.

* * *

S'il fallait décerner une palme à l'archéologue le plus captivant des conférences de cet hiver, je crois bien que le jeune et brillant comte Byron Khun de Prorok aurait toutes les chances de l'obtenir, car, dans ses conférences aux Chevaliers de Colomb et au Royal Victoria College, il a été écouté et applaudi avec un véritable enthousiasme. Tout Montréal l'a entendu, nous ne chercherons donc pas

à décrire les films merveilleux qu'il fit passer sous nos yeux : des tombes puniques, des bains byzantins, les ruines de l'Acropole, du Forum et de l'Amphithéâtre romains, des vases précieux, des mosaïques splendides, des inscriptions révélatrices. Remarquons seulement tout ce que devra l'Histoire des Religions aux découvertes extraordinaires du Père Delattre et de ses associés : Le voilà l'infâme temple de la déesse Tanit et du dieu Baal Ammonh dont le culte hideux soulevait l'indignation des prophètes hébreux, les voilà ces urnes dans lesquelles on recueillait les os carbonisés des petits enfants brûlés vifs sur les genoux de l'idole. A côté de ces restes du culte phénicien, voici des décombres de temples dédiés à Juna et à Neptune, et, tout près, l'une des vingt-quatre chapelles chrétiennes, cachée dans le fond d'une citerne, pleine d'inscriptions, de tombes, de croix, de lampes portant le monogramme du Christ. Quel contraste : d'un côté les dieux phéniciens avides de sang humain et de l'autre la trace du Maître doux et tendre qui a dit : " Laissez venir à moi les petits enfants ! "

* * *

C'est un Français, le Professeur Moret du Collège de France qui le 27 décembre, dans une belle conférence de l'Alliance française, a renouvelé pour nous le sujet du tombeau de Tout-Ank-Amen.

Les fouilles de M. Wade se poursuivent dans les ruines de Mycènes depuis longtemps explorées, la découverte de la galerie grecque a été l'effet du hasard, celle de M. Carter et de Lord Carnarvon dans la vallée des Rois est plus intéressante encore, puisqu'elle est le résultat de longues et savantes recherches couronnées d'un succès inespéré. Toutes les nécropoles des Pharaons avaient été fouillées, mais vers la fin de la XVIII^{ème} dynastie il y avait une solution de continuité. On savait pourtant qu'à Ikhnaton, le grand réformateur religieux, avait succédé son gendre Tout-Ank-Amen, sous le règne duquel la civilisation égyptienne avait atteint son apogée, mais trouverait-on jamais son tombeau ? Un jour, à l'endroit où les chercheurs s'y attendaient le moins, on vit surgir une dalle funèbre qui masquait l'entrée d'un vestibule. Ce qu'on découvrit au bout a été tellement popularisé par la presse et par l'image qu'il est inutile de décrire les coffrets de bois marquetés, les tabernacles couverts d'or, les sièges sculptés, les lits somptueux, le trône royal, les coupes d'albâtre, les statuettes en lapis-lazuli, un service à thé bleu de Sèvres, une crosse, un sceptre, un buste tout souriant du roi lui-même, mille objets, qui reconstituent pour nous la vie de tous les jours d'un Pharaon d'Egypte vivant 1350 ans avant Jésus-Christ.

Et Tout-Ank-Amen a produit un miracle, c'est que maintenant la dernière des concierges d'intéresse au jeune Roi Soleil de la ville de Thèbes ! Elle sait que son beau-père fut un idéaliste qui chanta ses aspirations religieuses dans des psaumes magnifiques, que sa belle-mère était une jolie femme dont le buste est au Musée de Berlin, que sa belle-sœur était une gentille enfant dont la statuette nous est conservée, que sa reine était une aimable épouse, laquelle, en guise de salut matinal, parfumait de sa propre main l'épaule de son seigneur et roi. Enfin la dite concierge, comme nous du reste, s'attendrit en voyant les sièges d'enfants, l'arc diminutif et d'autres jouets prouvant l'existence d'un petit prince qui ne survécut pas longtemps au roi son père, le dernier souverain de la XVIII^{ème} dynastie !

Notre cinquième merveille est extraordinaire en elle-même et plus extraordinaire encore par cette vulgarisation d'une science réservée jusqu'ici aux seuls initiés.

* * *

Pour trouver notre sixième merveille archéologique, il nous faudrait partir pour cette vallée de l'Euphrate dont les sables recouvrent une civilisation aussi extraordinaire que celle de l'Egypte. Mais prenons patience, si nous ne pouvons pas voyager aussi loin, la presse va bientôt nous entretenir du sujet, et qui sait qu'il ne sera pas traité l'hiver prochain dans nos conférences de Montréal ? En tout cas il est très actuel, puisque la nouvelle des fouilles de Kish et les premières photographies ne sont arrivées à Londres que le 26 février de cette année !

Il s'agit de la capitale d'un empire sumérien dont l'origine remonte à cinq mille ans avant Jésus-Christ. Des explorateurs anglais ont découvert sous des monceaux de sable deux collines, dont l'une est surmontée des ruines d'un temple immense et dont l'autre recouvre probablement un palais.

Dans ce temple on a trouvé toute une bibliothèque de tablettes cunéiformes contenant des commentaires, des grammaires et des dictionnaires en langue babylonienne. Il y a des colonnades, de

vastes escaliers, des parois décorées de scènes en relief et d'inscriptions, et on a même trouvé de mignonnes soucoupes en argile, évidemment modelées par des enfants qui ont laissé sur la terre humide l'empreinte délicate de leurs petits doigts. On espère trouver là l'histoire ignorée du plus ancien peuple sémitique, antérieure à la civilisation babylonienne.

A force de reculer à travers les âges, du temple boud'histe de Java à la galère grecque des côtes de l'Afrique, à la citadelle de Mycènes aux fouilles de Carthage, au tombeau de Tout-Ank-Amon et aux ruines de Kish, nous arrivons bien près de cette pré-histoire qui se perd dans la nuit des temps. Et cependant le Docteur Henri Ami, chef du service géologique canadien, dans la belle conférence qu'il donnait le 12 février à l'Association des Arts de Montréal, nous a montré que l'homme préhistorique, vieux peut-être de cinquante mille ans, a laissé des traces de sa civilisation primitive et de son art ingénieux dans les sculptures, les dessins et même les peintures dont il ornait les parois de ses cavernes. Dans une série de projections lumineuses, le conférencier, qui est lui-même un archéologue distingué, nous a montré des reproductions de cet art primitif qui rappelle à bien des points de vue l'impressionnisme de nos peintres modernes. A une époque où l'Europe méridionale avait le climat de la baie d'Hudson, l'homme chassait le bison, le renne et le sanglier. Dans cette existence primitive où le chasseur ne dépendait pour sa nourriture quotidienne que de sa dextérité personnelle et de ses facultés d'observation, ces deux qualités en firent un artiste fidèle et adroit, capable de dessiner des bêtes sauvages et des animaux plus ou moins domestiqués dans leurs attitudes variées, leurs pelages successifs, et quelques-uns de ces dessins montrent même par un dédoublement des jambes de l'animal, sa façon de courir, ce qui nous prouve que l'art futuriste n'est pas une mode aussi récente qu'on le croit.

De ces belles conférences et de ces intéressantes lectures, il restera sans doute dans l'esprit et dans les yeux des Montréalais des visions d'histoire et de beauté. Mais une vision risque de s'effacer si elle n'est pas fixée par un effort personnel. Si nous voyageons, faisons donc comme Mesdemoiselles Thibeaudeau et Mathys de Montréal qui sont probablement ce mois-ci à Carthage, et tâchons de comprendre quelque visite archéologique dans notre itinéraire. Quand au grand nombre qui ne voyageons guère, lisons les récits des explorations des autres, et intéressons-nous d'une manière pratique à l'archéologie canadienne. Elle aussi contient des merveilles : art indien, architecture si caractéristique des premiers colons, qu'il s'agirait de continuer de nos jours, histoire canadienne, si riches en épisodes dramatiques. Toutes ces études sont utiles et bienfaisantes car, dans le respect et la sympathie, elles relient l'homme à l'homme à travers le temps et à travers l'espace.

BLANCHE BIELER

UNE ELEGANCE

Nous avons reçu de M. R. L. Reid, un avocat réputé de Vancouver que la Revue Moderne est fière de compter parmi ses abonnés et amis, la lettre suivante qu'il nous fait plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs, comme la meilleure attestation que la belle langue française jouit de plus en plus de la sympathie de nos compatriotes canadiens anglais, qui imitent maintenant l'élite anglaise de là-bas et qui cultivent le français avec soin, estimant que c'est une élégance de parler une autre langue que la leur, et, choisissant, ils apprennent naturellement la plus douce et la plus harmonieuse entre les langues.

Voici la lettre de M. Reid :

28 mars 1924

Madame Madeleine Huguenin,
Directrice de "La Revue Moderne",
Montréal.

Madame,

Permettez-moi de vous signaler un petit fait qui vous intéressera sans doute, ainsi que les lecteurs de la "Revue Moderne", puisqu'il se rapporte à la popularité grandissante de la langue française au Canada.

Le 28 février dernier les étudiants de l'Université de Colombie Britannique ont joué "L'Eté de la Saint-Martin" de Meilhac et Halévy, précédé de "La Surprise d'Isidore" comme lever de rideau. C'est la première fois qu'une pièce de théâtre française était jouée à Vancouver en français et en public ; dans l'auditoire se trouvaient non seulement des étudiants, mais aussi un grand nombre de personnalités de notre ville, ainsi que des touristes venus de divers points de la Prairie, pour passer l'hiver ici.

Les professeurs de français avaient aidé aux répétitions, mais le plus clair du mérite revient aux jeunes acteurs, qui étaient tous, sauf une exception, de race anglaise.

La représentation était organisée par un cercle d'étudiants qui porte le joli nom — et bien national — "La Canadienne".

Veillez agréer, Madame, avec mes plus respectueux hommages, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

R. L. REID.

Toutes nos félicitations aux jeunes artistes de l'Université de Vancouver, et à leurs dévoués professeurs.

MADELEINE.

SEUL, CE SOIR...

*Dans le foyer pétille un monceau de tisons
Et la flamme rampante allume des rayons
Aux vitres où le givre a peint des arabesques
Et aux murs où l'artiste a ciselé des fresques.*

*Je songe à toi... calé dans mon vieux fauteuil gris.
Je me laisse chauffer ou, parfois, je tisonne ;
Et quand j'entends au toit l'aiglon qui bougonne
J'entasse le bois brun sur les chenêts rougis.*

*Penché, je m'abandonne au rêve qui m'obsède
A l'ardeur qui m'étreint et, cependant, le feu
Se cache sous la cendre et se meurt peu à peu
Une douce langueur me gagne et me possède...*

*On dort tout doucement, pendant que le foyer
Chante toujours plus bas comme pour sommeiller.
C'est à peine s'il reste un peu de braise rouge
Au dehors le vent pleure, au dedans rien ne bouge...*

PHILIPPE B.

UN GRAND CONCOURS

Nous ouvrirons dans notre livraison de Juin, un grand concours de photographies, prises avec le fameux "Canadian Kodak" et nous engageons tous ceux qui s'intéressent à cet art, aussi agréable qu'intelligent, de lire la Revue Moderne de Juin. Des prix seront distribués aux meilleures photographies, et le concours sera jugé par des experts.

LETTRE INTERNATIONALE

LA CAMPAGNE ELECTORALE EN ITALIE. — LA LOI ELECTORALE ITALIENNE. — CHOSES D'EGYPTE. — LUDENDORFF ACCUSATEUR. — LE PROBLEME DES CHANGES : L'EXPERIENCE SUEDOISE. — LA HAUSSE DES PRIX ET L'INFLATION. — UN INTERESSANT JUGEMENT SUR LE FRANC-OR.

La lutte électorale en Italie vient de sortir de sa première phase : le dépôt des listes électorales. La phase a été agitée, entre fascistes et leurs adversaires, et au sein du fascisme même. N'en concluons point pourtant qu'on assistera à des luttes acharnées, par la suite, bien que l'enjeu en soit la formation, non seulement d'un Parlement nouveau, mais d'un système parlementaire inédit. Car c'est à quoi tend la réforme électorale de Mussolini — dont l'exposé exigera un article spécial. Cette réforme tend à affranchir le gouvernement quel qu'il soit du système de coalitions, nécessité par l'absence d'une majorité, et le gouvernement fasciste de la prédominance du parti populaire et du parti socialiste — les deux groupes les plus forts. En définitive, il s'agit d'assurer, cette fois, la prépondérance numérique du parti fasciste.

Avant de traiter de cette réforme au point de vue intrinsèque, disons en quelques mots sous le rapport extrinsèque. Elle exige, entre autres, un signe distinctif pour chaque liste de candidats. Les Italiens ne se sont point fait faute de consulter leur histoire ancienne et les signes sont aussi variés que caractéristiques. Les fascistes ont adopté pour emblème — naturellement — les "fascis" des licteurs romains. D'autres fascistes — les dissidents — ont donné leurs préférences à l'aigle romaine ; d'autres encore, au trirème. Les libéraux ont pris le drapeau national avec une étoile à cinq rayons ; les démocrates, l'étoile italienne ; les républicains, une bêche au milieu d'une couronne de lierre ; les socialistes réformistes, un soleil avec les mots : Liberté et Socialisme ; les maximalistes, une faux, un marteau et un livre ; enfin les populaires, l'écu des croisés avec la devise "Liberté". Dans l'Italie méridionale, les signes s'inspirent des intérêts locaux, du milieu naturel ; une grappe de raisin, un cheval, l'Etna. On cite encore une liste surmontée de la figure de David.

Ce qui est plus intéressant, c'est la diversité des listes électorales. Outre les groupes fascistes et populaires et ceux de l'opposition, déjà nommés, il y aura la liste présentée par les Slaves de la Vénétie et celle des Allemands du Haut Adige. Le nationalisme participera donc à une lutte destinée à aboutir à la formation de deux blocs : le bloc fasciste et le bloc antifasciste. Or, la liste nationale ou fasciste est assurée de la majorité, de l'aveu de ses adversaires. Il ne reste plus qu'à connaître la composition de la minorité, condamnée à ne disposer que d'un tiers de la future Chambre, soit 179 députés contre 356 grâce à un système électoral où la R. P. est uniquement appliquée aux listes de minorité.

Et c'est pourquoi la lutte électorale italienne manquera d'animation exceptionnelle.

La loi électorale italienne combine le système majoritaire avec la représentation des minorités. Un autre

trait caractéristique, c'est le vote en masse par le pays tout entier, pour des listes comprenant tous les candidats du parti à élire. Dans ce but, tout le royaume est constitué en un collège électoral unique : les électeurs de Gènes voteront les mêmes listes que ceux de Rome ou de Venise. Les circonscriptions continuent à subsister, en ce sens que les députés sont choisis par circonscriptions. Elles sont au nombre de 15, et à chacune d'elles est assignée un nombre fixe de députés, comme suit : Piémont : 47 ; Ligurie : 18 ; Lombardie : 70 ; Vénétie : 53 ; Vénétie Julienne : 23 ; Emilie : 41 ; Toscane : 38 ; Marches : 16 ; Ombrie et Latium : 30 ; Abruzzes : 21 ; Campanie : 49 ; Pouilles : 32 ; Calabre et Basilicate : 26 ; Sardaigne : 12 ; Sicile : 57. L'addition des candidats choisis par chaque région, par tel ou tel parti, forme les listes d'ensemble que les électeurs doivent voter ou rejeter en bloc. Chaque liste a son signe distinctif ; le bulletin de vote ne contient pas les noms des candidats : on vote pour la devise ou l'emblème du parti. Mais l'électeur peut donner des préférences aux candidats de sa seule circonscription.

Aux termes de la nouvelle loi, le nombre des députés étant de 535, la majorité en comprend les deux tiers, soit 356 ; et l'autre tiers, composé de 179 élus est réparti entre les diverses listes en minorité. Toute liste générale ne pourra pas contenir plus de 356 candidats, c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour constituer la majorité. La liste qui obtiendra la majorité dans le pays verra donc ses 356 candidats élus en bloc sans qu'il y ait aucun choix à faire entre eux.

Quant à la minorité, formée par les 179 autres candidats, la R. P. entre en jeu. Exemple : Le Latium a 30 députés à élire : La majorité en aura 20, les minorités 10. Supposons que ces dernières aient obtenu 300,000 voix : Le quotient sera obtenu en divisant par 10, soit 30,000 voix. Chaque liste aura droit à autant de sièges qu'elle aura obtenu de fois le chiffre 30,000.

Zagloul Pacha triomphe sur toute la ligne. Le chef de l'opposition intransigeante est devenu premier ministre, disposant d'une majorité écrasante. Son premier discours fut un appel à l'indépendance complète, non seulement de l'Egypte, mais encore du Soudan. Parmi les candidats évincés, se trouvent nombre de personnalités de valeur, tels qu'Aly Fahmy Bey Kamel, Hafi Bey Ramadan, Said Bey Talamal, tous des nationalistes, un ancien ministre des finances, Abraham Pacha Yehia qui s'était porté candidat neutre. Les éléments extrémistes ont eu raison de l'influence religieuse comme de celle des grands propriétaires. Dans la Chambre nouvelle, les nationalistes et les libéraux constitutionnels ne seront qu'une fraction.

Le triomphateur, dont la tâche a consisté jusqu'ici à critiquer les gouvernants, trouvera probablement que l'art de gouverner n'est pas simplifié par l'absence d'une opposition sérieuse.

Nous venons de nommer la question du Soudan. Elle fait partie des "cas réservés" lors de l'accord relatif à la Constitution égyptienne, avec certaines autres, touchant à la sécurité des communications de l'Empire britannique avec les contrées d'où l'Angleterre tire une grosse partie de ses denrées alimentaires, à la défense impériale, à la protection des minorités aux intérêts étrangers. Zagloul pacha va-t-il, d'un trait de plume

ou plutôt d'un vote parlementaire, faire table rase de tout cela? Il est important de noter que les réserves dont nous parlons ont un caractère contractuel : elles ont formé l'objet de négociations et d'un accord. Pareille éventualité ne semble pas trop à redouter. Zagloul s'est déclaré disposé à conférer avec le gouvernement britannique au sujet des mesures propres à assurer l'indépendance entière du pays. Il a d'ailleurs confiance dans le ministère travailliste, dont l'avènement a presque coïncidé avec le sien. Seulement il n'est pas encore établi que le gouvernement Mac Donald soit composé de "Little Englanders", prêts à sacrifier toutes choses sur l'autel de l'autonomie ou de l'indépendance des pays qui font partie de l'empire anglais ou appartiennent à ses sphères d'influence. M. Mac Donald, peu avant son avènement, a fait entendre aux nationalistes hindous un langage peu sympathique aux mouvements révolutionnaires.

* * *

Comparaissant devant ses juges, Ludendorff, pour toute excuse et toute défense, usurpe les fonctions d'accusateur public. C'est dans son rôle. Durant les deux dernières années de la guerre, le demi-dieu que les Allemands voyaient en sa personne, accusait tout le monde : von Bethmann et son entourage, les socialistes, les partisans d'une paix de composition, etc.

Le dictateur militaire se faisait le juge de tous ceux qui ne partageaient pas ses opinions et aurait volontiers posé sa candidature à la dictature politique, car à ses yeux, la guerre n'est autre chose que la politique faite avec des moyens différents.

Aujourd'hui, Ludendorff, se posant en sauveur du pays, essayant de transposer dans le domaine politique la stratégie destructive dont les régions dévastées du théâtre de la guerre portent toujours les traces, lance un "j'accuse" à la tête de ses adversaires qu'il essaie de discréditer aux yeux de leurs concitoyens : communistes, socialistes, israélites, centristes, populistes bava-rois, catholiques, séparatistes bava-rois, rhénans et hanovriens, tous y passent, les défunts comme les vivants...

C'est l'Accusateur... en attendant le Condamné.

* * *

La Suède occupe en ce moment, dans le monde financier, une situation tout-à-fait spéciale. Sa monnaie est la plus saine de tous les pays d'Europe et fait prime sur la livre sterling. Elle n'a d'égale que le dollar américain et, comme ce dernier, a une valeur équivalente à l'or. A une certaine époque, le billet suédois fut même coté à un prix légèrement supérieur à ce métal.

Certains financiers, pour caractériser cette cherté de la couronne suédoise, n'ont pas hésité à dire que la Suède souffre d'une inflation d'or, comme d'autres pays souffrent d'une inflation de papier.

Et cependant, au cours des premières années qui suivirent l'armistice, la Suède avait recours à l'inflation et connut la vie chère, conséquence naturelle de la moins value de la monnaie nationale.

Dans une conférence donnée récemment à Londres, un des principaux banquiers suédois, M. Oscar Rydbeck, a exposé d'une façon particulièrement intéressante les répercussions profondes qu'exercent sur la vie économique d'un pays les fluctuations importantes de la devise.

Durant la guerre, la Banque de Suède, qui se trouve placée sous le contrôle du Parlement, dut fournir l'argent nécessaire aux achats effectués par le gouvernement pour le ravitaillement du pays. A cet effet,

elle se vit obligée de recourir à l'accroissement de la circulation fiduciaire. Aussitôt le prix de toutes les marchandises se mit à augmenter et en septembre 1920 l'index atteignit le chiffre de 362.

Dès ce moment, le gouvernement se rendant compte du danger que présentait cette augmentation du coût de la vie, prit des mesures radicales pour mettre fin à l'inflation et revenir à une base plus saine de la circulation. Elle obtint d'un syndicat de banques suédoises un emprunt de 650 millions de couronnes qui lui permit de rembourser la Banque de l'Etat, des sommes avancées pour l'achat de vivres et de combustibles durant la guerre.

En un an, le chiffre de l'index tomba de 362 à 182, soit une diminution de plus de 50%. Depuis lors le prix de la vie a continué à baisser en Suède et actuellement n'est plus que de 50% au dessus du niveau d'avant-guerre.

Il est vrai que la cause générale de dépréciation qu'on note dans la plupart des pays, c'est-à-dire l'impossibilité d'équilibrer le budget de l'Etat, n'a jamais existé en Suède. Il est donc permis d'estimer que l'inflation, en ce pays, a revêtu un caractère plus accidentel qu'ailleurs et que c'est grâce à cela aussi que la Suède a pu si rapidement rétablir sa situation financière sur une base aussi stable que l'or.

Cette transformation radicale ne s'est malheureusement pas faite sans provoquer de graves perturbations économiques. Vers le mois d'octobre 1920, la hausse des prix fut arrêtée et peu après à la fin de l'année, la baisse se produisit et prit rapidement une grande ampleur. On assista alors à l'édification de rapides fortunes et à la ruine de firmes anciennes et prospères jusqu'à ce jour.

Les cours des titres cotés en bourse subirent aussi une baisse rapide. Les titres furent littéralement jetés sur le marché et la chute des actions fut relativement plus grande que celle des prix en général.

Cette déflation violente se fit sentir immédiatement sur le marché du travail. Les salaires furent graduellement diminués jusqu'à 40 et même 50%. Le chômage n'augmenta pas cependant ; bien au contraire le nombre des chômeurs diminua rapidement. Il est à noter ici que la politique de secours aux chômeurs suivie en Suède a toujours été basée sur des données rationnelles. Les allocations furent toujours inférieures aux subsides payés pour des travaux effectués en vue d'occuper les sans-travail et ces subsides furent à leur tour inférieurs aux salaires payés par les patrons, de telle sorte que les ouvriers avaient tout intérêt à rechercher du travail dans l'industrie à des conditions normales.

* * *

Le franc a repris un taux d'estimation plus conforme à sa valeur. Le spectre de l'inflation a fui. Et tout cela est une excellente chose. La position des dirigeants financiers aurait pu devenir critique si le cours des devises étrangères n'avait subi une baisse sensible. En effet, les banquiers risquaient de se trouver devant des demandes pressantes de crédit de la part des industriels et des gros négociants qui auraient eu à faire face à des dépenses plus grandes à la suite du renchérissement des matières premières et des salaires.

La dépréciation de la monnaie a évidemment pour résultat de provoquer une hausse de toutes les commodités, et, si le volume des affaires reste le même, il faut une plus grande quantité de billets pour faire face à la circulation. Il est nécessaire toutefois de combattre la théorie que l'augmentation de la circulation judiciaire

est justifiée par une augmentation préalable des prix. La mise en pratique de ce principe a conduit à la ruine un certain nombre de pays. Nous ne citerons comme exemple que l'Allemagne, l'Autriche et la Pologne.

Dans un récent article publié dans le "Economic Journal", le professeur Edwin Cannan met en évidence les dangers de cette politique. Il fait ressortir que la hausse des prix précède la hausse des changes uniquement parce que le public prévoit une nouvelle dépréciation de sa monnaie nationale et qu'il veut se prémunir contre la perte.

Ainsi, pour notre expérience personnelle, nous avons constaté dernièrement, que des commerçants devant se procurer des articles en Angleterre, avaient calculé leur prix de vente en comptant la livre à 130 francs, alors qu'on ne cotait que 120. Lorsque nous leur en fîmes la remarque, les négociants nous répondirent que deux jours avant ils avaient fixé leurs prix en se basant sur un cours de 110, mais que maintenant ce cours étant dépassé, il leur semblait prudent et parfaitement licite de tabler sur un cours de 130.

On se rend immédiatement compte que ce raisonnement tourne dans un cercle vicieux. Malheureusement, il a comme résultat certain de contribuer à provoquer de nouvelles hausses de devises.

Les ministres des finances responsables d'accroissements de la circulation, ont naturellement été les premiers à donner crédit à cette fausse conception que la hausse du prix de la vie n'est pas attribuable à l'inflation ; mais que celle-ci est provoquée par l'accroissement du prix des marchandises. Quand on cherche à discerner les raisons qui ont accrédité cette façon de voir, on trouve qu'un des facteurs responsables est la définition erronée que les économistes ont donnée de l'inflation en la caractérisant comme "un état d'affaires dans lequel le volume des monnaies est plus grand que les besoins du commerce". Si cette définition était exacte, il est évident que dès que l'ampleur des transactions commerciales nécessite une plus grande quantité de monnaie, il n'y a pas d'inflation. Ceux qui adoptent cette définition ne peuvent pas accuser l'Allemagne, par exemple, d'avoir eu recours à l'inflation.

Et cependant tout le monde doit admettre qu'il y a eu inflation en Allemagne. Donc, la définition doit être erronée. Le professeur Cassel a trouvé une autre formule, qui semble plus précise, mais qui, en la confrontant avec les expériences de ces dernières années, ne donne cependant pas pleine satisfaction. Pour lui l'inflation est la création de nouveaux pouvoirs d'achat au moyen de l'émission de billets. Si nous acceptons cette formule, il devient évident qu'il y a eu inflation en Allemagne ; mais en la mettant en regard avec ce qui s'est passé en Roumanie, cette théorie se trouve infirmée. Là, depuis deux ans, le gouvernement n'a plus demandé de ressources à la banque d'émission, et cependant celle-ci s'est vue obligée d'augmenter la circulation des billets pour faire face aux besoins du commerce. Dans ce cas l'inflation était provoquée par une sous-estimation de la valeur du lei.

Qu'on trouve ou qu'on ne trouve pas ma définition adéquate de l'inflation, il est de toute nécessité que les gouvernements évitent d'avoir recours à la presse à billets, s'ils veulent empêcher que leur monnaie ne se déprécie tout-à-fait. Il vaut mieux que, durant quelque temps, le commerce manque de moyens de paiement et que le crédit soit restreint que de s'exposer aux calamités que provoque finalement toute inflation.

Une intéressante controverse vient de mettre aux prises deux écoles d'économistes, les uns partisans de la valorisation du franc actuel, les autres soucieux de permettre au franc de se relever par l'effet des différentes mesures prises pour sa défense. En l'espèce, la controverse s'établissait sur un jugement mettant en cause un propriétaire qui avait fait stipuler, dans un bail à son profit, la mention "payable en or", étant entendu que le paiement du loyer devait non se faire en "monnaie d'or", mais en francs papier au cours de la "parité de l'or". Le jugement déclare illicite cette façon de procéder. Et ce sont les considérants de ce jugement qui sont intéressants à étudier :

Tout d'abord le jugement dit ceci : "Que si dans les relations internationales, la prime à l'or par laquelle se règlent les conditions du change, est couramment pratiquée, elle ne saurait être admise sur le marché "intérieur", qu'elle se trouve absolument exclue des opérations effectuées en France et ce non seulement par suite du cours forcé, mais en vertu de la loi qui, en reconnaissant le billet de la Banque de France comme "monnaie légale" a entendu le sauvegarder de toute dépréciation par rapport à la monnaie métallique".

Ce jugement en soi est une excellente chose. Il décide que dans les circonstances économiques que traverse actuellement le pays, tout ce qui touche au crédit de la France est, plus que jamais, d'ordre public : aucune convention qui a pour objet ou pour conséquence d'avilir la monnaie nationale, laquelle est en fait le billet de banque et rien que le billet de banque, ne saurait être validée ou tolérée.

Ainsi que l'indiquait excellemment l'avocat-général Eugène Dreyfus, la valeur des billets de banque est, selon les arrêts précédemment jugés sur des cas semblables, "obligatoirement" la même que celle des espèces, c'est-à-dire qu'un billet de mille francs vaut mille francs, comme mille francs en or ou en argent. Il est impossible au créancier d'une somme de mille francs de dire à son débiteur qui lui offre mille francs en billets de banque : "Ce n'est pas assez ; remettez-moi en billets de banque une somme supplémentaire de trois mille francs, dans l'état actuel du change, qui sera destinée à représenter la prime que fait l'or par rapport aux billets de banque".

La thèse de l'avocat-général, à laquelle s'est rallié la Cour d'Appel, saisie du différent, s'appuyait sur l'avis autorisé du professeur Demogue, de la Faculté de Droit. "La jurisprudence a très bien vu qu'en temps de cours forcé on ne doit pas à l'intérieur du pays laisser s'établir un cours déprécié du billet de banque par rapport à la monnaie métallique, sous peine d'arriver aux plus grands inconvénients pour le crédit de l'Etat. Sans doute, au point de vue international, on ne peut empêcher le billet de valoir moins que les monnaies métalliques et le change d'être défavorable à la France. Mais, sur le marché intérieur, on peut empêcher la formation d'un cours du franc papier différent du cours du franc or. Le créancier sera sans doute lésé, puisqu'il recevra une monnaie ayant un pouvoir d'achat moindre à l'étranger. Mais nous sommes ici en face d'une mesure de mobilisation financière devant laquelle l'intérêt privé doit céder".

Nous sommes absolument de cet avis : au temps actuel, il est nécessaire que le crédit du billet de banque s'affermisse et que chacun, dans sa sphère, grande ou petite, doit y travailler.

P. C.

Madame ROSANNA-ELEANOR MULLINS-LEPROHON

Par X. DE MIRECOURT

Il y a des souvenirs lointains qui s'élèvent au fond de la pensée, comme une fumée odorante d'encens. C'est ainsi que le nom de Mme Rosanna-Eleanor Mullins-Leprohon flotte doucement dans notre esprit.

Ce délicieux écrivain, qui le premier charma les loisirs de notre adolescence, mérite de n'être point oublié ; et nous avons l'impression d'acquiescer un devoir de gratitude en effeuillant à sa mémoire un modeste bouquet d'immortelles.



Madame LEPROHON

Mme Leprohon, née à Montréal en 1832, a été l'une des premières romancières canadiennes et personne, chez nous, n'a eu, ainsi qu'elle, une vocation sîprécoce et bien déterminée. Dès l'âge de douze ans, avant même d'avoir maîtrisé les mystères de la grammaire, elle ébauchait des petits romans et alignait des vers, qui, pour n'être pas parfaits, n'en étaient pas moins une riche promesse d'avenir.

A quatorze ans, elle put déjà soumettre à la critique des essais en prose et en poésie qui furent une révélation. Depuis ce jour, l'extraordinaire fillette éparpilla, dans les diverses publications de son époque, des contributions qui lui firent, d'emblée, une réputation d'écrivain. Mme Leprohon écrivit toujours en anglais, mais ses œuvres les plus considérables : *Ida Beresford*, publié en 1857 ; *Le Mamoir de Villeraï*, 1859 ; *Antoinette de Mirecourt*, 1872 ; *Armand Durand*, 1870, ont été traduites en français et sont connues de tous les lecteurs canadiens-français. En lisant ses livres, on a l'impression que cette femme de lettres s'est moins appliquée aux effets de style qu'à la vraisemblance des situations. Et c'est ce qui fait le charme attachant de ses romans. Elle y a mis des caractères comme nous en avons connus, tels que nous en rencontrons chaque jour ; cela établit entre l'auteur et le lecteur une sympathie de compréhension qui fait aimer ses œuvres.

Et l'on aime ceux qu'elle veut nous faire aimer et l'on place la réprobation où elle l'a marquée.

C'est un résultat que n'atteignent pas toujours les romanciers, même parmi ceux qui sont considérés comme des maîtres. Il leur arrive, parfois, en outrant des sentiments ou des situations, de mettre leurs personnages en contradiction avec les beaux portraits qu'ils nous en ont faits.

La lecture, alors, n'offre plus beaucoup d'intérêt, parce que le lecteur déçu est porté, malgré lui, à faire des comparaisons, à combler des lacunes et à corriger ce qui lui paraît extravagant.

Dans les livres de Mme Leprohon il n'y a rien de tel. Cette femme d'élite avait évidemment l'âme simple autant que bonne ; elle n'a pas fouillé le cœur des méchants pour en tirer de ces laideurs excentriques, qui défont le bon sens ; elle n'a pas, non plus, exagéré la vertu des bons, de manière à en faire des êtres supra-

terrestres. Ses personnages vivent et agissent comme il nous semble que nous aurions vécu et agi, si nous avions été à leur place.

Mme Leprohon, qui était Irlandaise, n'avait certainement point les préjugés et le fanatisme d'un grand nombre de ses compatriotes de nos jours, car elle ne s'est nullement préoccupée de peindre tout en beau ceux de sa nationalité ou de mettre des masques d'horreur aux Canadiens-Français, qui se rencontrent et fraternisent dans ses livres.

Ainsi, dans *Antoinette de Mirecourt*, Mme Leprohon nous a peint une époque difficile de transition, où les Canadiens-Français n'étaient pas encore bien habitués à voir les Anglais maîtres en ce pays, et où les deux races ne faisaient que commencer à se connaître et à s'apprécier réciproquement.

Certains auteurs auraient pu profiter de l'occasion pour jeter du fiel anglo-saxon à quelque Canadien-français fictif, intentionnellement taillé de proportion à le recevoir au visage ; mais Mme Leprohon s'est toujours gardée de ces moyens. Elle avait un cœur honnête et une courtoisie de pensée qui se trahit dans sa manière d'écrire.

Le vilain, dans le roman qui nous occupe, est un bel officier anglais, mari de l'héroïne, *Antoinette de Mirecourt*. Et l'auteur n'a pas mitigé les expressions afin d'atténuer sa laideur morale ; pour la consistance de l'intrigue, il fallait qu'il fût vilain, et il l'est à souhait.

Il est vrai qu'à côté de lui resplendit le beau caractère du Colonel Evelyn, un autre officier anglais, possédant toutes les qualités qui constituent l'être digne en tous temps de s'appeler un homme.

Quant à *Antoinette de Mirecourt*, il nous semble bien qu'elle ne saurait être autrement que l'auteur l'a peinte.

C'est toujours l'impression que l'on a, en voyant agir les personnages qu'elle a plantés dans ses romans.

Mme Leprohon, qui était cependant un poète de talent, n'a écrit qu'un petit volume de vers. Sans doute, l'activité littéraire que lui imposaient ses nombreuses contributions aux journaux ne lui laissèrent pas beaucoup de temps à consacrer aux muses.

Et je souligne ici un fait, à l'intention de ceux qui tremblent pour la famille, aussitôt qu'une femme élève sa pensée au-dessus du pot-au-feu. Tandis que Mme Leprohon donnait généreusement aux lettres canadiennes les fruits de son talent, elle élevait pour la patrie de beaux enfants, dont six vivent encore :

Le Colonel Edouard Leprohon, officier commandant, 233ème Batt. canadien-français du Nord ouest, est à sa retraite depuis juin 1919, avec un service actif de 34 ans et 11 mois.

Le Dr. R. E. Leprohon, Alberta ; Mme J. Alexandre Bonin, Montréal ; Mme Géraldine LePlat, Paris, France ; Mme Léo Villeroi, Détroit, Michigan ; Mlle Gertrude Leprohon, Détroit, Mich.

La place que ses enfants occupent dans la société prouve assez que leur mère ne les a pas négligés. Et quoiqu'elle repose depuis de longues années dans le grand silence de la mort, Mme Leprohon a ce double bonheur ultime de survivre d'une façon enviable par son œuvre littéraire et par sa belle descendance.

X DE MIRECOURT.

La Mentalité Féminine

Par LYA BERGER

On a déjà beaucoup écrit, et avec quelque sévérité, voire avec un certain pessimisme, sur la mentalité féminine actuelle, sur celle des jeunes filles, en particulier.

Le mal est-il sans remède? Non, et nous allons voir pourquoi.

Ce danger, d'ailleurs, paraît troubler bien peu la sérénité de beaucoup de familles où, pourtant, se révèlent ses prodromes. A quoi bon, n'est-ce pas, organiser une croisade contre un état de choses dont on s'accommode? Depuis qu'on s'est "installé" dans la guerre, on peut se trouver à l'aise en les pires conjonctures.

Avec cette belle philosophie, l'épidémie s'étend. Ses deux plus sûrs agents, ses microbes les plus insidieux, quels sont-ils? L'exemple... et les mauvais livres.

Ceux-ci représentent encore l'élément le plus traître, car ils exagèrent le mal tout en le rendant séduisant; ils donnent donc, à l'étranger, une idée fautive de notre vraie mentalité. Il y eut, ces derniers temps, toute une littérature assez malsaine, celle qu'on goûte le plus dans les pays où l'on ne nous aime pas, et il est triste de constater que plusieurs des œuvres en question étaient signées de noms féminins.

Ce n'est pas de ces livres-là que je compte parler ici; ils ne méritent pas même d'être critiqués; le silence leur fait plus de tort que l'attaque. Je veux, au contraire, citer ceux qui, tout à l'heure, m'ont permis d'affirmer: "le mal n'est pas sans remède".

Quelques ouvrages récemment reçus et lus prouvent que de bonnes et sages amazones, sans emboucher de trompette, ni battre de tambour, remplissent au mieux cette tâche.

Voici, par exemple, deux romans d'auteurs parvenus à la notoriété et dont les œuvres excellentes sont partout connues et estimées du public qui ose affirmer que les lectures destinées à la famille ne sont ni à dédaigner, ni à critiquer, Mmes Jean de la Brète et Mathilde Alanic.

Dans "le Rubis", la première de ces romancières nous expose le cas de conscience suivant: une jeune fille est aux prises avec le plus délicat des scrupules; pauvre, elle refuse la fortune inopinément offerte qui lui permettrait d'épouser celui qu'elle aime, parce que cet argent — ce "rubis" que son père voudrait mettre dans sa corbeille, — est le prix d'une divulgation, d'une publication des papiers intimes d'une morte, acte que la loyale Manette juge illicite et profanatoire. Bien mieux, cette somme qui reste entre ses mains — car son père, évidemment aveuglé par son désir de la voir heureuse, n'a pas attendu son avis pour conclure le regrettable marché, — elle en fait don, anonymement et sous le couvert de l'acquittement d'une dette ancienne, à celui dont le cœur lui préfère une rivale, d'ailleurs charmante — Celle-ci est riche, titrée; ses parents n'acceptent pas un gendre sans dot. Il aura ainsi sa dot, et Manette, faisant son bonheur de la joie d'autrui, se sentira la force de contracter, pour sa part, un mariage de raison...

Si le premier acte de la jeune fille ne représente que l'accomplissement d'un devoir, le second est bien près d'atteindre à l'héroïsme. Et ce qui augmente la

valeur de l'acte, c'est la sérénité souriante, la grâce ensoleillée qui doublent la valeur du beau geste.

Mme Jean de la Brète a l'instinct des beaux gestes, des dons grandioses: son roman précédent, "Les deux Sommets", l'a prouvé. Pour ne point s'exprimer en pompeux alexandrins, ses héroïnes n'en sont pas moins parentes de celles de Corneille. Et c'est bon, c'est rassurant de sentir que la haute lignée n'est point éteinte.

Dans les romans de Mlle Mathilde Alanic, dont la verve, toujours renouvelée, accuse une merveilleuse vitalité, le devoir et l'amour sont aussi souvent aux prises et la victoire reste toujours du bon côté. A la portée de toutes, son œuvre, tout comme le conseille la devise d'une de ses héroïnes, "rayonne"! C'est son meilleur garant de durée.

Les femmes qu'elle dépeint dans son dernier roman, "Derrière le Voile", sont touchantes de résignation active et féconde — ce qui est autre chose que la résignation tout court. Cette mère et cette fille, ployées sous la main d'une fatalité injuste, portant le poids d'une erreur judiciaire, dont leur soutien naturel, le mari, le père, a été victime, apparaissent bien magnanimes en face de la lâcheté de leur singulier ami et tuteur qui dit les aimer, qui prétend les protéger et n'a pas le courage de réhabiliter le mort en divulguant le nom du vrai coupable, parce que celui-ci est son beau-frère. Les victimes de l'injustice humaine sont les plus aptes à comprendre la grandeur du pardon.

Comme Jean de la Brète, Victor Féli abrite sa véritable personnalité sous un pseudonyme masculin. Comme l'auteur du "Rubis", elle côtoie volontiers, quant à son goût du noble sacrifice, les cimes cornéliennes, avec cette différence que son inspiration est à la fois plus nettement religieuse et plus fantaisiste dans le romanesque. Elle a le don de l'émotion et le penchant à la saillie incisive.

Est-ce cette piquante complexité qui rend si attachantes et sympathiques la "Sabine" de son "Ame de femme", la "Geneviève de Chassac" du poétique "Jardin du Silence", la "Suzanne" de "l'Autre Combat", l'œuvre d'hier?

Le thème de "l'Autre Combat", c'est-à-dire la lutte soutenue par une jeune femme souffrant de la mésestimation conjugale et rencontrant, à l'heure critique de cet intime tourment, l'homme qu'elle eût pu épouser jadis et qu'elle regrette, nous le retrouvons dans "les Champs ensemencés" de Mlle Nelly Melin.

C'est ici le premier roman d'une jeune fille qui, dans ces prémices, fait preuve de qualités permettant d'escompter de bons succès futurs. On ne saurait, certes, lui faire le reproche, à elle, d'exagérer le côté romanesque de la vie, ni celui du récit. Tout, en ces pages, est sobre, et dans la juste mesure. La pensée y apparaît fine, élevée, les descriptions sont brèves autant qu'exactes et poétiques. Pas de grand coup d'aile, mais aucun écart, aucune erreur de goût. De plus, la cause de la famille et celle de la terre y sont éloquemment défendues; je le répète, c'est une belle et bonne œuvre. Et Denise Forestier mérite d'avoir sa place dans cette galerie des vaillantes incarnations féminines de la littérature actuelle, qu'on peut "mettre entre toutes les mains".

LYA BERGER.

C'ETAIT UN ENFANT...

Par HENRI MAREUIL

Les journaux annoncent qu'un jeune immigrant anglais de dix-sept ans, ouvrier de ferme, s'est donné volontairement la mort pour échapper aux mauvais traitements de son employeur.

Monsieur le coroner,

Il fait nuit ; au dehors la neige tombe sur la campagne blanche et silencieuse ; dans la ferme, tout repose et tout dort. C'est l'heure où bêtes et gens trouvent dans le sommeil un répit à leur dur labeur et à leurs misères. Et moi, qui ne peux plus avoir que le désespoir pour consolation, moi... je vais me tuer.

Me tuer !... Quand j'écris ces mots, — c'est la première fois de ma vie que je les écris, — avec un bout de mauvais crayon sur ces morceaux de papier maculé, mes yeux se brouillent, une angoisse m'étreint à la gorge, je perds courage, j'ai peur... *Après*, qu'y a-t-il ? C'est l'inconnu : ou Dieu... ou le noir et le vide... Dieu ! Dieu !... Ah ! Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné, moi qui ne pensais qu'à vivre dignement, selon votre loi ?... Pourquoi, pourquoi ?...

La crise est passée ; il faut que je sois brave, car je veux vous donner, à vous, monsieur le coroner, qui aurez à enquêter sur mon corps, je veux vous donner les raisons de mon suicide. Je suis prêt à mourir, soit, mais je tiens à défendre ma mémoire contre ceux qui, pour se disculper, seraient tentés de me noircir.

J'ai dix-sept ans, je suis orphelin, et je viens de Liverpool. Mon père mourut quand j'étais encore un bébé, et ma mère, qui s'épuisa à la peine, le suivit dans la tombe quelques années plus tard. Un orphelinat me recueillit et me fit instruire ; j'étais vif, éveillé, mais un peu frêle ; j'aimais l'étude et surtout la lecture. J'avais de bons camarades, un entre autres, Billie, d'un an plus âgé que moi, et aussi plus robuste, plus homme ; c'était un fort en sports. Nous avions l'un pour l'autre une tendre affection ; il me prêtait l'appui de ses gros poings durs lorsqu'on me cherchait noise, et je lui contais les histoires que je prenais dans mes livres. Mon père n'était plus là pour me guider, ma mère et ses baisers m'avaient été ravies, et les directeurs de l'orphelinat, s'ils étaient justes, nous confondaient tous dans la même règle de discipline exacte et froide. Billie fut donc pour moi un frère et un ami... Ah ! Billie...

Quand j'atteignis seize ans, il fut naturellement question de me placer. La situation, en Angleterre, était mauvaise : beaucoup de chômage dans l'industrie et le commerce. Par contre, les pays britanniques d'outre-mer réclamaient du monde. Or j'avais lu pas mal d'ouvrages sur nos Dominions, et en particulier sur le Canada. Cette terre neuve m'attirait, je ne sais trop pourquoi ; son nom évoquait à mon imagination toutes les histoires palpitantes de Cooper, les luttes des Indiens, des Anglais et des Français, Bas-de-Cuir, Oeil-de-Faucon, Montcalm et Wolfe ; je voyais aussi les grands fleuves, les vastes lacs, les prairies immenses couvertes de blé, les montagnes neigeuses. On disait qu'au Canada la vie était plus facile qu'au vieux-pays, qu'on y jouissait d'une grande aisance, qu'il n'y avait pas de *shums*, que quiconque était prêt à travailler et à vivre avait une chance de réussir. Et je rêvais volontiers à cette lointaine et magnifique terre britan-

nique ; en y rêvant, je m'éloignais de l'ambiance bornée où je vivais depuis mon bas âge, je franchissais les mers qui me séparaient de cette contrée d'élection, je dévorais et l'espace et le temps, je me complaisais à mille projets d'avenir où l'amour et la fortune me favorisaient à l'envi.

Ce qui m'attirait surtout, c'était l'existence au grand air, aux champs. Enfant de Liverpool, je n'avais connu jusque-là que le sombre quartier irlandais, où orangistes et nationalistes, dans les temps de crise, cassaient avec entrain les carreaux de leurs maisons respectives, puis notre orphelinat situé en pleine ville ; on nous emmenait quelquefois jusqu'au Sefton Park, dans le quartier riche, ou sur la rive gauche de la Mersey, dans ces jolis et verdoyants endroits qui s'appellent Egremont, Seacombe, et New Brighton avec sa tour Eiffel ; on respirait mieux, on voyait la vie frémir avec plus de liberté, et le spectacle des transatlantiques géants entraînés par les remorqueurs lilliputiens me ravissait... Mais, le plus souvent, nous n'avions pour nous ébattre que la cour de l'orphelinat et un triste terrain de jeux municipal, sans gazon et sans ombrages. Aussi, quand je rentrais d'une de nos excursions en Cheshire, les oreilles vibrant encore des mille bruits de la navigation et de la campagne, les yeux éblouis par le spectacle changeant de la terre et de l'eau, je rêvais avec une ardeur nouvelle aux pays merveilleux d'au delà des mers, et, le soir, dans mon lit, je me répétais ces mots magiques, prometteurs d'une vie meilleure et plus belle : Montréal, Toronto, Winnipeg, Ontario, Manitoba, Québec. Je me voyais colon dans une grande ferme, située quelque part dans l'ouest, près d'un lac poissonneux ; je travaillais dur, et je grandissais, et je prospérais ; d'ouvrier je devenais l'associé du patron, puis j'épousais sa fille, et je finissais par m'endormir dans le plus beau des rêves.

Le moment vint où il fallut se décider. Je demandai donc à partir pour le Canada comme ouvrier de ferme, et je l'obtins. Tout de même, ce départ me fut pénible ; c'est comme si on laissait un peu de soi-même en arrière, un peu de soi qu'on ne retrouvera jamais plus. Je pleurai en embrassant Billie ; nous nous promîmes de nous écrire. Puis ce fut l'embarquement et ses détails d'un intérêt passionnant. Pourtant j'eus le cœur lourd — un pressentiment peut-être — jusqu'au moment où la ligne grise de la côte anglaise s'effaça à l'horizon. Alors nous fûmes en pleine mer, et je ne songeai plus qu'à l'avenir radieux qui, là-bas, à l'ouest, se levait sur moi.

Inutile, monsieur le coroner, de vous faire connaître les incidents de mon voyage, non plus que mes impressions d'arrivée. J'ai hâte d'en venir au récit de mon martyre. Oui, de mon martyre. Oh ! je sais ce qu'on dira : que j'exagère tout, que je me monte la tête, que je suis un mécontent, un bon à rien. Mais écoutez-moi, et vous jugerez ensuite.

Débarqué vers la mi-août, je fus immédiatement placé chez un cultivateur de votre comté. Sa ferme est prospère, lui-même est estimé dans son district ; c'est un grand et gros homme, sanguin, vigoureux, stupide et sans instruction. Il m'accueillit froidement, me trouva un peu mince, considéra avec mépris les

quelques livres que j'avais apportés dans mon léger bagage, et me mit aussitôt au travail. Sachez, monsieur, que je n'ai jamais été paresseux, que, là-bas, à Liverpool, on était satisfait de moi, et que c'est un peu par faveur et par encouragement spécial que j'ai été envoyé au Canada. J'étais donc animé de la meilleure volonté du monde, et j'étais prêt à faire tout mon possible pour donner satisfaction à mon employeur.

Mais lui, sans aucune préparation, sans aucun ménagement, il m'accabla de travail ; depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, — en été cela fait de quatorze à quinze heures, — je n'arrêtais pas. Au début, je luttais contre moi-même et contre ma lassitude, me disant que cela passerait, que je m'habituerai. Mais parfois mes forces me trahissaient, je n'en pouvais plus de fatigue, je cessais de travailler, épuisé, anéanti. Lorsque par malheur l'homme me surprenait dans ces moments-là, alors il devenait furieux, il m'accablait d'injures, me reprochait la nourriture qu'il me donnait et que, par punition, il diminuait, si bien que j'en vins à avoir toujours faim ; il me rudoyait, me giflait, et, dans ses crises de rage, me frappait au corps avec la boucle de sa ceinture de cuir.

J'avalais mes larmes, j'essayais de m'expliquer, de fléchir mon maître, je lui promettais de faire mieux, je me remettais péniblement au travail... Et le soir arrivait : exténué, je me traînais, parfois sans souper, jusqu'à mon grenier, je regardais d'un air hébété mes livres, mes pauvres livres que je n'avais même plus la force de toucher et d'ouvrir. Dans mon cerveau affaibli tourbillonnaient des souvenirs, des regrets, des espérances, des désespoirs fous. J'appelais Billie, mais le cher garçon ne pouvait ni m'entendre ni venir à mon secours. Je désirais que quelqu'un, une âme charitable, un inspecteur de l'immigration répondît à mes appels de détresse. Je me reprochais ma faiblesse physique, je m'accusais de mon triste sort, je maudissais ma mauvaise étoile, je doutais du Seigneur... Et, jusqu'à l'instant où le sommeil me terrassait, je ruminais ma misère, dans une effroyable agonie sentimentale.

Ah ! monsieur le coroner, comme cet homme était méchant. Et puis est-il méchant ? Je n'en sais trop rien ; il croit avoir raison, il me juge paresseux, il me traite de "bloke," ce qui paraît être pour lui la suprême injure ; il me méprise, il me déteste, il est bête, et il est tout-puissant sur sa ferme, et il n'y a ici personne qui prendrait ma défense contre lui.

Jusqu'au début de novembre, les travaux d'automne maintinrent chez lui deux autres ouvriers, et mon patron garda quelques ménagements à mon égard. Du reste ces deux hommes étaient rudes et grossiers, ils considéraient comme tout naturel le traitement qu'on m'infligeait, ils riaient de mes livres et de ma faiblesse, et ne me témoignaient aucune compassion.

Lorsqu'ils furent partis, le patron ne me ménagea plus. J'étais son ouvrier de ferme et sa bonne à tout faire, je travaillais sans relâche tous les jours de la semaine, je n'avais aucune distraction, aucun réconfort spirituel ; il n'y avait près de moi personne à qui je pus confier ma peine ; jamais un mot, je ne dis pas d'affection, mais d'encouragement ou de sympathie ; toujours des cris, des injures, des coups, du froid, de la faim et de la fatigue, de la fatigue... Ah ! monsieur, comme j'ai alors compris l'histoire de la "Case de l'oncle Tom !" Et encore les esclaves noirs vivaient en famille, eux, tandis que moi, j'étais seul, tout petit et tout seul, livré sans défense à cet impitoyable bourreau, dont je souhaitais la mort... C'est drôle, j'ai écrit "j'étais" comme si je n'étais déjà plus de ce monde...

Cette vie dura quatre mois. Un jour, je n'y tins plus et je me sauvai dans la neige et le froid. Où ? vers qui ? je ne sais. Je partis, affolé, presque dément, n'ayant plus que la fuite pour échapper à mon supplice, la fuite sans but, sans espoir.

L'homme me poursuivit et m'attrapa. Alors, une fois rentrés, il m'attacha, sous un hangar, à la roue d'un chariot et me fouetta avec un grand fouet de cuir... Cela se passait le jour de Noël !... Quinze jours plus tard, je m'enfuis une deuxième fois ; je fus de nouveau ressaisi et fouetté, si cruellement que je m'évanouis. Alors mon parti fut pris. Seul, abandonné de Dieu et des hommes aux mains de cette brute, dont la fureur croissait avec ma faiblesse, sans recours contre lui, désespéré, je décidai de mourir. Je me fixai ce jour, résolu, si nulle aide ne m'arrivait du dehors (car, véritable prisonnier, je ne pouvais correspondre avec personne), résolu, dis-je, de me tuer.

Ce jour est venu. Personne n'est apparu à la ferme. Tout a croulé autour de moi, je n'en puis plus, je suis à bout de forces, il ne me reste qu'à disparaître... Et pourtant, monsieur le coroner, je n'ai que dix-sept ans ! La vie s'ouvrait... La vie ! La mienne est intolérable ; si on la connaissait, on s'apitoierait sur moi, et on m'y arracherait. Il y a des hommes justes et bons qui savent comprendre les enfants et les jeunes gens ; il y a mes maîtres de Liverpool, il y a ceux qui m'ont reçu au Canada et qui m'ont placé ici...

Ah ! sans doute, comme les rares voisins de campagne qui sont venus quelquefois à la ferme, ils seraient portés à croire mon employeur plus que moi ; c'est un homme du pays et un fermier qui a réussi ; et le succès est toujours bien vu, et moi je ne suis qu'un immigrant, un petit orphelin de rien du tout, qui doit s'estimer heureux d'avoir été admis chez vous. Tout de même ils seraient bien obligés de me croire, de reconnaître que je dis la vérité, que je ne peux plus rester ici, qu'il faut que je m'en aille, qu'on doit me sauver de cet enfer... Hélas ! seule la nuit silencieuse répond à ma plainte ; personne n'est venu me voir depuis cinq mois que je suis ici, et personne ne viendra. Alors je m'en vais...

Voilà, monsieur le coroner, voilà mon histoire. Communiquez-la à ceux d'Angleterre qui me connaissent ; il faut qu'ils la sachent afin qu'ils ne me condamnent pas. Et surtout soyez assez bon pour écrire à Billie que je l'aime toujours et que ma dernière pensée est pour lui.

Adieu, mon cher grand Billie. Je vais retrouver mon père et ma mère dans la paix du Seigneur, et jouir enfin du repos, de l'éternel repos...

JIMMY WARD

Pour copie conforme :

HENRI MAREUIL.

A NOS ABONNES

Nos abonnés sont nos amis, et à ce titre, je me permets de les prier de régler leur note d'abonnement à date. Ce serait rendre à notre œuvre un service appréciable que d'accomplir ce geste de sympathie et de courtoisie, dès réception du premier compte.

Nous espérons en la bonne volonté de tous pour faire rentrer rapidement dans la caisse de la REVUE MODERNE tous les comptes en retard, comme tous les abonnements de chaque mois.

MADELEINE.

NOS ARTISTES QUÉBECQUOIS

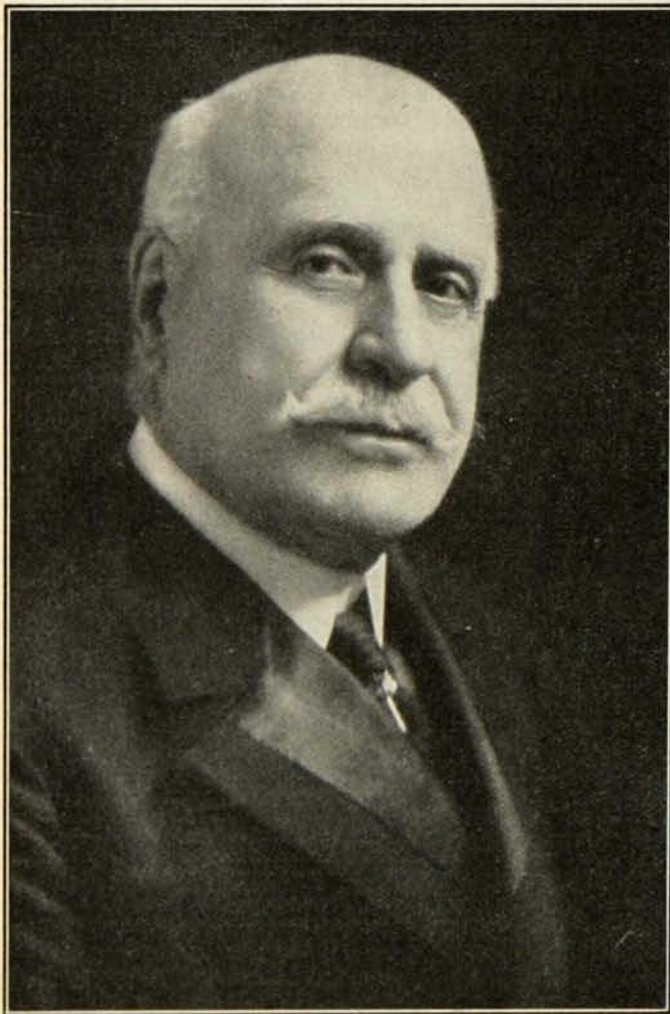
Par MIA ISOLA

Il m'est infiniment agréable de présenter aux lecteurs de la très intéressante "Revue Moderne," avec l'approbation de sa sympathique directrice, toujours dévouée aux artistes canadiens, quelques personnalités québécoises à qui va notre sincère admiration, devant le fait indéniable du labeur incessant, de la persévérance qui les caractérisent, malgré l'envie ou l'apathie contre lesquelles ils doivent toujours âprement lutter pour faire passer chez les autres le goût du beau qu'ils possèdent à un si haut degré.

L'on nous reproche parfois d'avoir un brin de chauvinisme ; est-ce un si grand mal d'aimer les gens de chez nous, de mettre en lumière les remarquables dispositions qu'ils possèdent et dont nous devons être fiers à plus d'un titre ?

MONSIEUR JOSEPH VEZINA

Toujours très soigné dans sa mise, démarche active, figure sérieuse qu'éclaire des cheveux blancs, parole et geste brefs, habitude du commandement sans doute, d'une franchise qui ne passe pas par quatre chemins pour dire ce qu'il pense, tel nous voyons à son pupitre,



Monsieur Joseph Vézina

le directeur de la Société Symphonique, cette brillante association formée des meilleurs professionnels et amateurs de notre ville, qui débuta sous son nom actuel, lors des fêtes d'inauguration de l'Auditorium, (31 août et 1er septembre, 1902). Elle eut sa première audition au Tara Hall, le 28 mai, de la même année. M. Vézina

sait, avec l'entrain et l'énergie qui le caractérisent, commander depuis l'époque de sa fondation à cette symphonie qui contribue si puissamment au développement artistique parmi nous, en interprétant d'une manière aussi juste que possible les œuvres choisies des grands compositeurs, et dont le passé fut aussi brillant que le présent, car le succès d'une fête est toujours assuré, quand la Symphonie y prête son concours.

M. Vézina est né à Québec en juin 1849, fit ses études au Séminaire de cette ville. En 1866 fit un voyage en Europe, à son retour entra à l'École militaire où il obtint ses diplômes de cadet. En 1869, commença sa carrière musicale, tour-à-tour chef de la fanfare du 9ème Voltigeurs de Québec, du 8ème Carabiniers Royaux, des Hussards canadiens et de la Garnison Royale Canadienne, position qui lui fut accordée sur la recommandation de Lord Dufferin et, plus tard, de Lord Minto, en 1879, et qu'il occupa jusqu'en 1912, année où il donna sa démission. M. Vézina s'est acquis la connaissance de tous les instruments de musique, sa préférence toutefois s'adresse aux instruments de cuivre; il a un goût très prononcé pour le baryton, et dans des concerts se fit entendre comme soliste sur cet instrument.

En 1880, à l'occasion de la célébration de la St-Jean-Baptiste, M. Vézina écrivit et fit exécuter par plusieurs corps de musique sous sa direction, une mosaïque d'airs nationaux ainsi que l'hymne de Routhier, "O Canada" devenu notre chant national depuis cette année, où elle fut exécutée pour la première fois. Nous devons à M. Calixa Lavallée, non moins excellent violoniste que pianiste, sa meilleure composition, car il mit toute son âme dans la musique de cette hymne, qui rend immortel comme le poète d'un chant aux accents si nobles que l'on ne peut entendre sans s'émouvoir, le musicien qui alla mourir sur une terre étrangère en 1905.

En 1886, M. Vézina prend une part très active dans la direction musicale aux fêtes du Cardinal Taschereau, au Jubilé de la reine Victoria en 1887, au grand carnaval de 1894, qui remporta un succès sans précédent par son caractère national et patriotique. A l'occasion des fêtes du duc d'York, en 1901, dans le concert de mille chanteurs et 250 instrumentistes, M. Vézina y fit interpréter une de ses compositions "Royal Grand March" dédiée au duc d'York. En 1902, à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de l'Université Laval, M. Vézina prit encore la direction du "Paradis Perdu" de Dubois, qui fut exécuté de la plus heureuse façon. Y figuraient alors dans les principaux rôles, outre Mme Maconda et M. Quesnel de New-York, M. Joseph

Saucier, récemment arrivé de Paris, y tenait le rôle de Satan, M. C. Dagneau (l'habile chirurgien du jour), M. Raymond, Mlle Vézina, etc.

"Le Lauréat," opéra comique en deux actes dont la musique fut écrite par son directeur, M. Vézina, et le libretto par feu l'honorable Marchand, eut sa première audition le 27 mars, 1906. Y prenaient part : MM. L. A. Gagné, Dr. Devarenes, soliste actuel de la Chorale St-Dominique, M. E. Dufresne, Mlles S. Bender, L. Taschereau, et plusieurs autres. Cette œuvre obtint un vif succès ; M. Vézina y révéla une fois de plus toute son habileté de chef d'orchestre.

En 1908, M. Vézina alla en Europe et à son retour écrivit la musique du "Rajah," l'opéra bouffe en deux actes dont le libretto d'une piquante originalité, est dû à la plume de notre distingué poète, M. B. Michaud, alors sous-ministre de la Voirie, fut exécuté en 1910, et très goûté du public, qui eut le plaisir d'y applaudir MM. M. Raymond, J. Hudon, H. Paré, avocat bien connu, Dr. Devarenes, Mlle A. Giguère, Mme L. Lebel, Mlle Shirley Gowen, etc.

En mai dernier, les 15 et 17, M. Vézina prit la direction du grand concert sacré, la "Rédemption," paroles et musique de Chs. Gounod, donné à la Salle des Exercices Militaires, à l'occasion du 3ème centenaire de Mgr. de Laval, et qui fut exécuté pour la première fois, dans l'église de St-Malo, en février, 1910. M. Lapointe en était alors l'organisateur.

Cette œuvre qui à elle seule eut pû suffire à illustrer l'immortel compositeur fut rendue d'une magistrale façon par un chœur de 350 voix mixtes accompagnées de la Société Symphonique de cette ville. Y figuraient aux soli, Mesdames A. Giguère-Blais, Boulet, Vézina, MM. E. Larochelle, Dr. Jinchereau, E. A. Cloutier.

D'une beauté incomparable, la Rédemption émeut profondément même les moins insensibles. Le prologue sur la création est des plus ravissants, c'est la confusion primitive des éléments exprimée par les instruments d'une façon remarquable. La marche au calvaire et la mort de Jésus avec leurs tristes mélodiques causent un émoi profond ; la résurrection avec appels de trompettes, solo de cor, chœurs et orchestre est d'un effet indescriptible. La finale qui est la glorification de l'Être Suprême dans toute sa grandeur, est le digne couronnement d'un tel chef-d'œuvre.

L'interprétation de cette divine trilogie fut peut-être pour M. Vézina le plus grand triomphe de sa carrière musicale, où il sut déployer une ardeur et une ténacité qui ne se démentirent jamais.

Docteur en musique de l'Université Laval, M. Vézina y est professeur d'orchestre, de solfège et dictée musicale. Le choix est des plus heureux, M. Vézina donne à ces derniers cours une grande précision, cherche tous les trucs possibles pour simplifier les explications. C'est regrettable que l'on n'assiste pas en plus grand nombre à des cours aussi intéressants qui sont la base de l'éducation musicale, et qui seront obligatoires au programme des concours à l'École de Musique de l'Université Laval.

Avec la robuste santé dont il jouit malgré son âge avancé, M. Vézina espérons-le, restera encore longtemps directeur de la Société Symphonique, qui sait si bien sous son habile direction, faire honneur à ses nombreux et sincères admirateurs.

MIA ISOLA.

LES ETOILES QUI TOMBENT.....

□ □ □

N'y a-t-il pas une infinie tristesse dans ces mots : "Une étoile qui tombe..." C'est moins au point de vue astronomique que par la comparaison au figuré que s'éveille la sensibilité.

UNE ETOILE QUI TOMBE... ces étoiles filantes qui traversent trop rapidement le bel horizon où elles étaient destinées, et qui ne devraient pas désertir sa grandeur, sa beauté !

Comme je comprends la souffrance de ceux qui "ayant accroché leur char à une étoile", pour ainsi planer toujours plus haut dans le domaine d'un idéal que ne saurait alors froisser le terre à terre, voient avec effort leur "étoile" se laisser distraire de sa course vers le Beau, vers le Vrai, par l'attrait trompeur, hélas ! d'un rayon qui n'est qu'artifice.

Comme je comprends l'inquiétude de ceux qui "ayant accroché leur char à une étoile", voient cette étoile dévier de sa route vers l'Infini, pour descendre vers la terre, vers les profanes, qu'il faisait si bon distancer pour vivre uniquement de son rêve.

Comme je comprends que le coeur puisse se briser, en voyant "une étoile qui tombe !"

Mais non, ces étoiles qui retiennent bien haut notre idéal, doivent résister à l'attraction des choses qu'elles ont dépassées. Elles doivent rester au-dessus de tout ce qui promet la gloire, parce que leur lumière à elles, n'emprunte pas son éclat à la banalité de ce qu'elles dominent. De si haut, pourquoi descendraient-elles ? Pourquoi voudraient-elles d'une clarté inférieure, elles qui peuvent brûler de leur lumière propre ?

Choisissez votre étoile si grande, que seul votre rêve puisse l'atteindre ! Fixez-la si haut au firmament de votre idéal, que jamais elle n'en puisse redescendre. Croyez à votre étoile ; essayez de la retenir du même attrait puissant qui vous a dirigé vers elle. Espérez qu'elle éclairera toujours votre rêve, et que de ce rêve vous ne vous éveillez jamais pour ne trouver qu'un aétolithe froid et dur, — parce que votre étoile sera tombée.

BOHEME.

Voyez, page 5, le grand concours de propagande de la Revue Moderne.

Qui veut gagner de beaux prix ?

Tout Canadien Devrait Lire

“La Revue Universelle”

pour se tenir au courant des grandes questions de la vie politique, littéraire, philosophique et sociale de FRANCE.

Cette Revue publie des articles signés des plus grands noms :

Ch. MAURAS, Paul BOURGET, Henri BORDEAUX, Mgr BAUDRILLART, Pierre de la GORCE, Camille BELLAIGUE, Henri GHEON, Francis JAMES, Léon DAUDET, etc.

Elle paraît le 1er et le 15 de chaque mois.



“La Revue Universelle”

Prix de l'abonnement
CANADA ET ETATS-UNIS
5 dollars.

Directeur : Jacques BAINVILLE
Rédacteur en chef: Henri MASSIS
157 Bd St-Germain, Paris

BON pour une recherche gratuite sur l'origine en France de ma famille. Cette recherche sera faite par “L'INSTITUT NATIONAL HERALDIQUE” de PARIS.

NOM.....

ORIGINE SUPPOSEE.....

ADRESSE.....

NOTE.—Prière de donner tous les détails pouvant aider à la recherche fructueuse de la famille.—(R.U.).

Un abonnement d'un an à la

“Revue Universelle”

donne droit à une recherche des origines de votre famille de FRANCE, et de ses descendants s'il y en a.

Découpez ce coupon, et envoyez-le à la REVUE avec le prix de l'abonnement.

“ 5 DOLLARS ”

LES COUSINS RICHES

Par COLETTE YVER

PREMIERE PARTIE

I

Marthe Natier, la dactylographe de la filature, appelée au téléphone, saisit le récepteur et dit de sa voix de cristal :

— Allô, allô ? C'est maître Bonel ? Non, M. Martin d'Oyse n'est pas ici ; le directeur non plus... — Alors, l'audience a été mauvaise pour nous... — Mais le tribunal de commerce doit bien... — Vraiment ? — C'est bien, monsieur ; je rapporterai votre conversation à M. Martin d'Oyse.

La main de Marthe tremblait si fort qu'elle ne pouvait raccrocher le récepteur. Elle revint s'asseoir devant sa machine et voulut poursuivre la lettre commencée, mais de grosses larmes rondes tachaient son papier. Alors elle se leva en disant :

— Je vais voir s'il est à l'usine. Et elle se dirigea vers la filature.

Elle entra par l'atelier des bancs à brocher. C'était une immense galerie, pareille à une église et garnie sur quatre rangs de longues théories de métiers qui filaient le coton dans une giration affolante. Le coton qui sortait en nappes des ouvreuses, des enfants le roulaient sur des chariots, à demi peigné déjà, et le déversaient dans les flancs noirs des cardes monstrueuses, la cardé à chapeaux, comme ils disent. Puis les métiers s'en emparaient et le filaient sur leurs milliers de bobines.

Elle envisagea d'un coup d'œil les quatre longues files de métiers qui ressemblaient ainsi, dans leur ensemble, à des pianos dépouillés sur le clavier desquels auraient joué des mains invisibles, et elle pensa :

— "Ce bel atelier ! Quel malheur, s'il faut arrêter tout cela ! Ce serait un coup terrible pour monsieur."

Au même instant, "monsieur" parut là-bas, à l'extrémité de la galerie. C'était M. Martin d'Oyse, père. Il s'avavançait lentement, en regardant la marche de ses métiers. Lui aussi pensait sans doute au procès menaçant. Les bancs avides réclamaient du coton à filer. Pourrait-il leur en fournir dans trois mois, dans six mois ? Ce mouvement formidable, impérieux, l'angoissait, parce qu'il ne s'en voyait plus le maître.

Marthe Natier vint à lui, mais on ne pouvait échanger deux mots dans le roulement de tonnerre ininterrompu qui régnait ici. Le bruit vous remplissait les oreilles. Les lèvres de Marthe remuèrent et, d'un geste, elle pria son patron de la suivre.

Au dehors, elle dit :

— C'est votre avocat, monsieur Bonel, qui vient de me téléphoner.

— Vous a-t-il appris des nouvelles, mon enfant ?

— Oui, monsieur, mais ces nouvelles ne sont pas très bonnes, malheureusement. L'avocat du tissage Taverny a fourni des pièces qui ont impressionné le président. Ce sont des lettres de l'exportateur de monsieur Taverny et une assignation pour retard dans la livraison des cotons tissés, retard que l'avocat impute au retard de notre livraison de cotons filés. Maître Bonel prétend que cette assignation surtout a frappé le tribunal. Le président aurait dit après l'audience : "La bonne volonté de monsieur Martin d'Oyse ne peut être mise en doute. Les accidents de la machine à vapeur, qui ont motivé le retard dans la livraison du coton filé, sont indépendants de sa direction, mais je suis obligé de prendre acte du dommage causé à monsieur Taverny." Voilà ce que m'a rapporté votre avocat, monsieur.

M. Martin d'Oyse regardait l'espace de ses yeux gris clair. Il devait y lire les menaces de l'avenir, mais nul effroi ne se marqua sur sa figure. Après un silence, il dit :

— Marthe, vous êtes trop dévouée pour que je vous cache que la situation sera grave si nous perdons ce procès. Nous venons de consentir un gros sacrifice pour les nouvelles cardes. Nous avons encore à faire face aux achats de coton pour la fin de l'année, et je ne peux pas acheter à terme, je ne le veux pas. Alors...

— Monsieur, dit Marthe, il ne faut pas se laisser vaincre.

M. Martin d'Oyse sourit. A la vérité, il était plus préoccupé d'opposer de la grandeur d'âme à son infortune que de lutter contre elle, ce qu'il jugeait impossible. Mais la confiance de son employée le touchait.

II

A sept heures, une calèche vint s'arrêter devant le perron des bureaux. C'était pour M. Martin d'Oyse le signal de cesser le travail. Cinq minutes plus tard on le vit sortir, et la voiture s'engagea dans le chemin charmant qui longe l'Aubette.

M. Martin d'Oyse alluma un cigare et s'enferma dans sa rêverie. Voici trente-deux ans que chaque soir il faisait ce trajet avec le même contentement, en songeant qu'il allait retrouver là-haut sa belle Elisabeth. Il était éternellement amoureux de madame Martin d'Oyse. Et quand, ce soir, la façade rouge du château des Verdelettes apparut, parmi les sapins du parc, l'idée du sourire qui l'attendait dans le petit salon le combla d'aise.

Cependant il fut distrait par le geste du cocher qui agitait le manche de son fouet dans l'espace, désignant le ciel et enjoignant à monsieur de regarder.

Il y avait en effet au-dessus de la ligne du chemin de fer, là-bas, le vol d'un oiseau noir qui semblait arriver à toute vitesse ; en même temps on commença d'entendre les rafales d'un moteur. Le cocher, agité sur son siège, murmurait :

— Deux sous que c'est monsieur Philippe ! L'avion grossissait. Puis il descendit.

"Ce diable de Chouchou !" pensa M. Martin d'Oyse.

Philippe, son second fils, qu'on avait surnommé Chouchou, volait depuis deux ans pour le compte d'un grand constructeur. L'aviation avait été pour lui une passion irrésistible, et comme il était bon poète, après chaque vol il écrivait un petit rondel. Toute sa vie était là.

Où allait-il atterrir ? Dans la prairie derrière le château, ou dans les champs du père Josseume, le fermier ? Il tombait lentement en vol plané. Pour aller plus vite, on arrêta la calèche devant la grille et M. Martin d'Oyse entra par la petite porte. Tous les domestiques se précipitaient vers la prairie derrière le château.

Madame Martin d'Oyse était là, debout sur le seuil du grand vestibule, et d'un air émerveillé, elle regardait son fils descendre des cieux.

POUR VOUS TENIR AU COURANT DU

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE CONTEMPORAIN

LISEZ

"LA SCIENCE MODERNE"

ET SES CHRONIQUES DE RADIO.

En vente chez

DEOM FRERE,

251, RUE STE - CATHERINE EST
MONTREAL

ABONNEMENT \$3.50 — NUMERO .35c

MESDAMES

Si vous souffrez de l'estomac ou de l'abdomen, ou si vous "commencez à grossir" portez la **CEINTURE MAILLOT**

du Dr Clarans

Tissée sur Mesure en tissu élastique ajouré. Souveraine contre obésité, rein mobile, ptose, affections stomacales et intestinales, etc. Remplace admirablement le corset.

A. CLAVERIE de Paris
L. Fournier REPRÉSENTANT. : :
221 Est, Ste.-Catherine
Tél : Est 2833



On entendit venir le galop de deux chevaux montés par Elie Martin d'Oyse et sa femme. Celle-ci cria :

"C'est Chouchou ! Nous l'avons deviné dès la route de Rodan."

C'était une jolie fille que l'amazone rendait admirable. Toute sa poudre soufflée par le vent, elle était rouge comme une pomme, et semblait grise de grand air. Elle battait des mains :

"Regardez-le, regardez-le. Oh ! mais, il est savant, ce Chouchou ! On dirait une grosse hirondelle qui va raser le sol."

A présent, l'avion arrivait de face. Il n'était pas à cent mètres. Il y eut un silence dans la famille rassemblée. La queue de l'oiseau géant se releva, et l'appareil s'abattit. Sur trente mètres, l'appareil laboura la prairie, puis l'hélice palpita par saccades, et Philippe Martin d'Oyse sauta de la carlingue.

On n'atterrit jamais sans émotion, et il était un peu pâle. Il s'en vint gravement embrasser sa mère qui le pressa dans ses bras.

Puis il entra dans le vestibule. Sa mère le suivit, enlaçant de son bras blanc le chandail poussiéreux de l'aviateur.

— Tu veux un bain, mon chéri ?

— Non, dit Chouchou, un tub me suffira. Mais je veux autre chose... Ce que je voudrais, c'est coucher cette nuit dans la chambre de Henri IV.

M. Martin d'Oyse, atterré, proféra :

"La chambre de Henri IV !"

On était certes habitué aux fantaisies de Philippe, toujours curieux de sensations nouvelles. Néanmoins, ce soir, il parut à tous que l'enfant gâté outrepassait un peu ses droits.

— Mon chéri, dit madame Martin d'Oyse, le jour où tu te marieras tu coucheras dans cette chambre, comme tous.

En descendant de la bataille d'Arques, Henri IV s'était arrêté dans ce château qu'il devait hanter pour jamais de son grand fantôme historique. Du jour où il eut couché dans la chambre de damas bleu, il ne cessa plus de peupler le château de son souvenir, de ses attitudes, des mots qu'il avait eus. Ainsi, parce qu'il s'était écrié dans les jardins : "Que l'on se sent verdelet ici ! Que la nature est verdelette !" le château d'Oyse avait changé son nom pour recevoir du prince un nouveau baptême. On l'appela les Verdelettes. Quant à la chambre, on décida qu'elle serait gardée intacte en souvenir du royal chevalier. On en ferait seulement l'honneur aux nouveaux époux de la famille pour leur nuit de noces.

— Et vous savez, Chouchou, dit avec une moue la jeune bru, Cécile, on n'y est pas si épatamment que cela dans la chambre de Henri IV. Les matelas ont beau ne pas servir souvent, ils ont vieilli.

— On me refuse donc cette grâce ? dit Philippe avec mauvaise humeur.

— Mon enfant, dit M. Martin d'Oyse, tu connais la tradition de la famille touchant cette chambre. Les traditions sont des lois discrètes et craintives, qui ne s'imposent qu'avec timidité. Ce sont les traditions qui font revivre le passé dans l'avenir, et les morts meurent plus qu'ailleurs dans une famille sans traditions.

— Je sais tout cela comme vous, papa, dit Chouchou. Mais ce soir j'ai besoin de désobéir. J'ai fait deux cents kilomètres pour dormir cette nuit sous le baldaquin aux colonnes cannelées. J'ai quelque chose à écrire là-dessus. Ce quelque chose, je le possède, je le sens, mais ça ne sortira que quand je me serai allongé toute une nuit dans le creux légendaire laissé pour nous au fond de ce lit mystérieux. Et si vous me permettez de m'y endormir ce soir, j'y mettrai, j'imagine, plus de dévotion que les locataires ordinaires.

— Au fait, il a raison, reprit le grand frère. Je ne vois pas de crime à l'introduire dans cet appartement où il ne pénétrera qu'avec religion. Puisqu'il ne veut pas attendre sa nuit de nocés...

M. Martin d'Oyse soupira :

— Qu'il y aille donc, et puisse la faute que nous commettons ce soir envers les secrètes législatrices de la famille ne pas marquer pour nous une ère dont elles se retireraient, froissées.

III

Au dîner, Elie, revenant à la discussion de tout à l'heure, déclara :

— Après tout, au point où nous en sommes, je crois que nous pouvons commencer à les laisser tomber les traditions. J'ai vu ce matin à l'usine monsieur Henri, qui m'a prié de chercher un autre directeur. Cela sent singulièrement le navire faisant eau, ces rats qui déménagent.

— Ah ! il veut s'en aller ! Quel embarras ! Mais il y a pire. J'allais oublier de vous dire ce qui se passe. Notre procès tourne mal. Le président aurait dit à quelqu'un, après l'audience, à peu près ceci : "Ce n'est pas la faute des Martin d'Oyse s'ils se sont mis en retard dans leur livraison. Mais monsieur Taverny en est bien fâché ; il a subi un gros dommage, il les attaque, il est dans son droit."

— Ah ! dit Elie, si nous voulons conserver les Verdelettes, il faudrait trouver une société industrielle qui nous prit la filature, car enfin c'est une jolie affaire qui ne demande qu'à vivre. C'est cela qui s'impose : nous débarrasser de l'usine qui nous mangera.

— Une industrie, fit Chouchou, cela m'a toujours semblé une chose hostile qu'il faut mater. Pour moi, toute la filature est cela : une ennemie formidable que nous avons été trop faibles pour juguler.

Elie se mit à rire.

— Non, Philippe, l'industrie n'est pas une ennemie. C'est une vie sortie de l'homme, c'est une chose qu'on aime, mais si avide, comme tu dis ! Il y faut le pouvoir de l'argent. Si nous nous y attachons, elle engloutira le château tout entier. Il faut vendre pour sauver les Verdelettes.

Cécile reprit vivement :

— Moi, je vendrais les Verdelettes pour sauver la filature. L'usine est une source vivante, c'est l'activité, c'est le mouvement, c'est l'avenir. Le château, lui...

— Taisez-vous, ma chérie, pria impérieusement son mari.

La jeune femme lut une consternation si vive sur le visage de ses beaux-parents, qu'elle sentit avoir commis un sacrilège.

— Peut-être, avec une grande économie, dit M. Martin d'Oyse, arriverions-nous à gagner du temps. L'autre jour, à Rodan, on m'a parlé d'un homme qui a échoué dans je ne sais combien d'entreprises et qui se trouve sans situation. Il se contenterait de trois cents par mois. Nous donnions trois fois plus à monsieur Henri.

— On pourrait le voir, observa Elie.

Souvent, au milieu des circonstances les plus critiques, il suffit de prendre une mesure, fût-elle minime et même illusoire, pour que les esprits retrouvent leur assiette. Pour avoir supprimé idéalement une dépense de huit mille francs, les Martin d'Oyse se sentirent persuadés d'avoir sauvé la filature.

Les yeux de Chouchou s'alanguissaient un peu ; une grosse envie de dormir le tourmentait. Mais le vif appétit de ses vingt-cinq ans, plus impérieux que le sommeil, résistait.

Au dessert, Madame Martin d'Oyse lui dit :

— Il faut aller te coucher, Chouchou.

On décida de l'accompagner jusqu'à la chambre de Henri IV pour que cette hardiesse, qu'on se permettait ce soir contre les

Madame J. F. FOISY

MODISTE

Costumes faits par tailleur

Posage de fourrures

Robes de Bal

Perlage à l'aiguille et au crochet

134, Parc Lafontaine

MONTREAL

Tél : Est 5143w

DERY
Graines
DE SEMENCE DE CHOIX



GRATIS

Le Catalogue français le plus complet du pays pour Graines de légumes, fleurs, gazon, plantes, Engrais chimique, Insecticides, Incubateurs, Articles pour volailles, outils de jardin, etc., etc.

Demandez une copie de ce catalogue, GRATIS.

TEL. MAIN 3036

HECTOR L. DERY

17 Est, Notre-Dame,
MONTREAL

usages, n'allât point sans une certaine solennité. Des bûches flambant dans la cheminée éclairaient de lueurs intermittentes la chambre qui était assez exigüe. Philippe vint contempler le lit qui la remplissait à demi. On n'y voyait que les draps éblouissants, mais lui, Philippe, avec le don divin de ses yeux, y restaurait des spectacles invisibles. Ses paupières battirent, versèrent des larmes. On le laissa.

— Chouchou, je sais ce qu'il a, dit Cécile ; il a un chagrin d'amour, et s'il vient coucher là, ce soir, c'est qu'il veut brûler ses vaisseaux.

IV

Monsieur et madame Elie habitaient un appartement qui englobait la tourelle nord, dont on avait formé un cabinet de travail. Elie, ce soir-là, demeura longtemps à y lire la "Revue de l'Industrie cotonnière". C'était une pénitence qu'il s'imposait chaque soir, car, ainsi qu'il disait très simplement, il fallait se tenir au courant. A la fin, il repoussa la revue et se mit à décacheter un catalogue d'ouvreuses de coton reçu le jour même. Il aperçut plusieurs planches représentant la coupe des machines. Il lut : "Ces ouvreuses n'ont pas leur pareille pour travailler le coton d'Egypte." Et, là-dessus Cécile entra et alla gravement s'asseoir près du feu.

— Elie, dit-elle, elle est épatante votre famille.

— Mais vous me le répétez continuellement, ma chérie.

— Oui, quelquefois je m'écrie cela d'enthousiasme, car vraiment vous êtes chics tous. Mais ce soir, je veux dire : elle est effrayante votre famille.

— Un blâme, alors ? demanda Elie.

— Mon petit Elie, reprit la jeune femme, écoutez-moi bien : votre famille, je l'adore. Je n'oublie pas grand-papa Boniface, le marchand de bestiaux, et c'est peut-être cela qui me met en situation d'admirer les Martin d'Oyse. Oui, je sens très bien la grandeur qu'il y a dans la race. C'est une sorte de collectivité privée ou chaque membre devient le serviteur de l'ensemble, et cet ensemble en contracte une unité, un caractère si intéressant ! Et puis votre dédain des petites choses, des choses mesquines, des choses qui ne sont pas immortelles, cela vous fait planer au-dessus de la vie. Eh bien, ça, c'est tout les Martin d'Oyse. Et vous, mon chéri, vous ne bâilleriez pas sur un beau roman comme sur ces revues industrielles qui vous endorment. Vous vous dites filateur, mais vous ne l'êtes pas ! L'usine, c'est une corvée à laquelle vous vous prêtez parce que les Martin d'Oyse ne peuvent plus vivre sans rien faire, mais vous n'avez pas l'industrie dans la peau, comme mes cousins par exemple, les fils Alibert, qui ne sont vraiment eux-mêmes que dans leur minoterie. Ils font corps avec leurs sacs de farine, leurs meules, leurs machines. Ils

existent pour faire de la farine : un point, c'est tout.

— Moi, dit Elie calmement, j'existe pour vous aimer.

— Eh ! je sais bien ! dit Cécile, la grande affaire pour vous, c'est l'amour. Je ne m'en plains pas, certes. Mais j'ai des minutes de lucidité où je vois que vous perdez un peu le nord, mon pauvre Elie. Ainsi, on vous apprend ce soir que vous allez perdre un procès qui va vous ruiner et vous vous précipitez tranquillement de l'énormité qu'il y a de laisser Chouchou dormir dans la chambre de Henri IV !

— Voulez-vous que nous pleurnichions devant ce coup du sort ?

— On se remue, on s'agite. Tenez, un autre aurait pensé à se tourner vers grand-papa Boniface ; vous ne savez pas ce qu'il est riche, vous n'en avez pas idée. Vous parliez tout à l'heure de huit cent mille francs. Eh bien, pour grand-papa, je vous jure que ce n'est rien, Elie.

— Cécile, dit le jeune homme, j'ai déjà englouti une partie de votre dot dans l'achat de machines qui auraient dû augmenter sensiblement notre production. Je ne veux pas retourner à un argent de la même origine pour le jeter encore à ce Moloch. Qu'on nous arrache l'usine ! Tant pis. C'est l'aveu public de la défaite. Eh bien, on boira le calice.

Il eut un spasme, une sorte de sanglot sans larme. Cécile bondit, lui jeta les bras au cou. Il l'enlaça dans la double émotion de son accès de tristesse et de l'appel qu'il subissait près d'elle depuis un quart d'heure.

— Puisque tu m'aimes, je ne me plains pas, déclara-t-il.

Mais elle, qui n'avait eu là qu'un geste amoureux et se prêtait à cette passion sans oublier pour si peu le solide raisonnement qu'elle poursuivait en silence, se dégagea en disant :

— Ce qu'il nous aurait fallu ici, c'eût été mes cousins Alibert.

— A cause de leurs capitaux ? demanda Elie.

— Oui, et aussi à cause de leur sens indus-

CRISES Demandez le livre gratuit donnant des renseignements complets au sujet de la préparation Trench universellement réputée contre l'épilepsie et les convulsions. Simple traitement domestique. Plus de trente ans de succès. Témoignages de toutes les parties du monde, plus de 1,000 en un an. Ecrivez immédiatement à
TRENCH'S REMEDIES LIMITED
 37 St. James Chambers, 79 Adelaide St., E.,
 (Découpez cette annonce) 37 Toronto, Ontario

WRIGLEYS
 Après chaque repas

C'est une friandise agréable qui procure aussi un bénéfice durable.

Bonne pour les dents, l'haleine et la digestion.

Donne un meilleur goût à votre prochain cigare.

Cachetée dans une enveloppe hygiénique

R34

WRIGLEYS The Flavor
SPEARMINT
 THE PERFECT GUM LASTS
 MINT LEAF FLAVOR

Pour ce mariage voyez notre fleuriste moderne. Il saura vous faire votre gerbe nuptiale, et une décoration de table à déjeuner pour vous ravir, vous et vos invités.



UN SEUL MAGASIN MONTREAL — 108-110, RUE STE-CATHERINE EST — TELEPHONE EST 1878

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE,

35, RUE SAINT-JACQUES, Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit : \$500,000.

Capital payé : \$250,000.

Réserve et Profits non distribués : \$110,323.15.

Fonds Administrés et fiduciaires pour Emission d'Obligations : \$32,050,132.79

Administration de Successions de Fidéli-commis de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites

ASSURANCES : Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

VOUTES DE SURETE

DIRECTION

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

SIR HORMISDAS LAPORTE, Président.

J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.

ENO pour constipation, Indigestion, Brûlements d'Estomac, Impureté du Sang, Dépression, manque d'appétit, maladie du foie, perte de sommeil, rhumatisme

Pour toutes douleurs Gastralgiques

CONSTIPATION, actions irrégulières, indigestions, perte d'appétit, palpitations, acidité d'estomac, brûlement d'estomac, flatuosité ou douleur après les repas, sont tous des signes d'une mauvaise digestion. Une cuillerée à soupe, ou plus, de Sel de Fruit "ENO" pris dans un verre d'eau froide ou tiède éveille le système tout entier et donne du soulagement d'une façon tout-à-fait naturelle.

Tous les pharmaciens au Canada vendent ENO.

Représentants des ventes pour l'Amérique du Nord :

Harold F. Ritchie & Co. Ltd., Toronto, Ont.

ENO'S
TRADE "FRUIT SALT" MARK



triel. Ces garçons-là ont pris toute la tournure d'esprit de grand-papa Boniface et jusqu'à son penchant aux affaires. Voilà des associés de tout repos !

Mais son mari ne la suivait plus :

— Que la filature aille au diable, chérie ! Je n'aime que toi...

V

Un petit monsieur tout boueux que l'on sentait venu à pied depuis la gare, frappa à la porte de la dactylographe. Elle dit d'entrer, et voulut savoir ce qu'il désirait.

— Je suis monsieur Senlis, madame, et je vous prie de me conduire à monsieur Martin d'Oyse, qui m'attend pour diriger sa filature.

Avec son bon sens aiguë, Marthe pénétrait le bonhomme et ne riait plus. L'idée que l'usine qu'elle aimait serait confiée à cet être falot, lui donnait le frisson. Il lui restait l'espoir qu'il ne serait pas agréé par ces messieurs. Elle leur amena M. Senlis.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit, avec son éternelle déférence, M. Martin d'Oyse.

Le visiteur prit de l'assurance. Il avait acheté une charge de commissionnaire en grains. Mais on l'avait trompé sur l'importance du chiffre des transactions. L'entreprise périssait de mois en mois. Il avait dû la céder pour un morceau de pain.

— Connaissez-vous la filature ? interrogea Elie.

Non, il ne connaissait pas la filature à proprement parler, mais le tissage. Après tout, c'était encore le coton. Là-dessus, ces messieurs ne se récrièrent pas, comme on aurait pu s'y attendre. A la vérité, le petit M. Senlis ne leur apparaissait pas comme un être puissamment doué qui allait par sa seule présence donner des tonnes de fil au bout de l'année.

— Avez-vous quelque habitude des machines ? Il faudrait pouvoir contrôler la vitesse des bancs à broches, des dévidoirs, objecta M. Martin d'Oyse.

— Je m'y mettrai, monsieur, je m'y mettrai, disait, en étendant le bras comme

pour un serment, le pauvre homme qui ne cachait même pas son envie d'être accepté.

— L'essentiel, ajouta Elie, sera la surveillance des ouvriers. Il s'agit d'établir une harmonie entre le matériel mécanique et l'activité humaine en vue d'obtenir le maximum de rendement.

Le vieux raté eut dans son œil myope un éclair néronien. Il étendit de nouveau le bras :

— Vous pouvez compter sur moi, dit-il simplement.

— Et... pour les appointements, monsieur ? — dit M. Martin d'Oyse.

Le bonhomme haleta une seconde, ses lèvres bougèrent. Il dut prononcer un chiffre qu'il fit exprès de ne pas laisser entendre, craignant qu'il ne fût ou trop élevé ou trop faible.

— Monsieur, commença Elie, nous vous donnerons...

Le père et le fils, d'un accord tacite, achevèrent ensemble :

— ... Quatre cents francs par mois.

— J'accepte, messieurs, j'accepte, dit en souriant M. Senlis.

Puis ils visitèrent ensemble une partie des ateliers et les chambres des machines, et se dirigèrent ensuite vers les bureaux.

— Elie, dit alors M. Martin d'Oyse à son fils, nous pouvons laisser maintenant monsieur aux soins de mademoiselle Natier qui le mettra parfaitement au courant.

VI

A sept heures, quand le ronflement de l'usine se fut éteint dans la paix du crépuscule, Marthe sortit la dernière des bureaux. Elle longea l'usine, et gagna une maisonnette, devant laquelle un petit jardin potager s'étendait jusqu'à la rivière. Dans la cuisine, la vieille mère qui trempait la soupe, questionna :

— Cela a-t-il marché aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ? répéta Marthe accablée ; pas que jamais ! Ces ouvrières ont je ne sais quoi pour sentir la débâcle. Voilà qu'elles refusent de travailler maintenant. Pour un peu elles saccageraient les métiers afin

que ça aille plus vite. Tantôt, l'une d'elles n'a-t-elle pas été parler à M. Xavier de l'arrêt prochain du travail ? Il ne l'a pas reprise, continua Marthe, mais il est devenu blême. Il s'aperçoit que tout se désagrège. Il ne se révolte pas. Il a l'air au-dessus du malheur, mais il est torturé.

— Des maîtres comme ceux-là, il n'y en a plus, dit Nathalie en s'essuyant les yeux.

— Il m'a dit, reprit Marthe, que je dirigerais l'usine aussi bien qu'un homme. Le fait est que je ne m'y montrerais pas pire que le directeur idiot qu'on a embauché cette après-midi. Enfin, c'est moi que monsieur Xavier a chargée de le mettre au courant.

— Il te considère beaucoup, ma fille. Mais si tu es bien vue de lui, aujourd'hui, c'est un peu en souvenir du service que j'ai pu lui rendre autrefois, alors qu'il avait vingt-cinq ans lui aussi.

Les deux femmes s'attablèrent devant la soupe fumante. Et, voyant la vieille prête à recommencer pour la centième fois l'histoire du roman merveilleux qui n'avait pas été le sien et dont cependant elle vibrerait après trente-deux ans comme une jeune fiancée, Marthe, nourrie de ce beau conte, voulut l'entendre encore.

— Comment n'as-tu pas été effarouchée, ma pauvre mère, de te prêter à cet enlèvement ?

— Ma fille, les choses se sont faites toutes seules. La maison blanche où tu travailles maintenant, était magnifique, alors que monsieur et madame Béchemel, les beaux-parents de monsieur Xavier, l'habitaient. Mademoiselle occupait la chambre au-dessus de ton bureau, et moi, je couchais dans un petit cabinet contigu. Et la nuit je l'entendais claquer dans son lit, tant elle était amoureuse de monsieur Xavier dont ses parents ne voulaient pas, vu que c'était un grand noble qui ne connaissait rien à la filature. Il faut avouer que monsieur Xavier, à cette époque, ressemblait à un jeune roi. Il était fou de mademoiselle. Mais sans moi, ma fille, il ne l'aurait jamais eue.

Comme je te l'ai déjà dit, j'allais le dimanche aux vêpres des Verdelettes, pour revoir à la paroisse mes compagnes d'autrefois, et deux d'entre elles, qui servaient chez madame Martin d'Oyse mère, m'entraînaient ensuite aux cuisines du château, où nous bavardions à l'aise. Un dimanche, je vois arriver la châtelaine. Elle m'ordonne de venir avec elle et me conduit dans la salle de billard, où je verrai toujours monsieur Xavier, l'œil si triste que, si je n'avais pas lu dans son cœur, je me serais demandé quel mal le rongait. Là-dessus madame nous laissa seuls, et M. Xavier me dit, oh ! si poliment, mon Dieu !

— Mademoiselle, vous n'ignorez pas que j'aime votre maîtresse et que je l'ai demandée en mariage. Je sais qu'elle ne vous a pas caché notre situation, ni le désespoir où me met le refus de ses parents. Or, si j'avais formé le projet de l'épouser malgré ses parents, m'aideriez-vous dans mon dessein ?

— Cela dépend, monsieur.

— De quoi, mademoiselle ? de la récompense que je promettrais ?

— Oh ! monsieur, je ne pense pas à cela. Mais il y a de bons et de mauvais moyens. Je ne veux me prêter qu'aux bons moyens.

— Mademoiselle, je ne veux vous demander votre concours que pour des choses qui tourneront à votre honneur. L'entreprise que je me propose est d'amener votre maîtresse dans un couvent d'où je compte qu'elle pourra dicter à ses parents sa volonté.

Et la vieille Nathalie s'arrêtait ici pour essuyer quelques larmes.

Et Marthe qui connaissait par cœur chaque détail, continuait le récit : Il vous donna rendez-vous à la petite porte du parc, pour

la nuit tombante, et il voulut te faire accepter de l'argent, et tu n'en avais que faire. Alors, ne sachant comment payer ton service, il te baisa la main.

A cette réminiscence, les yeux de la bonne femme s'emplirent de larmes.

— Et il disait comme cela, répéta-t-elle religieusement : "Mademoiselle, il ne me reste plus qu'à vous remercier de la même manière qu'une personne de qualité."

C'était à cette image ineffable qu'elles voulaient en venir : M. Xavier Martin d'Oyse penché sur la main de la jeune chambrière, et y posant les lèvres cérémonieusement. La suite du récit, comment la sévère Elisabeth Béchemel, docile à l'amour, accepta ses ordres, comment elle posta sa jeune femme de chambre, chargée de quelques vêtements, à la petite porte du parc ; comment elle la rejoignit à la nuit tombante, et comment le séducteur vint les y cueillir toutes deux dans une calèche qui roulait au pas pour ne point éveiller les soupçons, tout ce romanesque disparaissait pour Marthe et sa mère devant le geste du gentilhomme qui semblait avoir anobli à jamais leur race.

Marthe résuma d'un mot la tendre gratitude qui lui gonflait le cœur :

— Si en travaillant double je pouvais sauver la filature !

VII

— Je vous le redis encore, monsieur Martin d'Oyse, vous me voyez au regret, mais vraiment ma couverture n'est plus suffisante et, à partir du 1er juillet accepter votre papier me sera impossible.

Le directeur de la Banque Rodanaise, qui parlait ainsi, avait en face de lui, dans son bureau, un client impassible qui supportait le choc sans broncher.

— Monsieur, répondit au banquier le gentilhomme, je vous remercie de me donner cet avis. Nous sommes en avril et, d'ici juillet, des roulements de fonds peuvent raffermir heureusement mon crédit dans cette honorable maison. Plusieurs fois vous vous êtes trouvé dégarni au même titre qu'aujourd'hui, sans avoir jamais cessé de croire que notre bonne gérance vous donnait des gages suffisants.

— Monsieur, les circonstances n'étaient pas les mêmes. Actuellement il y a autour de vous cette atmosphère qui fait que l'argent se... désaffectonne, oui, c'est cela, se désaffectonne d'une affaire. Il y a ce procès... ce procès désastreux et des bruits qui circulent... Vraiment, je ne puis pas, je ne puis pas.

— Je ne vous ai rien demandé, monsieur, dit vivement M. Martin d'Oyse qui se leva.

Le banquier le reconduisit jusqu'au perron des bureaux.

Le soleil inondait les quais de Rodan sur lesquels s'étalait la façade blanche de la banque ; on respirait l'odeur du goudron et du vin ; la mâture des grands bateaux de commerce évoquait les lointains voyages. M. Martin d'Oyse, dans sa voiture découverte, pensait :

"Alors c'est le spectre de la faillite. Pour soi-même, il y a quelque orgueil à être malheureux ; mais c'est une grande honte d'avoir conduit au malheur ceux qu'on aime."

Le cocher s'engagea dans une des ruelles du port par laquelle on apercevait la cathédrale et s'arrêta devant un hôtel de la Renaissance où se tenaient chaque mercredi les assises de la Rose Rodanaise. M. Martin d'Oyse gravit en hâte l'escalier dont la rampe de bois sculpté était célèbre. Dans la salle des séances, une vingtaine de vieux messieurs étaient rassemblés. L'un d'eux lisait un rapport sur les raisons qu'il y avait d'attribuer à Jean Goujon les sujets du portail sud de la cathédrale. A l'arrivée de M. Martin

d'Oyse il s'arrêta, se mit debout, l'assemblée entière en fit autant. M. Martin d'Oyse alla saluer le président et tout le bureau ; il se retourna ensuite vers l'orateur et lui improvisa ce discours :

"Monsieur, votre courtoisie me fait plus vivement sentir celle dont j'ai manqué à votre égard en troublant par mon arrivée un discours dont, au surplus, j'ai manqué les préliminaires. Faites-moi la grâce de m'imputer mon retard qu'à une circonstance indépendante de ma volonté."

Ensuite il gagna sa place, et tout le monde

s'étant rassis, l'archéologue reprit sa lecture.

La salle s'éclairait par trois baies de style Cluny garnies de vitraux et qui donnaient sur la place du parvis. Une grande toile au fond enfumé, aux chairs assombries, montrait la duchesse de Bourgogne remettant une rose d'or à M. le chevalier de Tourneville. Une console scellée au mur, au-dessous du tableau, laissait voir sur un coussin rouge recouvert d'un globe de verre, cette même rose d'orfèvrerie travaillée comme le don d'un calife. L'inscription était ainsi conçue et gravée sur une plaque de



Sanatorium PREVOST

INCORPORE

INSTITUTION UNIQUE SITUÉE A
CARTIERVILLE, P. Q.
A 30 MINUTES DE MONTREAL

Affections du Système Nerveux

CURE DE REPOS, DE REGIME ET
DE DESINTOXICATION.
MALADIES DE LA NUTRITION

Dr. ALBERT PREVOST

Médecin légiste de l'Université de Paris,
Professeur de Neurologie de l'Université de Montréal,
Professeur de clinique de maladies nerveuses
à l'Hôpital Notre-Dame.

Dr EDGAR LANGLOIS	Dr CHS.-A. LANGLOIS
Assistant à la clinique de neurologie à l'Hôpital Notre-Dame. Spécialiste en maladies nerveuses.	Assistant Radiologiste à l'Hôtel-Dieu. Radiologiste.

Ecole des Infirmières dirigée par Garde C. Tassé,
assistée de Garde L. Tassé.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

ADMINISTRATION: - - - ROCKLAND 4052
DEPARTEMENT DES MALADES " 1888

Ecrivez pour prospectus

cuivre : " Cette rose fut offerte le 23 mars 1708 par S. A. R. Madame la duchesse de Bourgogne à M. le chevalier de Tourneville, président de la Rose Rodanaise."

L'orateur ayant achevé la lecture de son rapport, la parole fut ensuite donnée à M. Martin d'Oyse, qui débuta ainsi :

" Messieurs, avant d'exécuter devant vous

225, Sherbrooke Ouest Tél. Plateau 3422

DR. HENRI LEMIEUX

CHIRURGIEN-DENTISTE

Des Universités de Montréal
et de Harvard

Spécialité: Chirurgie de la bouche et
redressement des dents



L'Etoile qui vous conduira à la santé

est la chiropratique moderne. Elle s'est développée et est devenue une science dans le redressement des vertèbres. Chaque fibre nerveuse de votre corps se rattache à la moelle épinière, contenue dans les vertèbres, et à là son siège d'action. Nous nous servons de ces connaissances pour vous maintenir en bonne santé.

Ecrivez ou Téléphonnez pour littérature à

E. GUERTIN, D. C.
1050, RUE S.-DENIS
TEL. BELAIR 7946

le dessin dans lequel je suis venu aujourd'hui, je veux le soumettre à votre assemblée, et vous appeler avant tout à juger sur la forme. J'avais en effet conçu le projet de vous lire ce soir un petit poème dont il est vrai que je ne suis pas l'auteur. Je le sais, nos usages ont établi que les membres de la Rose doivent employer le temps de leurs réunions à se soumettre mutuellement les essais auxquels ils se sont livrés touchant les belles-lettres, l'archéologie, les points litigieux de l'art, etc. Leur droit de produire ici quelque ouvrage de l'esprit se restreint à leurs seuls travaux. Donc, me sera-t-il permis de lire ici des vers que j'ai osé trouver beaux, n'étant, hélas ! que l'auteur de l'auteur ?

Les têtes des vieillards se balancèrent avec délices dans l'atmosphère de ce mot d'esprit. Et la discussion commença. Convenait-il, en effet, de consacrer le temps de la séance à un écrivain qui n'était point de la Rose ? On cherchait des précédents et l'on n'en trouva point. Quelqu'un exprima l'idée que ce cas nouveau devrait faire l'objet d'un rapport pour lequel on désignerait d'office un membre. Un autre se souvint qu'en 1884, à son discours de réception, le cardinal archevêque avait lu toute une méditation de Lamartine.

Enfin le président trancha le différend d'une manière élégante. Rien, dit-il, dans les règlements de la compagnie, ne s'opposait à ce qu'un membre donnât ici connaissance d'une belle page. A plus forte raison s'il s'agissait d'un poème composé par le fils d'un confrère.

Ce jugement tranquillisa les plus timorés. Maintenant tous mettaient l'affabilité la plus cérémonieuse à revendiquer l'audition de ces jeunes vers.

— Monsieur, mais c'est une grâce que vous nous faites.

M. Martin d'Oyse souriait avec coquetterie. Il se délectait à ces raffinements ; ce parfum délicieux de courtoisie française qu'on respirait ici lui était voluptueux. Après mille compliments adressés au président et à chacun des membres qui sollicitaient maintenant la lecture du poème de Chouchou, il commença :

— Messieurs, je possède, aux Verdelettes, une chambre dans laquelle le roi Henri IV daigna dormir une nuit, en redescendant de la bataille d'Arques. Les courtines et le lit

VIII

— Est-ce que je puis entrer ? C'est moi, Cécile.

Elle entendit des pas rapides sur le tapis : M. Martin d'Oyse se hâta de venir lui ouvrir.

— Bonjour, père ; bonjour, mère.

Cécile s'excusa de les déranger à cette heure :

— Père, ne m'en veuillez pas surtout. C'est pour vous dire des choses très sérieuses que je suis venue. Avez-vous confiance en

moi ? Me considérez-vous comme votre fille ? C'est vrai que grand-papa Boniface est un peu difficile à avaler pour vous.

— Ma chère Cécile, nous avons le plus grand respect pour votre grand-père.

— Oui, je sais, répliqua la bru. Mais c'est égal, il jure un peu quand il vient ici, grand-papa Boniface, et après tout, malgré votre affection, je suis de la race Alibert, moi. C'est peut-être ce qui me permet d'adorer la vôtre, père, parce que je la vois toujours d'à côté, d'un peu loin, comme il faut se mettre pour admirer quelque chose de beau. Votre race, mais, père, vous ne la connaissez pas comme je la connais, moi. Vous ne savez pas la séduction qu'elle exerce, le prestige dont elle éblouit. Moi, je sais tout cela, mais si je ne suis qu'une Alibert, je suis pourtant une Alibert et c'est aussi quelque chose. Ma famille, c'est la vigueur, c'est la vie. J'ai tout lieu, moi aussi, d'en être fière. Alors, quand j'ai détaillé la catastrophe qui s'avance contre nous à pas rapides, je me suis demandé s'il ne serait pas bon de se tourner vers ma famille pour obtenir qu'elle s'alliât à nous dans la lutte. Les jeunes Alibert, vous les connaissez, père, ce sont des gaillards, au moral comme au physique. Je leur ai proposé de venir ici, s'associer avec nous. Entreprendre est une joie pour ces deux garçons. Je le disais l'autre jour à Elie : " Frédéric et Samuel ont l'industrie dans la peau." Ils apporteraient leurs capitaux, leur activité, leur sens des affaires, pour associer tout cela à votre expérience et à votre renom. Vous seriez quatre à lutter contre Taverny.

— Oh ! rectifia M. Martin d'Oyse, Taverny n'a pas intérêt à me ruiner et s'estimerait heureux quand il aura retiré son indemnité du procès actuel.

— Taverny ? Taverny ? répéta par deux fois la jeune femme rouge d'indignation, mais vous ne voyez pas qu'il veut vous manger tout entier ? C'est lui, si vous mettez en vente, qui achètera l'usine pour un morceau de pain. Il veut vous y acculer, cela crève les yeux.

Puis elle s'approcha câlinement.

— Père, que dites-vous de mon idée ?

— Mais, ma fille, vos cousins accepteront-ils cette combinaison, à laquelle, en effet, je souscrirais volontiers ?

— Elie aussi ! Elie aussi ! reprit la bru triomphante. Pour Sam et Freddy, ils acceptent ! Regardez, père.

Elle ouvrit devant lui la lettre qu'elle tenait à la main.

Les cousins riches s'exprimaient ainsi :

" Ma chère Cécile,

" En main ton honorée du 10 courant. La proposition que tu nous y fais nous convient. Nous te chargeons de dire à MM. Martin d'Oyse et fils que nous serons chez eux le jour qu'il leur plaira de nous fixer, pour causer de ce projet.

" Nous t'assurons, ma chère Cécile, de nos sentiments tout dévoués que tu accepteras avec nos hommages.

" Samuel et Frédéric Alibert."

DEUXIEME PARTIE

I

Au jour dit la limousine des fils Alibert franchissait la grille des Verdelettes. Frédéric tenait lui-même le volant. Pour leur marquer plus d'empressement, M. Martin d'Oyse vint les attendre sur le perron. Malgré leurs bottes et leurs larges chaussures de cuir, ils gravirent le degré du pas souple et moelleux de deux beaux fauves.

" Soyez les bienvenus, messieurs," prononça M. Martin d'Oyse.

Docteur A. N. RIVET

Ancien élève de l'Institut Pasteur
et de l'hôpital Saint-Louis, Paris.

Spécialité

MALADIES DE LA PEAU

634a EST, RUE S.-CATHERINE

Heures de Consultation
2h. à 4h.—7h. à 9h. P.M.

Ils ôtèrent leur casquette, leur affreux masque tomba ; ils avaient le teint clair, le poil doré. Ils s'inclinèrent silencieusement devant le châtelain.

Au salon, toute la famille les attendait. Même on avait mandé Philippe, la veille, par télégramme, car l'aviateur, dont le patron était voisin de la minoterie, fréquentait chez les Alibert. Les jeunes gens entrèrent. On les trouva charmants quand ils vinrent, impassibles, baiser la main de madame Martin d'Oyse et de leur cousine. Chouchou laissa tomber ces mots à l'oreille de son père :

— Il n'y a pas que nous sur la terre, papa.

— Ils sont fort séduisants, reprit le gentilhomme.

Des rafraîchissements étaient préparés. Samuel avala deux verres de Porto et dit :

— Vous voulez que nous causions, monsieur ?

Ces dames gagnèrent une des fenêtres ouvertes sur le parc. Alors M. Martin d'Oyse, assis près des fils Alibert, commença :

— Voici la vérité toute nue : Nous sommes dans une situation critique. Nous venons de perdre un procès ruineux ; des inconvénients dans le matériel arrêtent constamment la production du fil ; le personnel apporte au travail de la mauvaise volonté ; enfin la banque locale qui nous crédite, ne se sentant plus suffisamment de couverture, menace de refuser notre papier. Vous voyez que c'est bien à votre aide que nous recourons.

Les deux frères paraissaient fort émus, car le discours de M. Martin d'Oyse, si simple qu'il fût, n'avait pas été sans grandeur. Frédéric dit, avec la vivacité de ses vingt-cinq ans :

— Nous serons aussi sincères que vous, monsieur, en déclarant que nous ne venons pas ici sous couleur de vous rendre service. Il nous a paru qu'il y avait à prendre en main une affaire intéressante. Si nous nous associons, vous ne nous devez rien, monsieur, que votre estime.

— Vous voulez que nous visitions l'usine ? interrogea Samuel.

— Immédiatement, si vous le désirez, répondit M. Martin d'Oyse.

L'auto des frères Alibert, cinq minutes après, emmenait M. Martin d'Oyse, Elie et ses cousins. En franchissant la grille, elle corna longuement avant de s'engager dans le chemin couvert. Madame Martin d'Oyse de ses longs yeux de Persane suivit la voiture quelques secondes encore. Sa bru dit alors :

— Ce sont de chics types, mes cousins.
— Ce sont des gentilshommes, dit Madame Martin d'Oyse.

II

Vers cinq heures, Cécile dit à l'aviateur :
— Ce qui serait gentil, Chouchou, ce serait d'aller au-devant d'eux sur la route. Voulez-vous m'accompagner ?

Philippe ne pouvait guère opposer là un refus. Sur la route, la jeune bru bavarda.

— Pariez-vous que vous allez composer des vers sur mes cousins ? Oh ! je vois bien, Chouchou, que vous avez été très frappé par leur arrivée aux Verdelettes... Grand-papa Boniface, quand il parle de Sam et Freddy, n'a qu'un mot pour les juger : " En affaires, ce sont deux lapins." En affaires, grand-papa Boniface lui aussi en était un fameux. C'est lui le chef de notre toute jeune race, Chouchou.

— Et tant de beauté en émane ! murmura Philippe, d'un air douloureux.

Sa belle-sœur le regarda en souriant à demi, coquettement.

— Vous êtes triste, Chouchou. Vous avez un secret. Je j'ai vu le soir où vous avez couché dans la chambre de Henri IV.

Le profil aigu de chevalier du treizième que Philippe gardait même sous le chapeau mou s'efforça encore à plus d'impassibilité et d'indifférence.

— Vous avez trop d'imagination, Cécile. Mais elle ne se laissait pas rebuter par ce qu'elle appelait " une des originalités de Chouchou ".

— Oh ! vous savez, si je devine bien des choses, ce n'est pas ma faute. Et de plus, Chouchou, les chagrins d'amour des autres me font une peine ! une peine !... Aussi je ne vous demande aucune confiance, mais le jour où vous voudrez que j'intervienne, venez me trouver : vous pouvez compter sur moi.

Sa gentillesse finit par attendrir Philippe. Il se dérida et la remercia en balbutiant. Mais là-dessus elle lui toucha le bras :

— Ecoutez, voilà l'auto.

En effet, la limousine venait de s'engager dans le chemin tournant du coteau. Cécile, tout en observant Philippe à la dérobée, prononça négligemment :

— Dommage qu'il n'aient pas amené leur sœur, mes cousins.

Le jeune homme eut beau s'observer, le battement de ses paupières n'échappa nullement à madame Elie.

Au tournant là-bas, la voiture apparut. Cécile agita son ombrelle et elle cria :

— Y a-t-il de la place pour nous ?

Son mari descendit pour qu'elle s'assît près de M. Xavier. Chouchou et lui s'installèrent en face.

Elie contemplait sa femme avec un émerveillement toujours nouveau.

— Quelle bonne surprise vous me faites là ! Vous voir cinq minutes plus tôt, c'est exquis.

Au salon, le thé avait été servi. A dessein on laissa les fils Alibert se dévêtir seuls dans le vestibule, de façon qu'ils pussent enfin se concerter. Frédéric dit à mi-voix :

— Nous enverrons les trois moteurs de secours de chez nous, ce qui permettra de boucler la machine pour un temps. Et avant un an tout peut être triplé.

Autour de la table de thé, ils mangèrent des gâteaux en silence. Puis Samuel vint devant M. Martin d'Oyse. Ses yeux bleus se posèrent sur le gentilhomme et il dit :



— Voilà. Nous apporterons un million et nous demandons la moitié des bénéfices. L'acte me donnera le titre de principal associé, sous la raison sociale Alibert frères et Martin d'Oyse père et fils. Voulez-vous réfléchir à notre proposition et nous soumettre vos objections ? Et ceci dès demain, car tout est urgent. Pas une heure, en ce moment, où une large fraction de votre capital ne tombe dans le néant. Autre chose. Y a-t-il dans le voisinage une maison que nous puissions acheter ? car il nous faut habiter à proximité de l'usine.

— Hélas ! dit M. Martin d'Oyse, je ne vois rien, le coteau est imbaté. J'ai toujours refusé ces terrains aux entrepreneurs, ne voulant point gâter par des bâtisses ce coin charmant de nature.

— C'est très bien, dit en riant Samuel, mais ce coin charmant de nature, aujourd'hui, n'est pas suffisant pour nous abriter.

La belle Elisabeth s'avança :

— Messieurs, il y a le second étage du château qui est inoccupé. Nous le mettons bien volontiers à votre disposition. Vous demeurerez chez vous dans votre appartement que vous aménageriez à votre guise. Il n'en restera pas moins entre nous une communauté familiale qui ne peut que nous être chère.

— Madame, reprit Samuel en lui baisant de nouveau la main, votre offre et la façon dont vous la faites sont au-dessus de quelque remerciement que ce soit.

Dès ces paroles, toute glace fondit. On se sentait alliés jusqu'au cœur.

— Il y a aussi, reprit Samuel, notre jeune sœur, Fanchette, dont nous nous occupons depuis la mort de notre mère. Nous pourrions l'avoir ici près de nous quelquefois ?

— Messieurs, reprit madame Martin d'Oyse, je serai ravie de recevoir mademoiselle votre sœur.

Cécile vint carrément se planter devant Philippe et, les yeux dans les yeux, l'interrogea malicieusement :

— Eh bien, Chouchou, que dites-vous de cela ?

Chouchou avait rougi et le sentait. Il prit le parti de rire devant sa belle-sœur.

— Eh bien, je dis... je dis... que je vais, le mois prochain, survoler la Méditerranée, et que ce qui se passe ici, je m'en moque.

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée

FABRICANTS PAPETIERS

210, rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre, MONTREAL

9 a.m. à 5 heures p.m. Engagement par téléphone

Dr ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

529, RUE S.-DENIS

Tél.: Est 3549

Alfred St-Cyr Joseph Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél. MAIN 1287

HURTUBISE & SAINT-CYR

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie,
Accidents, Bris de Vitre (plate glass)
Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:

Edifice de l'Assurance Royale

PLACE D'ARMES

Pour Vos Invitations

Votre individualité
se reflète dans
la papeterie
que vous employez



III

La soirée fut parfumée, tiède et bleue. Madame Martin d'Oyse contemplait du balcon la vallée endormie. Son mari vint l'y rejoindre.

— Je crois que nous avons gagné aujourd'hui une première victoire sur le sort, dit le gentilhomme. Je ne pouvais supporter d'être vaincu devant vous, Elisabeth.

— Je n'ai jamais redouté que vous le fussiez, mon ami ; mais je souffrais de vous voir lutter au rebours de tous vos goûts qui vous induisent à la paix.

— Elisabeth, c'était pour vous que j'agissais. N'ai-je pas mérité à vos yeux en recourant à ces jeunes étrangers ?

Madame Martin d'Oyse réfléchit longuement avant de répondre.

— Philippe n'est qu'un poète et qu'un enfant, pensa-t-elle enfin, à mi-voix, mais il est lucide et pénétrant. Je crois ce qu'il me disait ce soir. Notre famille entre dans un âge nouveau. Nous vivions de traditions. Ces traditions sont des gardiennes et des nourrices. Elles ne sont pas des génératrices. Le devenir, comme dit Chouchou, dépend d'autre chose. L'immuable nous berce et nous continue, mais c'est le choc extérieur qui renouvelle, c'est-à-dire vivifie. Les fils Alibert vous ont séduit, mon ami, je l'ai vu. Ils sont les rois de la matière, ce qui est encore une souveraineté spirituelle. Les domestiques les ont entendus dire qu'ils enverraient à l'usine trois moteurs afin de pouvoir arrêter la machine à vapeur et la vérifier à fond. Voilà ce qui s'appelle juguler d'un coup l'élément physique. Je sens qu'ils nous apprendront beaucoup.

— Mais, répliqua M. Xavier, ne craignez-vous pas que nous nous laissions dévorer par cette jeunesse et que nous ne finissions par devenir des Alibert ?

— Pas plus que les Alibert ne deviendront des Martin d'Oyse. Mais je pense néanmoins que notre famille connaîtra une heureuse évolution. Chouchou me le disait tantôt. Il apprécie beaucoup ces garçons chez lesquels il est reçu parfois.

— Oui, reprit le père, mais Chouchou doute de nous et s'éprend des contrastes. Je lui reproche d'avoir écrit ce vers :

Qui donc aimantera ma race finissante ?

Nous ne sommes pas une race finissante, parce que nous maintenons notre domaine de la pensée. Elie, grand liseur de romans, chasseur, ami de la forêt, et qui cependant peut s'abstraire assez de son penchant pour s'être appliqué à moderniser toute l'usine, est-il dégénéré ? Quant à Philippe, qui, à vingt ans franchissait les Alpes à cinq mille mètres d'altitude et qui dépassait, avec des ailes de toile dérisoires, les aigles à la course, est-il l'enfant d'une race qui meurt ?

IV

Les fils Alibert arrivèrent un matin, accompagnés d'une simple malle. Madame Martin d'Oyse leur offrit deux chambres près de l'appartement d'Elie. Tout d'abord ils demandèrent si les moteurs qu'ils avaient expédiés par grande vitesse ne les avaient pas précédés. On répondit que le camionnage de la gare les avait amenés la veille.

Puis ils entrèrent dans leur chambre d'où on les vit sortir au bout de dix minutes, vêtus d'une combinaison de toile bleue, sans linges et les pieds chaussés d'espadrilles. Ils rejoignirent au parc ces messieurs, qui lisaient les journaux à l'ombre du soleil matinal.

— Vous voulez que nous allions à l'usine à présent ? demanda Samuel.

Tout d'abord M. Martin d'Oyse examina cette nouvelle toilette avec un sourire amusé. Bien bâtis, le cou à l'aise dans l'échancrure de la veste, les poignets robustes sortant nus des manches bleues, Sam et Freddy avaient cependant contracté le déclassement que crée le seul costume. Mais ce fut pour le gentilhomme une surprise-éclair. Aussitôt il tira sa montre et déclara :

— Nous n'avons pas le temps d'aller jusqu'à l'usine avant le déjeuner.

— Oh ! le déjeuner, nous le prendrons quand nous pourrions, dit l'ainé. Nous avons des viandes froides et du bordeaux dans le coffre de la voiture.

— Oh ! que c'est bien mes cousins, cela, que c'est bien mes cousins dit Cécile qui arrivait en chapeau de jardin et en chemise rose.

Elie les observait radieux, quand ils s'inclinèrent devant sa femme pour lui baiser la main. Il savourait cette vanité qu'a, entre hommes, celui qui possède la plus belle compagne. Mais cette minute galante fut brève. Les Alibert revinrent aux choses sérieuses.

— Il faut que les moteurs soient montés ce soir et la machine à vapeur à l'examen dès demain, dit Samuel.

— Dans ce cas, il aurait fallu faire envoyer des mécaniciens, s'écria M. Martin d'Oyse.

— Mon frère et moi sommes mécaniciens, dit simplement Frédéric.

— Mais qui nous donnera l'énergie pour ces moteurs qui représentent ?

— Quatre-vingt-dix chevaux, termina vivement Samuel. La Compagnie d'électricité est avertie depuis huit jours. Demain, à six heures, tout roulera.

Tout compte fait, il fallut les suivre. Le gentilhomme lui-même trouvait charmant de ne pas leur résister.

La machine glissait silencieusement sur la route amollie par la rosée de mai. C'était comme une chute douce et ouatée au creux de la vallée. Deux ou trois sons rauques de la corne, et les cheminées de l'usine apparaurent.

Une heure plus tard, Samuel et Frédéric, allongés par terre en deux masses sombres, qui se relevaient parfois avec des souplesses de chat, montaient les moteurs électriques. Elie, qui s'était cru obligé à mettre bas l'habit, se tenait debout en manches de chemise, en faux col glacé. Quant au père Antoine, le mécanicien, il allait de sa machine à ses nouveaux patrons qui le rabrouaient sur sa lenteur.

Vers trois heures de l'après-midi, quand les moteurs furent en place, les deux frères s'ébrouèrent ensemble, et déclarèrent qu'ils allaient maintenant déjeuner. Ils ruisselaient d'une sueur noire, et ils sentaient le fer comme une machine en action. Elie était devant eux frémissant d'enthousiasme. Ces garçons-là pouvaient tout !

Rapidement ils se lavèrent à la rivière. Tout le monde revint loucher dans le bureau de la dactylographe. Les fils Alibert voulurent alors connaître le texte du jugement qui astreignait les Martin d'Oyse au paiement de la formidable indemnité réclamée par Taverny. Marthe feuilleta un dossier et en tira la copie des attendus du jugement.

Les deux frères, la tête penchée sur le papier, lisaient ensemble en échangeant des phrases brèves où il était question de la machine. Entre temps, Sam et Freddy faisaient les honneurs du filet froid et du bordeaux.

— Il doit être bon, disaient-ils d'un ton assuré, en remplissant les verres.

Marthe se leva de nouveau pour aller fouiller le cartonnet. Elle revint avec une chemise bourrée de papiers sur laquelle était écrit en ronde : " Machine à vapeur ", et la plaça entre Sam et Freddy en expliquant :

— La machine a été achetée il y a cinq ans. Vous trouverez ici les factures. Puis, il y a dix-huit mois, elle a subi une réparation. Beaucoup de lettres intéressantes ont été échangées à ce propos. La machine montrait déjà plusieurs défauts. Voici une lettre qui fixe le prix de la réparation à dix mille francs.

Mais, au lieu d'ouvrir les dossiers que Marthe leur mettait sous les yeux, Sam et Freddy avaient levé la tête et regardaient la jeune fille. Comment avait-elle saisi, sur quelques mots qui leur étaient échappés, leur désir inexprimé de déplacer l'axe du litige et de retourner l'action judiciaire vers le constructeur de la machine ? Comment le constructeur de la machine ? Comment avait-elle pressenti qu'ils flairaient des responsabilités imputables à cet industriel ? Et leur curiosité se heurtait à cet aspect de petite employée banale, ayant dans ses yeux bruns ce quelque chose de retenu, de secret, de défiant qu'on ne trouve généralement, chez les femmes du peuple, qu'après la trentaine.

Marthe se tourna vers M. Martin d'Oyse et sa figure changea :

— Je vais vous chercher de la crème, chez maman.

Elle n'avait pas franchi la porte que Samuel Alibert demanda :

— Qui est-ce, monsieur, cette fille ?



Nouvelles Modes du Printemps

Notre assortiment de chaussures est de grand chic et comme toujours de première qualité.

THOMAS DUSSAULT, Limitée
281 est, rue S.-Catherine, (près S.-Denis)
MONTREAL

On tâcha de leur expliquer : une dactylographe, élevée dans l'ombre de l'usine, fille d'une vieille domestique d'autrefois, et qui s'était dévouée corps et âme à la filature.

— Elle est très au courant, dit Freddy.
— Mademoiselle Natier ? Elle est extraordinaire, reprit Elie Martin d'Oyse.

V

Le soir, les frères Alibert ne parlèrent pas du procès qu'ils médiaient d'engager. Mais ils lancèrent encore une idée.

— La salle de filage est de combien de broches ?

— Vingt-cinq mille, répondit M. Martin d'Oyse.

— Il en faudrait soixante mille, dit Samuel.

— Dans ce cas, objecta Elie, il faudrait augmenter les cardes dans la même proportion que les bancs, et où mettre toutes ces machines ?

— On empièterait sur la salle actuelle de filage que l'on prolongerait par des constructions qui suivraient la rivière.

— Impossible, fit M. Xavier. Nous nous butons tout de suite à la petite maison de Nathalie Natier.

— Il faut l'acheter.

— On ne voudrait pas me la vendre, dit M. Xavier. Nous avons donné naguère cette petite maison à une ancienne domestique, la mère même de la dactylographe de l'usine, en reconnaissance de ses services dévoués, et avec promesse de ne jamais lui reprendre son logis.

— Oh ! cela peut s'arranger, dit Frédéric rassuré.

La jeune bru admirait la conception de ses cousins. Quand elle fut seule avec son mari, elle lui demanda :

— Pourquoi vos parents se gênent-ils tant pour cette bonne femme ?

— Ah ! Cécile, mes parents doivent beaucoup à Nathalie.

— C'est bon... Mais quoi, elle a fait proprement son service, elle a coiffé votre mère pendant vingt ans, elle a...

— Elle a joué un autre rôle, Cécile.

— Oh ! je veux que vous me disiez, Elie, je veux savoir.

Le mari hésitait à livrer le secret de sa mère. Mais les yeux de Cécile dissolvaient ses scrupules. Rien en lui ne tenait devant ces yeux suppliants ou grondeurs.

— Cécile, c'est comme je vous aime que mon père aimait ma mère, et on la lui refusait. Comprenez-vous, il était menacé de vivre sans elle. Cécile, tâchez d'imaginer cela, que l'on me condamne à vivre sans vous ! C'est alors qu'il l'enleva à sa famille pour la mettre dans un couvent, d'où elle devait imposer ses volontés à ses parents. Et ce fut Nathalie qui se chargea du message. Vous savez, cette petite porte dans le mur du parc, c'est là que ma mère et Nathalie attendirent la voiture qui devait les conduire chez les Dames de la Visitation.

— Eh bien ! dit Cécile, je vois d'ici la figure de vos grands-parents Béchemel, quand ils ne retrouvèrent chez eux ni la fille ni la siervante.

— Ils furent tenaillés par la peur du scandale. Ensuite ils découvrirent une lettre de ma mère qui les atterra en les rassurant.

Cécile voulut tout connaître, et l'arrivée des fugitives au couvent et la décision de la fière Elisabeth de ne sortir du cloître que pour épouser Xavier Martin d'Oyse.

— Et, conclut Elie, c'est pour avoir compris ce grand amour, que la bonne femme dont vous parlez est honorée chez nous comme une parente vénérable.

— Oui, mais tout cela, Elie, c'est de la légende. La réalité, c'est que mes cousins voudraient faire une usine de soixante mille

SALADA est synonyme des meilleurs thés. Mélangés avec art, de feuilles sélectionnées et fraîches et vendus seulement en paquets d'aluminium, ils donnent au consommateur la suprême saveur, la force et la pureté. Toute tasse préparée avec soin est un nectar.

Le Mélange Parfait

"SALADA"

broches. Voilà la substance et la vie. C'est très joli d'être idéaliste. Mais vous n'ignorez pas que la matière, si on ne la maîtrise pas, elle vous mange, Elie. Mes cousins savent cela, eux.

Le lendemain Sam et Freddy, en mécaniciens, s'attaquèrent à la machine qui gisait inerte, froide et calmée maintenant, remplacée temporairement par les moteurs électriques.

Ils l'avaient auscultée la veille. Ils commencèrent à déboulonner les pièces, et délicatement, ils arrachaient les membres gras et luisants ; chaque articulation d'acier leur était connue, chaque tube, chaque piston. Les Martin d'Oyse et le mécanicien observaient sans un mot. La porte de la chambre s'ouvrit. Cécile entra en chemisette rose, en chapeau de soleil. Elle vint se glisser devant les travailleurs et ne put retenir une exclamation en les trouvant dans cette posture. Samuel, couché par terre, inondé de graisse et ruisselant d'une sueur noire, tourna la tête, et aperçut cette claire apparition de sa cousine qui l'admirait.

— Tiens ! vous êtes là, Cécile ?

Ses narines larges palpitérent et son visage, une seconde, changea. Puis il reprit à deux mains, comme un chirurgien, les viscères métalliques du sphinx, et continua sa besogne.

— Il n'y a pas d'erreur, prononça Frédéric, le défaut de construction est dans ce piston.

— Nous avons là matière à un procès très sûr.

Le soir, M. Xavier dit à sa femme : — Ces jeunes gens sont au-dessus de tout éloge. Rien ne les rebute. Quelle énergie ! quel entrain ! n'est-ce pas, Elie ?

— Ils sont parfaits, acquiesça Elie. Alors la bru exultante :

— Hein, ils sont chics mes cousins. Elie dit en plaisantant :

— Je parie que vous m'aimeriez dix fois plus si vous m'aviez vu déguisé en Vulcain, sale et jouant des muscles comme ce beau Samuel ?

— Oh ! dit Cécile, cela vous irait trop mal, mon pauvre Elie.

VI

Le premier coup d'autorité des Alibert fut l'expulsion du petit M. Senlis. Elie le

défendit. C'était un incapable, il l'accordait, mais cela faisait un excellent surveillant, et véritablement la maison Martin d'Oyse et Alibert, comptant déjà quatre maîtres, avait-elle besoin de plus ? La modicité des appointements qu'on attribuait à ce médiocre directeur constituait déjà une bonne affaire.

— Une bonne affaire ? Ce n'est jamais une bonne affaire de mettre, fût-ce même quatre sous, dans une combinaison sans rendement. C'était parce que l'usine périlait que vous auriez dû choisir une valeur et la payer. Il ne faut jamais choisir que des valeurs, et pour les avoir, il faut les payer. Nous avons eu l'occasion de rencontrer le directeur de chez Taverny. Voilà un homme. Il nous le faut. Nous le payerons... ce qu'il voudra... pourvu que nous l'ayons. L'argent se sème comme du blé, et il lève toujours, pourvu qu'on choisisse le terrain.

M. Senlis fut donc remercié. Sa consternation empoisonna les Martin d'Oyse pour de longs jours. Ils obtinrent qu'on lui verserait à titre d'indemnité les appointements de six mois. De leur côté, les Alibert louvoyaient pour obtenir le directeur de Taverny. On lui fit des propositions telles qu'il fut ébloui avant d'être indigné. Il dit cependant :

— Il m'est difficile de quitter monsieur Taverny pour son adversaire.

Mais Sam et Freddy savaient qu'ils n'auraient pas à lutter longtemps. Ils avaient des capitaux, c'était suffisant pour conférer à la filature un attrait tout-puissant. L'atmosphère avait changé, autour de l'usine, on n'aurait su dire en quoi. L'odeur mystérieuse de l'argent commençait à sortir de partout, et magnétisait jusqu'aux passants. Entre temps, M. Martin d'Oyse conduisit au Havre les Alibert pour des achats considérables de coton. Au magasin des échantillons, il étira sous leurs yeux la fibre courte du coton d'Amérique ; puis, ses doigts cardant délicatement la houppette d'Egypte, il leur en montra la fibre allongée et résistante. Sam et Freddy s'instruisaient sans mot dire. M. Martin d'Oyse prenait plaisir à se les associer ainsi plus intimement.

Maintenant ils habitaient le second étage des Verdellettes où un appartement complet de garçon avait été aménagé, selon leurs désirs de commodités et de bien-être. Un

Un rhume de cerveau aigu est instantanément soulagé et enrayé par la poudre nazaline du Docteur Chretien Zaugg.

Le Dépilatoire Vazelo

Epruvé par 25 ans d'usage. — Effets infailibles. — \$1.00 la boîte. — Payable en argent ou en timbres de poste.

Adressez commandes à
MADAME MARIE VAZELO
Casier postal 35, Station N.
Montréal.



Je ne me suis jamais si bien porté!

Tout récemment encore, mon système nerveux était détraqué, et mon organisme épuisé, en proie à la grippe, à la bronchite et autres maux.

MAINTENANT, ma santé et mon énergie revenues, je me sens revivre, grâce au TONIQUE PULMO du Dr Hervay.

AUX PERSONNES FAIBLES ET DÉPRIMÉES, ce tonique efficace et d'un goût agréable rend SANTÉ, ÉNERGIE et VIGUEUR.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO.,
of Canada, Limited

489, St-Paul ouest - MONTREAL

Téléphone: MAIN 3190

Tonique Pulmo
Dr Hervay

seul domestique les servait, mais ils l'avaient choisi vigoureux et intelligent, et ensuite capté par de gros gages. Au surplus, ce qui pouvait être automatique dans le service lui était épargné. Le balayage s'accomplissait comme par enchantement. Tous les moyens mécaniques de faire la cuisine étaient à sa disposition. Pas une invention nouvelle pour hacher les viandes en pressant un bouton, ou pour les faire cuire en en tournant un autre, qui fit défaut. Quand on installa chez eux l'électricité, les Alibert dirent à M. Martin d'Oyse :

— Pour le même prix nous la faisons mettre chez vous.

— L'électricité aux Verdelettes ! s'écria madame Martin d'Oyse, mais ne sera-ce pas un anachronisme ? Des ampoules jureront sur nos vieilles poutres. Le château va perdre son caractère.

Samuel repartit :

— On ne s'éclaire pas avec le caractère d'un château, madame, et quand vous circulez le soir le bougeoir à la main, la beauté des ombres tournantes n'ôte rien à l'inconfortable de votre promenade. Le beau, c'est ce qui est commode.

— Cela me ferait un peu de peine, objectait-elle doucement.

Cette phrase déchira M. Martin d'Oyse, mais il céda. Les Alibert avaient si fortement raison sur tant de points qu'on leur faisait crédit d'avance. Les lampes, les bougies disparurent. La clarté ruissela le soir dans l'escalier de pierre, et la suspension de rude fer forgé s'orna de fruits cristallins tout gonflés de lumière.

— Chère amie, disait M. Martin d'Oyse à sa femme avec de louables efforts pour se convaincre lui-même, avouons que mes jeunes associés sont dans le vrai : cela est plus agréable.

— Oui, oui, reprenait avec un sourire énigmatique la belle Elisabeth.

Le même soir les Alibert se reposaient dans un coin du parc dont on leur laissait plus spécialement la jouissance. Ils virent s'avancer leur cousine qui se promenait du pas d'une femme qui s'ennuie.

— Cécile ! appela Samuel, venez nous faire une visite.

Elle s'approcha nonchalamment.

— Comme vous êtes jolie, ce soir ! lui dit Samuel sans plus de préambule.

Ils la firent s'asseoir entre eux. Son rire habituel l'avait reprise maintenant, et elle s'amusa à sentir l'effleurer la curiosité de Samuel.

— Vous savez, dit-elle, je suis rudement contente que mes beaux-parents aient bazarde leur calèche. Au moins, à présent, avec l'auto, on pourra connaître une vie plus mouvementée. C'est comme l'électricité dont vous nous avez dotés presque de force. Voilà un moins un progrès !

Frédéric renchérit :

— Nous avons encore beaucoup à leur apprendre. C'est intéressant, véritablement, car ils sont des amis pleins de loyauté. Nous sommes très heureux de les avoir sauvés du malheur.

— Mais ils sont très en retard, ajouta Samuel, et ils ont encore besoin de nous pour longtemps.

— Oh ! cela est vrai, dit Cécile, animée ; ils parlent sans cesse de leur passé, de leurs traditions, du caractère que doit garder le château. Mais on ne vit pas dans le passé. Vous, vous êtes intelligents, vous comprenez la vie telle qu'elle est dans sa réalité présente, c'est-à-dire dans sa seule réalité qui est le fait de chaque jour.

— Vous aussi, Cécile, vous êtes intelligente, clairvoyante et raisonnable, dit Samuel avec admiration.

Elle était sérieuse, rengorgée dans son léger embonpoint comme une jolie tourte-

relle. Samuel regardait la nacre de son cou sous les frisons de ses cheveux, et il eut soudain cette physionomie qu'on lui avait déjà fugitivement vue, le jour où, allongé par terre sous la machine à vapeur, noir de graisse et de suie, il avait reçu, en un choc, la vision rose de Cécile.

TROISIEME PARTIE

I

Sous le soleil torride, à une heure de l'après-midi, l'usine ronflait éperdument sous les coups de bélier de la machine nouvelle. Aux chaudières, le chauffeur, se découpant en noir sur le gouffre ardent des foyers, jetait en pâture au feu dévorateur des pelletées de houille fraîche. L'usine avait faim. Elle était insatiable, depuis qu'elle allait comme une folle. Ici du charbon, là-bas du coton, elle happait tout ce qu'on lui donnait, et chaque soir les kilos de fil augmentaient. Mais aussi, fallait-il entendre, du bord de la rivière, le tonnerre des salles de filage !

Chouchou, qui descendait du train, venait à pas lents par le chemin bordé de saules. Toute cette prospérité, son esprit subtil la sentit. Alors il pensa aux Alibert qui étaient les auteurs de cette renaissance, et il se laissa griser un instant par l'émotion de la gratitude qui est la plus belle que l'homme puisse ressentir. L'usine ennemie était matée.

— Bonjour, monsieur Philippe ! Est-ce pour votre grand congé que vous arrivez ?

C'était Marthe Natier qui l'interpellait. Elle revenait de déjeuner en longeant la rivière pour rêver un brin, comme elle expliqua.

— Tiens, c'est gentil, Marthe, de vous rencontrer ici, dit Chouchou.

Marthe reprit finement :

— Je suis le chien d'Ulysse.

— Oui, dit Chouchou, avec une nuance de religion, de respect, vous êtes un peu cela pour nous : Dévouement incarné, et Modestie vivante qui demeure la gardienne véritable de la filature, et ne prétendez à rien. Je n'ai jamais mis le nez dans la conduite de l'usine, mais j'en sais assez pour avoir compris que vous étiez notre bon ange. Elle se défendit :

— Oh ! non, parce que malheureusement je ne connais rien au matériel. Je me tiens au courant des affaires tout simplement. Et c'est fou ce que cela donne depuis que ça s'est remis à marcher. D'abord, nous avons une machine neuve. Quand les constructeurs ont vu qu'on se retournait contre eux pour leur imputer les dommages et intérêts du premier procès, ils ont demandé à transiger. Dès l'expertise, leur avocat est allé chez maître Bonel et lui a proposé une machine perfectionnée. Tout le monde est bien content, je vous assure.

— Il faut avouer, dit Chouchou, que les Alibert ont eu là une idée de génie. Ils sont admirables.

— Eh ! murmura Marthe, l'idée de génie... je l'avais eue avant eux... Il y avait longtemps que j'avais classé tous les éléments d'un procès possible.

Elle reprenait soudain son air défiant et revêche. Elle poursuivit :

— Autre chose. Nous avons un directeur très capable : monsieur Sauvage. Voilà un garçon qui connaît le coton et les machines, et qui a l'œil à tout ! Il sait si un jour a donné moins de fil que le précédent et il recherche pourquoi. Et ils est partout, aux chaudières, aux cardes, au filage, à l'emballage. C'est une trouvaille...

— ... des Alibert ? finit Chouchou.

— Ou de leur argent, concéda Marthe, maussade. Ce n'est pas difficile de s'entourer de valeurs quand on peut les payer.

— Mais c'est encore un procédé que tout le monde ne pratique pas, Marthe. Avouez que par deux ou trois mesures intelligentes nos associés nouveaux ont amené la prospérité dans la filature, et que ce sont des individus supérieurs.

Marthe devint toute rouge.

— Monsieur Philippe, vous êtes aussi agaçant que tout le monde avec la supériorité des Alibert. Ils ont du mérite, certes ; je ne peux pas le méconnaître. Mais ce n'est pas une raison pour rabaisser continuellement les Martin d'Oyse en les comparant à ces étrangers. Ils prennent du fait des circonstances des airs de sauveurs. Mais discutons un peu, monsieur Philippe. Qu'ont-ils trouvé en arrivant ici ? Une usine merveilleuse, agencée intelligemment, fonctionnant selon les principes les plus modernes. Qu'est-ce qui nous manquait ? L'audace que donnent les capitaux, tout simplement. Oui, il nous semblait que l'usine avait un pauvre air, qu'elle s'en allait comme un malade qui est "touché". Mais en réalité nous étions un établissement modèle, et ils ont bien flairé la bonne affaire, les Alibert, dès le premier jour. Et qui donc avait mis ça debout ? Monsieur Martin d'Oyse et monsieur Elie tout seuls. Ce n'est pas difficile de sauver une situation, quand il s'en faut seulement d'un peu d'argent...

— Vous êtes dure pour les nouveaux associés, Marthe.

— Non, monsieur Philippe, je remets les choses au point, car je n'aime pas voir les Martin d'Oyse rabaisés devant les Alibert. Je reconnais bien que ces derniers ne sont pas des imbéciles, pardi ! Mais je n'entendrais pas qu'on fit de votre père, qui est un industriel de premier ordre et qui est en même temps un artiste, un poète, un homme plaçant la beauté au-dessus de l'argent, un homme accompli enfin, non, je n'entendrais pas qu'on en fit un petit garçon devant les cousins riches.

Philippe se tut un long moment. L'encens lancé si passionnément à sa famille l'étourdissait un peu. Mais son habitude instinctive d'une pensée plus aiguë que celle de Marthe lui fit dire :

— Il ne faut pas être injuste envers les Alibert : vous vous refusez à reconnaître leur belle puissance. Et d'abord moi, Marthe, je leur garde une reconnaissance ardente pour la part d'amitié qu'ils ont apportée dans l'association. Et puis, je les admire...

— Ecoutez l'auto qui descend, interrompit Marthe. Oh ! le déjeuner de ces messieurs ne dure pas longtemps. Ils voudraient ne pas sortir de l'usine.

La sirène siffla au tournant, et aussitôt on vit la voiture s'engager dans le parc. Marthe et Philippe se levèrent. Marthe secouait sa robe ; l'aviateur courait déjà vers son père. M. Xavier poussa un cri de surprise :

— Tu étais là, Chouchou !

Sam et Freddy, en sautant à terre, disaient :

— Ah ! Martin d'Oyse, on vous y prend. Vous faisiez la cour à mademoiselle Natier !

II

Il y avait trois jours que Philippe était arrivé quand Samuel Alibert dit à madame Martin d'Oyse :

— Notre petite sœur Fanchette nous écrit qu'elle vient passer avec nous ses vacances. Malheureusement nous pourrions peu nous occuper d'elle. Nous ne saurions pas assez vous remercier, madame, si vous lui permettiez quelquefois de descendre chez vous.

— Oh ! la pauvre petite ! s'écria madame Martin d'Oyse, je la recevrai avec joie. Qu'elle vienne tant qu'elle le désirera. Elle sera chez elle ici.

— C'est la vieille hospitalité d'autrefois,

madame, dit Samuel ! Il faut venir aux Verdelettes pour la retrouver. Votre bonté pour notre petite sœur nous semblera plus précieuse encore que celle dont vous nous comblez.

— Vous l'aimez donc bien ?

— Oui, dit Samuel, sans rien pouvoir ajouter.

Ce fut la jeune bru qui expliqua plus tard à ses beaux-parents :

— Fanchette ? elle est toute la vie sentimentale de mes cousins. Grâce à ses quatorze ans de moins que Sam, elle se fait gâter par ces deux garçons comme une petite fille, et ils sont en adoration devant elle. Quand elle est née, ils ne croyaient pas qu'un petit enfant pût être si gentil. Depuis, ils sont un peu comme deux jeunes pères qui n'en reviennent pas du développement miraculeux de leur progéniture. Avec cela ma petite cousine mord aux études. On ne ferait pas croire à Sam et Freddy qu'il existe au monde une femme et même un homme plus calés que Fanchette. Elle est leur faiblesse, voilà.

— Mais c'est très touchant cela, dit madame Martin d'Oyse. Ces jeunes gens sont charmants, d'ailleurs.

— Fanchette aussi, dit espieglement Cécile ; interrogez plutôt Chouchou là-dessus.

— Oh ! Chouchou doit la connaître fort peu, reprit M. Martin d'Oyse.

— Il la connaît pourtant, affirma Cécile, mystérieuse.

Philippe commençait déjà de regretter son appareil. L'infatigable oiseau se sentait en cage. Un soir, Cécile lui dit à brûle-pourpoint en braquant sur lui ses yeux curieux :

— Vous savez, Fanchette arrive.

— Ah !

— C'est tout l'effet que cela vous produit, Chouchou ?

— Oui.

Cécile fut un peu désappointée, parce que les traits du jeune homme n'avaient pas bougé. Il reprit tranquillement :

— La nouvelle ne peut me toucher beaucoup : je suis ici pour peu de temps. Mon appareil me manque trop. Je ne resterai pas un mois sans voler.

— Bon ! s'écria Cécile, voilà qu'il veut s'en aller sur cette annonce.

Le lendemain, les Alibert ramenaient la petite sœur qu'ils étaient allés chercher au train. Fanchette avait cette démarche ferme, presque orgueilleuse des filles qui fréquentent la Sorbonne et sentent leur valeur. Elle se laissa embrasser par sa cousine, complimenter par madame Martin d'Oyse, saluer par Elie, par M. Xavier. Ses yeux de métal ne bougeaient pas. Philippe vint le dernier, et là, elle daigna sourire.

— N'est-ce pas qu'elle est gentille, Fanchette ? disaient naïvement les grands frères.

Cécile dit à Samuel :

— Qu'elle a changé ! C'était une petite fille délicieuse, mais elle est devenue adorable.

— N'est-ce pas ? reprit vivement Samuel. Je suis content d'entendre cela de vous, Cécile, car vous savez bien, cette enfant-là... cette enfant-là...

Il s'arrêta là-dessus, incapable d'exprimer des émotions de ce genre, mais heureux de penser pourtant que la jeune femme l'avait compris.

— Je la soignerai bien, dit Cécile, coquette.

— Oh... chère Cécile... balbutia le grand garçon.

Elie traversa le vestibule où ils échangeaient ce colloque. Samuel disparut. Le mari demanda en riant :

— Qu'est-ce qu'il te disait donc, ce diable d'Alibert ?

— Nous parlions de leur petite sœur, dit tranquillement Cécile. Ces deux garçons en sont fous.

III

— Philippe, c'est avec vous que je veux visiter la campagne. Venez-vous ce matin ?

Fanchette s'était levée à l'aube, et comme par hasard, avait rejoint dans le parc Chouchou qui s'y trouvait déjà. Mais Philippe se rembrunit. Et il répondit d'un air ferme :

— Je ne sors pas aujourd'hui, je suis fatigué.

— Savez-vous que vous êtes très poli, monsieur ?

— Vous penserez de moi tout le mal que vous voudrez. Je ne dirai pas que cela m'est égal. Mais il faut qu'il en soit ainsi.

— Vous ne m'avez pas toujours parlé sur ce ton, Philippe, reprit Fanchette d'une



Les genoux heurtent le pavé dur ! Qu'arrive-t-il ?

"Le genou de Bobby est encore blessé. Mais il ne pleure pas pour si peu, il est habitué à ces petits accidents. Il sait très bien que la "Vaseline" à la Gelée de pétrole qui est dans l'armoire aux médicaments enlèvera la douleur que lui cause la déchirure de la peau, et que la guérison sera prompte.

"Non seulement la "Vaseline" à la Gelée guérit les brûlures et les coupures, mais c'est aussi le meilleur cosmétique que j'aie trouvé pour ma peau contre les vents d'hiver."

Assurez-vous de la marque de commerce

"Vaseline" pour chaque paquet.

C'est votre garantie.

CHESEBROUGH MFG. CO. (CONS'D)
1880 Chabot Ave., - - - Montreal

Vaseline

Trade Mark
PETROLEUM JELLY

Un légère application de "Vaseline" à la Gelée de Menthol sur les tempes guérit une céphalalgie ou mal de tête nerveux. Ecrivez pour "Inq within" (Gratuit)



voix où l'on sentait les larmes. Vous rappelez-vous le jour où vous m'avez promenée sur l'eau, à Argenteuil, sous le tonnerre et les éclairs? La Seine était sinistre. Notre petit canot bondissait. Vous souvenez-vous des mots que vous m'avez dits? Vous ne les pensiez pas, peut-être?

— Si, et je les pense toujours, Fanchette, mais pourquoi me forcez-vous à vous l'avouer de nouveau puisque c'est fini?

— Croyez-vous que je ne sois pas malheureuse, moi? dit Fanchette dont les yeux s'adouciaient divinement. J'avais seize ans quand vous avez surgi dans ma vie. Dès la première visite vous m'avez laissé un souvenir indéracinable. Quand on vous a vu, Philippe, une seule fois même, c'est ainsi. On est attiré. Et moi, dites, quelle impression ai-je faite en vous?

— Ah! vous savez bien, Fanchette; et vous voyez qu'aujourd'hui je suis aussi bouleversé devant vous que le premier jour. Aussi ne fallait-il pas nous revoir, jamais.

— Mais pourquoi? Moi, j'ai cru au bonheur longtemps. Vous m'aviez dit: "Vous êtes la seule." Et puis vous avez disparu, sans explication. Je ne suis plus la seule, dites?

Philippe eut un rire triste:

— Une autre que vous, Fanchette? Non, vous entendez, jamais une autre. J'ai pris le grand deuil de tout amour. Je resterai tout seul, jusqu'au soir où mes ailes casseront. Mais d'ici là je volerai avec votre ombre, pas une minute vous ne cesserez d'habiter mon ciel.

Soudain elle le poussa doucement par le bras.

— Venez au petit bois, là-bas. Je viens d'apercevoir votre belle-sœur qui a soulevé le rideau de sa fenêtre. Elle est curieuse, Cécile.

Philippe se laissait faire. Il suivait Fanchette qui murmurait:

— Vous comprenez, je veux savoir ce qui nous sépare. Est-ce mon argent?

— Oui, dit Philippe.

Elle reçut le choc avec orgueil, comme un compliment:

— C'est vrai que je suis très riche. Quatre hommes en ce moment encore travaillent pour moi, pour que je sois parée comme une reine, pour que je sois une puissance. C'est mon grand-père Boniface qui spéculait toujours, malgré ses soixante-seize ans, c'est mon père, seul, maintenant, dans sa minoterie, c'est enfin Samuel et Frédéric. Il faut que je devienne la grosse dot dont on parle. Pour entasser un million de plus sur mes épaules, vous les feriez trimer la nuit comme le jour. Vous verrez: ils me doteront comme une impératrice. Je serai mademoiselle Crésus; et après?

Chouchou la scrutait de ses yeux dévorateurs. Elle ne se doutait pas qu'avec la férocité instinctive de l'homme qui aime sans mesure, il l'analysait, jugeait cette cohésion qui l'unissait à l'argent au point de l'en faire se vanter comme d'un avantage physique. Philippe était devenu sévère, car l'amour, quoi qu'on ait dit, n'est point aveugle. Le jeune homme renchérit d'orgueil pour dire àprement:

— Moi, je suis un pauvre diable. Je ne vaudrais pas le libre aviateur qui pique droit où il veut. Je suis le faucon apprivoisé que mon patron lance où bon lui semble. Un petit employé, vous comprenez, Fanchette, Martin d'Oyse sans le sou.

— D'abord vous ne serez pas si dépourvu, reprit Fanchette. Mes frères me l'ont dit hier soir: l'usine de votre père est en train de doubler sa production. Bientôt vous serez riche, Philippe. Connaissez-vous leur projet, à mes frères? Non. Eh bien, ils m'ont confié cela hier soir. Ils vont construire. La filature va devenir grandiose. Une salle de filage qui sera comme une cathédrale! Soixante mille broches!

— Vous êtes bien un Alibert, murmura Philippe, les dents serrées; mais la chose n'est pas faite, Fanchette: mon père ne m'en a pas soufflé mot.

— Oh! votre père, on lui dira, plus tard, quand les plans seront finis. Donc, mes frères sont en train de vous gagner une fortune. Vous n'aurez plus à me reprocher mon argent.

Il la contempla sans lui répondre. Elle crut que le prestige de tout cet or évoqué finissait par griser le jeune homme, et, avec son mélange de naïveté amoureuse et d'esprit pratique, poursuivait son raisonnement. Philippe ne serait pas toujours aux gages d'un constructeur. Les capitaux qui lui reviendraient sur l'usine, qui l'empêcheraient de les mettre dans une affaire d'avions, et de construire lui-même? Alors il ferait voler les autres.

Philippe essaya de lui expliquer:

— Fanchette, voler, pour moi, c'est la vie.

Mais il devina qu'il fallait renoncer à la convaincre. Elle ne verrait jamais dans ses ascensions que l'effort d'un vaillant qui lutte pour l'existence. Son rêve lui était fermé.

— On dirait que je vous ai fait de la peine? demanda-t-elle en se rapprochant de lui.

Philippe ferma les yeux. Sentir en même temps de l'attrait et de l'aversion pour ce jeune être adorable lui semblait pervers, malsain. Mille sentiments de race qui fourmillaient en lui, levaient la tête pour affirmer leur supériorité. L'un disait: "Mes raffinements"; l'autre: "Mes ancêtres". Ou bien c'était: "Ma chevalerie", "Ma spiritualité", "Ma poésie", "Les charmes de la vie", "Le panache". Et son échine frissonnait encore de s'être allongée un soir dans le lit d'un roi au souvenir flamboyant qui y avait, trois cents ans plus tôt, épousé sa famille. Toutes ces sensations tourbillonnèrent en lui l'espace d'un instant. Presque

**CANADIAN
NATIONAL
RAILWAYS**

Visitez le
Canada Alpin



Le réseau ferroviaire le plus confortable et le plus grand du monde vous transportera dans ces féériques contrées de récréation et de beauté: les Alpes Canadiennes et le Parc Jasper, le plus important parc national en Amérique.

Etablissez vos quartiers généraux à Jasper Park Lodge, un chalet rustique, sur les bords du lac Beauvert, qui est comme enchassé dans un décor merveilleux. Les prix ne sont pas élevés: (depuis \$6 par jour). De cette hôtellerie rayonnent de belles excursions aux gorges, aux glaciers et au Mont Robson, le monarque des Rocheuses Canadiennes. Là vous pouvez marcher, monter à cheval, escalader les montagnes, canoter, danser, jouer au tennis, flâner.

Connaissez aussi les charmes multiples du voyage dit "en triangle" par le Canadien National, qui vous mène à travers une région merveilleuse de montagnes neigeuses et de rivières tumultueuses, vous fait descendre la belle rivière Skeena jusqu'à Prince-Rupert et suivre en bateau pendant 600 milles le fameux "Passage intérieur", pour ensuite vous conduire à Jasper Park à travers un défilé de gorges et de montagnes, d'une beauté indescriptible, que domine la masse imposante du Mont Robson.

Faites le voyage cet été et amenez votre famille. Le souvenir que vous en garderez enchantera le reste de votre vie. Le "Continental Limité" et le "National" vous assurent tout le confort possible et un service impeccable. Le Chemin de fer national du Canada vous offre un grand choix de routes tant par terre que par eau ainsi que des privilèges d'arrêt. Ses taux pour les touristes sont très bas. Pour les billets, renseignements et guides descriptifs, adressez-vous à n'importe quel agent du Chemin de fer national du Canada.



CHEMIN DE FER NATIONAL DU CANADA

Le Plus Grand Système de Chemin de fer au Monde

Mt. Robson (13,068 pieds)
La Reine des Rocheuses Canadiennes

en même temps, un souffle frôla sa joue, et une voix à son oreille chuchota :

— Chouchou...

« Ce nom le foudroya. C'était un peu le monopole de madame Martin d'Oyse. Jamais il n'avait entendu ces syllabes si intimes passer sur les lèvres d'une femme aimée. Son jeune sang bondit. L'esprit de race croula. Il saisit l'épaule de Fanchette, la força de ployer et maintint ses deux mains pour baiser sa nuque blanche.

IV

Le mercredi suivant, comme l'auto ramenait de l'usine les cousins pour le déjeuner, Samuel dit :

— Monsieur Martin d'Oyse, notre architecte a annoncé sa visite pour l'après-midi. Nous redescendrons donc de bonne heure afin d'être sûrement présents.

— Que vient faire ici cet architecte ? demanda M. Xavier.

— Il s'agit des travaux d'agrandissement de la filature, dit Samuel.

— Agrandir la filature ! à quoi bon ?

Les Alibert enjôleurs et conciliants l'entourèrent pour le chapitrer gentiment. Oh ! des projets en l'air. Savoir ce qu'il en coûterait pour tripler du jour au lendemain ses bénéfices. On peut toujours calculer dans l'hypothèse. Ne serait-ce pas amusant de faire écumer Taverny ?

— Taverny, voilà longtemps que je ne lui en veux plus, affirma M. Martin d'Oyse.

— Là n'est pas la question, reprit Frédéric, l'important aujourd'hui est de redescendre promptement à l'usine afin de recevoir l'architecte.

— Impossible, pour moi, déclara M. Martin d'Oyse, car je dois me rendre à la séance de la Rose Rhodanaise.

Là-dessus les Alibert se récrièrent. La séance de la Rose n'avait pas d'importance.

Passé encore quand aucun événement particulier ne se présentait à l'usine ; mais le jour où les circonstances rendaient indispensable la présence de tous les chefs à l'établissement, on n'avait qu'à sacrifier la puéride obligation d'aller écouter ces messieurs.

M. Martin d'Oyse reprit :

— Il n'y a pas d'obligation d'affaires qui surpasse pour moi celles que m'impose, au nom de la politesse et au nom des belles-lettres, la compagnie dont j'ai l'honneur de faire partie. Si je manquais à la séance d'aujourd'hui, j'offenserais spécialement deux de mes collègues dont l'un doit présenter à la réunion un mémoire sur les premières fondations de la cathédrale de Rodan, et l'autre un rapport sur les vers du président de Tourneville. Les affaires sont les servantes. Les belles-lettres et la pensée sont les princesses. On ne peut donner le pas aux princesses. Vous m'excuserez, messieurs, mais je ne puis retourner à l'usine cette après-midi.

C'était une chose fort ennuyeuse pour Sam et Freddy, car on ne pouvait rien décider en l'absence de M. Xavier ; et comme, en réalité, leur dessein d'agrandir la filature était beaucoup plus avancé qu'ils ne disaient, et que l'architecte arrivait avec des plans bien arrêtés, on aurait pu, sans ce contre-temps, se déterminer de ce jour pour l'entreprise des travaux. Ils rongeaient leur frein en silence. Ils se tournaient désespérément vers Elie. Elie appuya :

— Du moment où mon père, en fait une question de conscience, nous ne pouvons insister.

Pendant Chouchou était survenu, il avait entendu la discussion, et il pensait :

— Est-ce que papa n'exagère pas ? Est-ce qu'on doit un pareil culte à la pensée pure ? Les Alibert aussi ont une pensée, mais une pensée qui se traduit sans cesse par l'action.

Leur pensée devient moteur, machine, farine, coton. Mais tout cela règne d'abord dans leur esprit en noble conception. La force des Alibert fait pâlir l'éclat de notre spiritualité. En somme, les changements qu'ils ont introduits chez nous, je les goûte infiniment. L'électricité au château est fort commode, et mes parents jouissent maintenant de l'auto qui a détrôné la calèche. En somme, la supériorité ne serait-elle pas du côté de ceux qui ont raison ?

Mais Chouchou spéculait sous l'influence du démon qui le possédait, depuis que dans le bois il avait baisé la nuque blanche de Fanchette Alibert.

V

Un dimanche, les Alibert descendirent à l'usine et après avoir pris au bureau un rouleau de papier, se dirigèrent vers la maison de Marthe Natier. Ils avaient l'air en même temps décidés et contents d'eux-mêmes.

Ils trouvèrent Nathalie et sa fille dans le potager, fourrageant la haie splendide des haricots à rames.

Marthe dit, en retenant sa mauvaise humeur :

— Tiens, voici ces messieurs Alibert !

Et elle écarta son panier de vendangeuse pour aller les rejoindre. Ils demandèrent s'ils pourraient avoir un entretien avec elle et sa mère. Alors les deux femmes s'acheminèrent avec ces messieurs jusqu'à la maison. Et pendant ce temps ces messieurs scrutaient cette pauvre petite maison, si basse qu'elle n'était guère que quatre fenêtres aux volets verts, coiffées d'un toit de tuile à lucarnes. Ils la disséquaient, ils la démolissaient d'un coup d'œil. Deux coups de pioche là-dedans et tout était par terre.

Une fois dans la salle, Sam et Freddy

LA COLONISATION

UNE GRANDE OEUVRE NATIONALE

Un appel à tous les hommes de bonne volonté

De tous les problèmes qui, dans notre Province, s'imposent à l'attention publique, il en est un dont personne ne contestera l'importance et qui ne peut manquer d'intéresser tous les bons patriotes : c'est le problème de la désertion des campagnes.

La province de Québec n'échappe malheureusement pas à un phénomène qui est aujourd'hui général.

Parmi les diverses solutions qui peuvent être apportées comme remède à ce malaise, il y a la colonisation.

Le département de la Colonisation dépense chaque année des sommes d'argent considérables pour encourager cette œuvre essentielle. C'est ainsi qu'il construit les chemins, routes et ponts dont les colons ont besoin. C'est ainsi qu'il accorde un subside très généreux pour la construction des écoles et des écoles-chapelles. C'est ainsi qu'il donne aux colons une prime de défrichement de six dollars par acre.

Malgré sa puissance, l'argent n'a pas un pouvoir illimité et, pour que son effort soit fécond, le ministre de la Colonisation a besoin du concours de tous et il fait appel à toutes les bonnes volontés.

Tout le monde ne peut être colon, mais tout le monde peut contribuer au succès de la colonisation, soit en prêchant le retour à la terre, soit en faisant une incessante propagande en faveur de nos terres neuves, soit en encourageant les jeunes gens à devenir colons, en les dirigeant et en les aidant.

Pour obtenir les renseignements dont on peut avoir besoin, sur les différentes régions de colonisation, on est prié de s'adresser à

L'HONORABLE M. J. E. PERRAULT,

Québec.

déployèrent le rouleau de papier. Des images peintes s'étalèrent sur la table, Samuel dit :

— Mademoiselle Natier, venez voir ces jolis projets de maison.

Il y avait des chalets aux toits rutilants ; des perrons minuscules bordés de trois balustres ; et devant chaque façade une pelouse garnie de fleurs.

Samuel reprit :

— Choisissez le projet que vous aimeriez, car nous avons l'intention de faire construire une de ces maisons pour vous l'offrir.

La dactylographe n'osait rien dire, mais ses yeux demandaient à Samuel si cela était vrai.

— C'est sérieux, mademoiselle, fit Frédéric. Nous voulons vous loger coquettement dans un de ces chalets.

Marthe avait été plusieurs minutes éblouie. Mais son esprit avisé se ressaisit :

— Messieurs, dans quel but nous faites-vous ce cadeau ? questionna-t-elle, l'œil méfiant.

— Oh ! répondit Samuel, je vais vous avouer notre mobile. Nous voulons ce terrain où vous habitez, pour agrandir l'usine. Or, nos associés nous ont expliqué de quelle manière vous le possédez. Nous avons compris. Nous voulons n'être venus dans la vallée que pour le bien de tous, et non pas pour y créer des chagrins. Nous vous demandons de sacrifier à la prospérité de la filature la bicoque où vous vivez et d'accepter l'une de ces jolies habitations en échange. C'est notre manière à nous de faire des affaires.

Les Alibert ne cachaient ni leur intérêt, ni leur calcul ; malgré tout, il y avait dans l'ampleur de leur combinaison une générosité et même une sensibilité qui enchantèrent Marthe. Ils amalgamaient étroitement leur âpreté aux affaires, leurs ambitions d'argent et le souci de se conduire en hommes de bien.

— Messieurs, dit Marthe, je vous remercie de tout mon cœur. Mais laissez-moi quelques jours pour réfléchir, pour habituer ma mère à cette pensée.

— Oh ! il faut réfléchir tout de suite, dit Samuel.

— Je voudrais savoir ce que pense de cela monsieur Xavier.

— Monsieur Martin d'Oyse n'a rien à voir dans notre décision, reprit Freddy. Cela ne concerne que vous et nous-mêmes. Nous faisons seuls tous les frais.

— Oui, je sais, acheva Marthe malicieuse, vous avez des capitaux.

A la porte on se serra les mains. Les plans étaient restés sur la table. La bonne femme interrogea :

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

Marthe en deux mots lui expliqua tout.

— Mais je ne veux pas, moi, fit Nathalie. On est chez nous, ici. Leurs belles maisons, ça m'est égal. Je veux mourir là-dedans !

VI

Le dîner s'achevait, le même jour, dans la salle à manger des Martin d'Oyse. Elie parlait du roman qu'il lisait.

... La forme dans un roman, est le côté par lequel un écrivain demeure assujéti à l'art, car le roman est un genre mixte, ressortissant tout à la fois à la poésie et à la parole. Par l'une, il tient à l'Art supérieur ; par l'autre, tout simplement à l'humanité.

— Mais la parole est un art, dit madame Elisabeth.

— Et tous les arts doivent être issus de ce qu'il y a de plus humain dans l'homme, ajouta M. Martin d'Oyse.

— La laideur humaine... objecta Chouchou, dédaigneux.

Mais son père l'arrêta.

— Il ne faut pas dire : la laideur humaine, Philippe. Tout dans l'homme nous est sujet d'étude et d'intérêt supérieur, et l'homme est même le seul sujet d'étude et d'intérêt supérieur.

A ce moment un domestique vint demander à madame Martin d'Oyse s'il pouvait introduire ici madame Natier, qui arrivait toute fatiguée de la vallée.

— Oh ! la pauvre Nathalie ! qu'elle entre bien vite.

Elle entra. Tout le monde lui fit fête, et elle s'assit à côté de madame, face à monsieur. On lui demanda ce qui l'amena à cette heure.

— C'est une bien grande contrariété, monsieur Xavier, et j'aurais dû mourir plus tôt afin de ne pas voir ça.

On faisait mille suppositions, et on s'apitoyait, car toute sa souffrance intime se lisait dans le pli de sa bouche.

— Monsieur se souvient ; quand j'ai épousé Natier, il m'a dit : " Nathalie, je vous donne la petite maison de l'ancien contre-

maître, vous y resterez votre vie durant. Vous en serez seule maîtresse, elle est votre bien." Et monsieur a même ajouté comme ça : " C'est en souvenir de ce que madame et moi nous vous devons."

Là-dessus la bonne femme s'arrêta une minute. Elle regarda monsieur et madame, elle revoyait tout leur roman, leur belle jeunesse, et monsieur, dans l'élégance de ses vingt-cinq ans, baisant la main de la pauvre fille qu'elle était : " Mademoiselle, il ne me reste plus qu'à vous remercier comme une personne de qualité." Et la fuite dans le parc, et le voyage à Rodan, et les adieux déchirants des deux jeunes gens devant la porte lourde du couvent de la Visitation, et les mots troublants qu'ils s'étaient dits là, qu'elle avait entendus, humble servante, et qu'elle n'avait de sa vie répétés à personne, bien qu'après trente-deux ans elle eût encore dans l'âme le souffle de leur passion.

Monsieur lui souriait comme au vieux témoin de son grand amour. Nathalie reprit :

— Monsieur et madame ne me devaient rien, je n'ai jamais fait que les servir selon mon devoir. Mais j'ai eu ma maison, ma fille y est née, mon pauvre Natier y est mort. Je disais que j'y mourrais aussi, et voilà que maintenant ces messieurs Alibert veulent nous faire cadeau d'un beau chalet, à seule fin que nous démenagions pour qu'ils puissent jeter bas ma pauvre maison et agrandir la filature sur ce terrain. Alors, je viens aux nouvelles. Si c'est l'idée de monsieur que je m'en aille, je m'en irai. Mais si ce n'est pas son idée, on aura beau me proposer un palais sur la route de Rodan, moi, j'aime mieux garder ma maison.

Les trois Martin d'Oyse échangèrent un regard troublé, et le père déclara simplement :

— Nathalie, vous êtes la seule maîtresse en l'occurrence. Votre maison vous appartient. Vous déciderez.

Nathalie, maintenant, pleurerait :

— Mais, monsieur, ces belles maisons ne me plaisent pas. Il me faut ma grande cheminée, mes petites fenêtres et mon pauvre potager dont je retourne la terre depuis vingt-cinq ans et qui m'a tant donné, tant donné !

— C'est de l'enfantillage, ça, madame Natier, dit Cécile sévère ; vous vous habitueriez vite à une autre maison. Pour une manie on ne peut sacrifier les intérêts de la filature.

— Ma chérie, supplia son mari, écoutez mon père.

M. Martin d'Oyse disait :

— Cela est secondaire. Le vrai point de vue, l'unique point de vue est ceci : j'ai fait, il y a vingt-cinq ans, une donation à Nathalie ; je ne dois pas plus revenir moralement sur ma parole que je ne puis revenir légalement sur l'acte notarié.

Philippe, à voix basse, émit une idée :

— On pourrait discuter la question avec Marthe, qui est une intelligence.

La main du père tomba lourdement sur la table. Il dit d'une voix toute altérée d'indignation :

— On ne discutera pas. C'est un sentiment profond et souverain qui attache Nathalie à sa vieille maison. Son passé respire dans l'ombre des coins obscurs. Ce sont ces Verdelettes à elle. Jamais un sentiment sacré n'entrera pour moi en balance avec l'appât d'un gain plus grand.

— Alors, l'idée de monsieur, c'est que je garde ma maison ? demanda Nathalie.

Il répondit après une longue réflexion :

— Oui, que vous la gardiez.

VII

Cécile et Fanchette couraient les champs avec Philippe. La jeune bru était ravie de favoriser l'idylle qu'elle avait démasquée.

Voyez page 5 le grand concours de propagande de la Revue Moderne. Qui veut gagner de beaux prix ?



Ne Traitez pas à la Légère

Tout ce qui se rapporte à votre vue. Surtout voyez l'Optométriste dès les premiers symptômes de faiblesse, en ayant bien soin d'en choisir un dont la réputation de compétence et de précision est déjà faite.

CARRIERE & SENEHAL

Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu

207, RUE SAINTE-CATHERINE EST

TEL. EST 2257

Ce jour là on suivait un chemin entre deux murailles droites de blé mûr. Fanchette allait devant, Chouchou suivait son sillage, grisé par sa présence ; madame Elie venait par derrière, son chapeau de soleil ombrageant son front courroucé.

— Philippe, lança-t-elle enfin, votre père est ridicule.

L'aviateur se retourna brusquement.

— Que voulez-vous dire, Cécile ?

Tous trois du coup s'arrêtèrent. Cécile reprit :

— Je veux parler de son attitude au sujet de cette bonne femme et de la petite maison. Avouez que mes cousins avaient été gentils pour la bonne femme ?

— Oui, fit Chouchou, un peu troublé ;

AVIS

Téléphonez moi ou venez me voir pour votre Audition, Tenue de Livres, Comptabilité, etc. Faites reviser votre bilan pour l'impôt sur le revenu. Prix minime. AUDITEUR, 1869 Chambord, près Beaubien.

Tél. : Calumet 4861-W.

HEMORROIDES

ECHANTILLONS GRATIS

AEMOROIDOL

DU

Dr. J. P. FREDERIC

Avec cette annonce, envoyez-nous votre nom et adresse et vous recevrez l'échantillon gratis.

Agence Franco Britannique

1061B, rue S.-André, Montréal.

En vente chez tous les pharmaciens

Cors

Ne vous servez jamais d'un instrument tranchant !

C'est si facile de se débarrasser d'un cor. Le Blue-Jay les fait disparaître. Il enlève la douleur instantanément. Puis le cor se détache et s'enlève facilement. Il supprime les coupures dangereuses. Procurez-vous le Blue-Jay chez votre pharmacien.



© B & B 1924

Blue-jay

d'ailleurs, ils sont toujours d'une correction parfaite.

Cécile continua :

— Mes cousins arrangent tout pour que la vieille déménage sans même s'en apercevoir. Là-dessus votre père intervient, introduit du sentiment là où l'on n'en avait que faire et finalement abuse de l'autorité qu'il possède encore sur cette ancienne servante pour lui enjoindre de se cramponner à ses vieux murs. Eh bien, je le trouve ridicule, mon beau-père. Pour ne pas déplacer ces deux femmes, il sacrifie le magnifique épanouissement de la filature.

La veille au soir, pendant que son père parlait à Nathalie, Chouchou avait éprouvé le même sentiment. Il s'alliait alors en pensée aux Alibert qui défendaient la beauté de la vie matérielle. Et aujourd'hui, voilà qu'au lieu d'approuver Cécile qui parlait si pratiquement, il s'irritait. Il se retourna vers Fanchette :

— N'est-ce pas, Fanchette, vous, vous comprenez mon père qui ne veut pas édifier une fortune sur les ruines d'une maison qui est tout le bonheur de cette vieille Fidélité appelée Nathalie.

— Oh ! non, je ne le comprends pas du tout, répondit la jeune fille.

Philippe dévisagea douloureusement Fanchette dont le regard froid filtra sous les cils blonds. Elle lui parut la fille d'une planète inconnue, et il désira son âme mystérieuse. Mais, après un éblouissement, il suivit la passion qui le solidarisaient avec son père, avec le sens de sa race.

— Les valeurs de l'argent, expliqua-t-il, nous les reconnaissons, mais nous plaçons au-dessus les valeurs morales. Or, l'engagement de mon père vis-à-vis de la mère Natier, et le sentiment qui attache cette vieille femme à sa maison, sont des valeurs morales sous les valeurs matérielles.

— Il n'y avait qu'à laisser mes frères agir, dit Fanchette. Les dames Natier auraient été enchantées finalement. Mais votre imagination déforme tout dans son nuage.

— Vous ne sentez pas, dit en frémissant le jeune homme, que l'usine agrandie, quand les salles de filage démesurées s'allongeront jusque sur l'ancien potager de la veille, et que les bénéfices doubleront, l'or entrera chez nous comme le prix des larmes de la bonne femme et le produit de son chagrin ?

Les deux cousines se mirent à rire. Leur rire exaspéra Philippe. Il était le langage de l'autre race. A ce moment, Fanchette et lui se gonflaient chacun de l'orgueil de la sienne. C'était en vérité deux races puissantes et fécondes. On n'aurait pas su dire laquelle surpassait la race rivale, car si l'on aime mieux se sentir le plus subtil, rien ne prouve que subtilité soit supériorité. Philippe était le plus subtil, mais Fanchette avait la force qui ne se perd pas en raffinements, la force du grand-père Boniface. Philippe contemplait Fanchette ardemment. Elle lui était effroyablement étrangère.

Il se remit en marche, les deux jeunes femmes le suivirent. Personne maintenant ne soufflait mot. Philippe analysait en silence les ravages de son cœur. Tout d'un coup, il entendit une voix suave qui murmurait :

— Chouchou...

Il se retourna. Fanchette était toute seule, Cécile avait disparu. La jeune fille levait sur Philippe ses yeux dont on ne savait s'ils étaient indifférents ou tristes.

— Vous pensez du mal de moi ?

— Non, Fanchette. Mais je souffre parce que nous ne nous rencontrerons jamais. C'est pour cela que je vous fuyais. Vous pensiez que c'était pour votre argent ? Oh ! il compte si peu à mes yeux que je n'aurais

pas pris garde à lui. Mais il y a pire pour nous séparer, il y a cette horrible incompréhension mutuelle.

— Moi, fit-elle, j'aime quand vous êtes Martin d'Oyse, avec vos idées conventionnelles, votre chevalerie, vos complications, vos scrupules. Pourquoi n'aimez-vous pas quand je suis Alibert, carrément : positive et calculatrice comme mes frères ?

— Parce que l'amour tel que je le veux, Fanchette, c'est la tempête qui roule deux êtres et les enlace si étroitement qu'ils n'ont plus qu'une âme. Si vous étiez ma femme je ne serais qu'un malheureux, puisque l'essence de vous-même, la flamme de votre vie m'échapperait.

— Mon cœur est à vous, pourtant, dit gravement Fanchette.

— Pas tout entier. J'y trouverai toujours, pour venir me briser à leur porte, les jardins interdits.

Deux larmes coulèrent des yeux froids de Fanchette. Elle s'approcha, prit Philippe à l'épaule, posa son front sur cette épaule, murmura :

— Je vous aime si complètement, il me semble !

Mais il l'écarta et lui dit d'un air sauvage : — Tout nous sépare. Je veux l'amour tout-puissant, pas l'amour sournois. Je veux l'idylle immortelle. Nous sommes deux étrangers, Fanchette !

Elle murmura, cruellement offensée :

— Pourquoi m'avoir pris mon cœur, si vous n'en vouliez pas ? Moi, je vous aime, tout simplement. Je vous aime comme une Alibert que je suis, sans y mettre la psychologie moisie des vieilles races. Ce n'est pas un Martin d'Oyse que j'aime, c'est vous, Philippe, audacieux, extraordinaire et tendre. J'ai rêvé...

Elle se retourna, n'en pouvant plus et honteuse de son désespoir. Elle se cacha le visage contre le fût énorme d'un chêne. Philippe dévorait des yeux ses hanches minces de nymphe sylvestre, sa nuque blanche sous les cheveux pâles. Et il se demanda :

— Est-ce que je ne suis pas fou ? C'est elle qui est saine et vraie."

Fanchette reprit :

— Mais ne craignez rien. Je disparaîtrai. Je ne mettrai pas plus longtemps à l'épreuve votre conscience timorée de gentilhomme. Seulement je vous en préviens, mes frères sauront tout, et ils jugeront.

— Pourquoi me dites-vous cela ? s'écria-t-il avec reproche.

C'était encore une de ces phrases malheureuses qui la situaient à mille lieues de lui. Les Alibert s'estimaient les bienfaiteurs des Martin d'Oyse. Ils l'étaient jusqu'à un certain degré et parce qu'ils l'étaient, n'auraient pas dû le laisser croire en se montrant si avides à tout propos de leur reconnaissance.

— Fanchette, continua Philippe acerbe, je sais que ma famille doit infiniment à vos frères. Mais ils n'ont rien à voir pour cela dans la conduite de ma vie.

Cette fois elle rougit légèrement.

— Dans trois jours je serai à Paris, dit-elle.

Philippe montra les nuages :

— Demain, je serai là.

VIII

— Mais pourquoi s'en va-t-il ? soupirait madame Martin d'Oyse. Il devait me donner cinq ou six semaines, comme chaque année. Il n'en a pas même passé trois aux Verdettes !

Elle ne put rien tirer de son ténébreux enfant. Il partit comme il avait dit, le lendemain de l'entretien tragique. Il fit ses adieux à tous et personne des siens ne put voir ce qu'il souffrait. Samuel Alibert lui dit :

— Vous avez tort, Martin d'Oyse, vous avez tort.

Et là, sous le regard droit de ce garçon qui lui disait : "Vous avez tort", il fut plus véritablement tenté de rester, d'obéir aux instances de cette autre race robuste, que sous les yeux douloureux de Fanchette. Elle ne desserra pas les lèvres : une poignée de main nerveuse et ce fut tout. Fanchette s'essayait en vain à comprendre Philippe. C'eût été si simple de s'aimer. Dire qu'il la quittait, qu'il s'arrachait à elle à cause d'une vieille maison ! Plus il était obscur, plus il attirait violemment son cœur. Elle pensa : "Je ne le reverrai plus."

Philippe descendait à pied la route de la vallée déjà touchée par l'automne. Quand il se vit dans l'absolue solitude, il appela tout haut : "Fanchette ! Fanchette !" Puis il se dit en frissonnant :

— Mais je suis fou. Qu'est-ce qui commande en moi, plus fort qu'un tel amour ? Et volontairement je m'en vais mener pour toujours loin de Fanchette une existence lamentable. Pourquoi ? Cet amour n'est-il pas complet ? Mais il est impossible d'aimer davantage. La crainte de voir mourir cet amour à cause de nos dissemblances ? Mais Fanchette vieillie, fanée, et toujours lointaine, je l'adorerais.

En passant par la filature, il entra dire adieu à Marthe Natier et à sa mère. Elles déjeunaient. On lui offrit une pêche du potager. Il y mordit de bon cœur, parce que tout ce qui venait de ces humbles et loyales amies lui paraissait meilleur que le reste. Marthe lui demanda :

— Pourquoi partez-vous de si bonne heure cette année, monsieur Philippe ?

— On vient de construire des appareils nouveaux qu'il faut que j'essaye, répondit-il.

— Vous vous entendiez bien avec ces messieurs Alibert ?

Philippe sourit et dit que oui.

Marthe accompagna Philippe sur le chemin de la rive, jusque devant le cèdre.

— J'espère bien, lui dit le jeune homme, que vous garderez votre maison. Mon père en a exprimé sa ferme volonté à ses associés.

Marthe ne répondit pas. Philippe n'aimait pas le silence de Marthe. C'était sa franchise nette et gaie qu'il prisait tant. Il continua :

— Mon père l'a dit carrément ; quand même il devrait y perdre une fortune, il ne consentira jamais à vous déposséder.

— Oh ! fit Marthe en hésitant un peu ; c'est une idée de vieille femme qu'a maman. Car, monsieur Philippe, si vous saviez les jolis modèles de maison que ces messieurs nous ont donnés à choisir !

Philippe lui dit adieu et continua de cheminer le long de la rivière, vers la gare.

QUATRIEME PARTIE

I

Ce soir-là Samuel Alibert, en rentrant, avait embrassé Fanchette plus tendrement que de coutume. La tristesse de la petite sœur les ravageait, Frédéric et lui. Elle restait là, inoccupée, ses yeux pâles, glacés à force d'être incolores, perdus dans l'espace. Jamais elle ne se plaignait.

— Tu as l'air souffrante ce soir, mon petit, lui dit Samuel.

— Je me porte très bien, Sam, je t'assure.

— Vous ne voyez pas ce qu'elle a ? intervint Cécile, qui, au moment même entra chez Fanchette, mais elle est gelée ici, votre sœur, littéralement. On meurt de froid dans cette grande caserne, dès la fin de septembre.

Les deux frères prononcèrent ensemble :

— Ce qu'il faut ici, c'est le chauffage central.

— Ah ! dit Cécile, parlez-en à mes beaux-

parents, vous entendrez les cris qu'ils pousseront !

— C'est trop cher ? interrogea naïvement Freddy.

Cécile riait de si bon cœur qu'elle dérida un instant Fanchette.

— Vous n'y êtes pas, expliqua-t-elle enfin à ses cousins. Ce n'est pas le prix du chauffage central qui épouvante mes beaux-parents, mais c'est sa forme. Ils disent que le radiateur est affreux.

— Ce n'est pas laid, un radiateur, dit Frédéric, c'est comme cela.

Et son doigt dessinait en l'air un long serpent.

— Ce qu'il importe, déclara Samuel, c'est le bien-être et la commodité. Il faudra le faire comprendre à ces pauvres Martin d'Oyse.

— Bien fin qui s'en tirera ! dit Cécile.

Samuel s'approcha d'elle et, la regardant d'une façon singulière :

— Vous, Cécile, vous pouvez. Vous avez un esprit si pénétrant, si persuasif aussi. Vous auriez fait une femme d'affaires remarquable !

Elle s'amusait à respirer l'encens, au parfum amoureux, que ce grand diable d'Alibert brûlait perpétuellement devant elle. Innoemment elle jouait avec le feu, plus à l'aise d'ailleurs, plus en confiance avec Samuel qu'avec Elie. Toute la littérature d'Elie l'ennuyait ; les chiffres et les histoires concrètes d'entreprises, de spéculation que lui contait Samuel la nourrissaient davantage.

— Vous entendez, Cécile, toutes les dépenses de l'installation nous les prendrons à notre charge. Je veux que notre passage ici soit marqué par des améliorations, par le bien que nous aurons fait. Si les Martin d'Oyse hésitaient à accepter le service que nous leur rendons, vous diriez que, désirant pour notre appartement ce mode de chauffage,



Premier Pèlerinage Canadien au Sanctuaire

— DE LA —

BIENHEUREUSE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

AU CARMEL DE LISIEUX

A L'OCCASION DU

XXVII^e CONGRES EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL D'AMSTERDAM

avec visite des principales villes de

FRANCE, HOLLANDE, BELGIQUE, ALSACE, SUISSE, ITALIE, ANGLETERRE.

sous la direction spirituelle de

Monsieur l'Abbé JOSEPH-N. DUPUIS,

Docteur en théologie et en Droit canonique, curé de la paroisse Saint-Eusèbe de Verceil, à Montréal

Départ de Montréal, le 9 juillet 1924, par le "Melita", de la Compagnie Canadienne du Pacifique.

Retour à Montréal, le 12 septembre 1924, par le "Minnedosa", de la même compagnie.

Pour le programme-itinéraire et le prix, s'adresser aux organisateurs

THOS. COOK & FILS

526, OUEST, rue SAINTE-CATHERINE

MONTREAL

Agence de voyages honorée par des brefs de LL. SS. Benoît XV et Pie XI.

nous avons tout intérêt à l'établir au complet dans le château.

— Oh ! Sam ! lui murmurait Cécile avec un regard flirteur, comme vous êtes un bon garçon !

Sam poursuivit :

— Nous avons d'autres projets. Nous venons d'acheter dix-huit hectares aux Taverny — oui, aux Taverny — ce qui est assez plaisant, n'est-ce pas ? Et nous allons faire construire dans la vallée une série de maisons ouvrières, pour arracher notre personnel à ces chaumières sans commodités disséminées dans les bois taillis. Puis nous prolongeons les bâtiments de la filature et nous arrivons à nos soixante mille broches dans la salle de filage. Voilà ce que les Martin d'Oyse n'auraient jamais fait.

— Evidemment, dit Cécile. Un regard là-bas attira le sien, et elle vit les prunelles pâles de Fanchette attachées à elle avec une étrange fixité. Elle lui demanda :

— Qu'y a-t-il donc, Fanchette ?
— Moi, dit Fanchette, si j'étais mariée je ne trahirais pas ma nouvelle famille. Je défendrais ses idées. Idées que nous n'avons pas, c'est entendu, prononça, Fanchette, rêveusement, mais c'est peut-être que nous ne pouvons pas les avoir. Ils comprennent nos idées pratiques et ils les rejettent, tandis que les leurs sont pour nous de l'hébreu. Ils savent pourquoi ils choisissent le moins commode. Nous autres, nous n'arrivons pas à le saisir. La jouissance qu'ils éprouvent à une harmonie totale des choses nous échappe. Le charme de la vie est là pour eux. Nous le mettons dans le confort. Or, tout le monde avec ses sens peut comprendre le confort, mais non pas la jouissance de l'harmonie des choses. Nous sommes donc incapables de juger les Martin d'Oyse. Nous avons la supériorité de nos capitaux, et elle est immense. Mais pourtant les Martin d'Oyse nous intimident.

— Nous les respectons beaucoup, dit Frédéric.

— Ils nous dépassent, déclara Fanchette hardiment.

Les deux Alibert indignés s'écrièrent ensemble :

— Oh ! Fanchette !
Mais ils ne protestèrent pas davantage, ayant égard au chagrin d'amour de la petite sœur qui l'aveuglait.

II

Alors Cécile commença son siège pour l'établissement du chauffage central. Elle se plaignit d'abord du froid. On la voyait parcourir en frissonnant les corridors. Elle parlait de rhume, de bronchite et de mort. Son mari tremblait, demandait qu'on fit du feu partout. Elie un soir palpa les mains tièdes de sa femme.

— Vous n'avez pas la fièvre, vous n'allez pas être malade !

C'était devant les bûches flamboyantes, au salon, pendant que monsieur et madame Martin d'Oyse veillaient ensemble sous la lampe électrique en compagnie de Fanchette, qui avait diné chez eux ce jour-là. Ce n'était d'ailleurs point par caprice que Cécile s'était avisée de faire descendre sa cousine. Elle préparait son plan d'attaque et voulait que Fanchette fût présente à l'assaut, afin d'arrêter sur les lèvres de ses beaux-parents les arguments trop vifs destinés aux Alibert.

— Si le château était véritablement chauffé, répondit Cécile, je ne gagnerais pas de mal. C'est le chauffage central qu'il faudrait ici.

— Le chauffage central aux Verdelettes ! dit en riant Elie.

Monsieur et madame Martin d'Oyse dressaient l'oreille. Cécile frappa le grand coup :
— Mais, mon cher, il y sera bientôt,

j'espère, car Sam et Freddy ont l'intention de le faire installer chez eux et chez nous par la même occasion.

On vit M. Xavier se lever tout droit, avec l'impétuosité d'un adolescent. Il allait parler, mais il regarda Fanchette et se tut. Il se rassit, et au bout d'un instant :

— Nos associés sont fort généreux, mais je leur ferai comprendre que ce dernier... bienfait est inacceptable pour nous.

— Mais, mon cher papa, réprit Cécile, vous n'y pourrez rien. C'est un cadeau qu'ils veulent vous offrir à tout prix. Et vous verrez, quand vous l'aurez, votre chauffage central, et qu'il fera tiède partout, vous serez bien content et vous trouverez cela agréable !

— Ma fille, dit M. Xavier, rien ne peut valoir pour nous l'agrément de conserver dans cette vieille demeure le souvenir de la vie d'autrefois. Que je fasse demain construire à mes fils une maison moderne, j'y mettrai certes toutes les commodités que la science humaine a inventées et dont je voudrais qu'ils profitassent. Mais ici, Cécile, nous sommes les gardiens d'une superbe relique. On y joue, si vous voulez, la divine comédie du vieux temps afin que la vie de nos pères, de nos aïeux, ne tombe pas tout à fait sous la faux stupide de l'impitoyable Saturne. Vous adorez Saturne, Cécile ; il vous arrache à tout moment, dans le livre que vous lisez, la page d'hier. Nous autres, malgré lui, nous conservons intact le manuscrit antique. Nous nous plaisons à imaginer que si nos ancêtres revenaient errer dans nos chambres, ils les retrouveraient familières.

M. Martin d'Oyse, en parlant, avait contenu son émotion afin de ne froisser personne. Il avait parlé surtout pour Cécile. Il n'avait guère fait attention à cette grande gamine de Fanchette, dont les yeux pourtant ne s'étaient pas détachés des lèvres du gentil

homme. M. Martin d'Oyse venait de dévoiler un monde à Fanchette amoureuse. Il écoutait Cécile qui réfutait :

— C'est très joli, tout cela, mon cher papa, mais vous serez bien avancé quand nous aurons de bonnes fluxions de poitrine. Et puis je vois autre chose. Vous ne pouvez empêcher mes cousins de s'installer ici à leur guise. En somme, nous leur devons beaucoup à mes cousins, mon cher papa. Sans eux, où en serions-nous à cette heure ?

— Sans eux, Cécile, nous serions ruinés ; je serai, sachez-le bien, le dernier à l'oublier. Tout ce que j'ai est à eux, et s'il fallait au prix de ma vie les servir, je le ferais.

— Il n'est pas question de tant, dit Cécile d'un petit air calculateur. Ils ont seulement un vif désir qu'ils m'ont chargée de vous exprimer. Ils seraient offensés si vous refusiez, n'est-ce pas, Fanchette ?

Mais Fanchette s'obstinait dans son silence. Cécile continua :

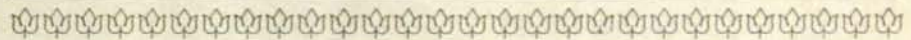
— Mes cousins voient juste et loin. Toutes les réformes qu'ils ont apportées ici sont excellentes. Pouvez-vous leur dire maintenant : "Laissez-nous tranquilles, nous n'avons pas besoin de vos services ?"

M. Martin d'Oyse reprit :

— Si notre gratitude envers les Alibert est en jeu, tout change. Il n'est pas de sacrifice que je ne fasse, afin de ne pas leur manquer. J'aurai avec eux une explication et si mes raisons ne les convainquent pas, je céderai, sans lutte.

Elie, durant toute la discussion, avait écouté sa femme et son père. Il était taciturne, distrair, lointain. Quand Cécile vint le prendre à l'épaule en lui demandant : "Vous voulez que nous montions ?" il surauta, la suivit sans desserrer les lèvres.

Mais une fois dans le cabinet de la tourelle, la jeune femme vit son mari changer de visage.



Votre Chevelure, Madame, doit rehausser votre Beauté

Et vous devez donner à vos cheveux les soins que vous donnez à votre visage, car un joli teint demande un joli cadre et la chevelure est l'encadrement qui rehausse la beauté du visage. Pour l'entretien des cheveux, rien n'égale la "Lotion à la pilocarpine" de L'Aiglon. Son emploi journalier s'impose dans les cas de chute de cheveux consécutive aux maladies.

Pour la Femme : Elle facilite l'ondulation, permet les coiffures les plus élégantes, et donne à la chevelure, qu'elle rend souple et soyeuse, un aspect de vie et de santé.

Pour l'Homme : Elle prévient les chutes de cheveux causées par les fatigues, les veilles, les préoccupations, le travail intellectuel et la vie intense de notre temps.

Pour l'Enfant : Elle fortifie le cuir chevelu délicat et sujet à de nombreuses maladies et assure pour l'avenir la santé parfaite des cheveux.

POUR TOUS C'EST UN POINT D'HYGIENE PARFAITE

La bouteille \$1.00

Double force, \$1.50

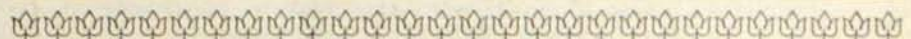
P. S.—Tous nos produits sont fabriqués à Paris par le plus grand expert en produits de beauté des temps modernes. Lorsque vous aurez tout essayé et que rien ne vous aura réussi, employez les spécialités de L'Aiglon et elles vous réussiront.

L'Aiglon

LIMITEE

326, RUE STE-CATHERINE EST, MONTREAL

Tel. : EST 0052



— Vous avez bien plaidé la cause de vos cousins, lui dit-il avec un rire mauvais. On sentait que vous étiez leur avocate naturelle. On pouvait du reste prévoir qu'en cas de conflit, vous prendriez parti pour eux contre nous.

— Oh ! un conflit... murmura-t-elle... pour des appareils de chauffage !

— Le conflit est de tous les instants, insidieux, courtois même, avec toutes les formes tempérées qu'une mutuelle estime peut lui donner, dit Elie, mais il existe. Les Alibert et nous n'étions pas faits pour une telle communauté de vie, où l'immense service qu'ils nous ont une fois rendu leur inspire l'ambition de nous les rendre tous. Amis, certes, nous pouvons l'être, mais chacun chez soi. Près d'eux, Cécile, vous vous êtes ressouvenue que vous étiez une Alibert. Leur bord est le vôtre. Votre race vous a ressaisie. Et moi, votre mari, est-ce que je compte ?

— Elie ! Elie ! dit la jeune femme, voici la première fois que je vous vois dans une telle colère.

— En colère ? gronda Elie, on y serait à moins. Croyez-vous que je me bouche les oreilles quand vous passez votre temps là-haut et que j'entends votre rire joyeux résonner chez vos cousins ? Croyez-vous que je laisse inaperçus votre entente perpétuelle avec les Alibert et le goût que vous montrez pour eux, si ouvertement ?

— Bon ! vous êtes jaloux maintenant ! Mais c'est bien naturel que j'aie pour ma famille une sympathie marquée.

— Votre famille, dit Elie en la saisissant par les poignets, votre famille s'appelle Martin d'Oyse aujourd'hui ! Je vous ai donné notre nom, vous êtes une Martin d'Oyse. Vous n'avez pas le droit de retourner aux Alibert.

Il lui faisait peur et elle essayait de se dégager, mais cette résistance exaspérait encore Elie et il continua sourdement.

— Hein, il est riche, Samuel Alibert ? il a des capitaux ? c'est une puissance ? Du jour où il a posé sur la filature sa patte solide, la filature matée s'est mise à ronfler et à vomir des tonnes de fil. Dès ce jour-là je suis devenu "votre pauvre Elie". Je ne suis pas un monteur, moi ; mes mains ignorent l'anatomie d'une machine à vapeur. Alors,

qu'est-ce que je sais ? A quoi suis-je bon ? Mes goûts, mes tendances, ma race qui n'ont pas su vous gagner des millions, vous les avez méprisés. S'il y a une autre vie que celle des machines et des banques, vous n'en avez aucun souci. Je n'ose plus parler d'art devant vous, j'ai peur de votre sourire, et j'hésite aussi à vous offrir un bijou, car vous y reconnaissez l'intervention des cousins riches, grâce à qui nous avons échappé à la ruine. Tel est votre pauvre Elie, Cécile !

— Comme vous exagérez avec votre imagination !

— Je n'exagère pas, je vous aime. Je vous ai tant aimée ! J'en perdais la raison. Votre pas dans l'escalier, votre voix dans une chambre voisine, tout ce qui m'annonçait que vous alliez venir, me communiquait une ivresse. Et au surplus je vous chérissais comme une petite fille. Cécile, ma Cécile !

Il s'abattit sur la table, la tête dans ses coudes pliés. Cécile ignorait toute malice, et sans découvrir dans sa conduite aucune faute, elle s'affligea pourtant de voir souffrir Elie.

Elle s'approcha de lui, l'enlaça, chercha son visage qu'il cachait.

— Mais, mon chéri, je vous assure que je vous adore, moi aussi. Je me demande ce que vous avez à me reprocher. Ces garçons sont des camarades, rien de plus.

— Ce n'est pas d'eux que je suis jaloux, murmura Elie, c'est de votre race qui vous arrache à moi.

Cécile tenta un effort pour consoler cette subtile détresse.

— Elie, on ne change pas son sang, mais on aime cependant. Votre famille, je vous l'ai cent fois dit, je suis à genoux devant elle, je l'admire. Les Martin d'Oyse sont mille fois plus intéressants que nous ; ils sont chatoyants, ils sont divers, ils sont imprévus.

— N'essayez pas de les comprendre, fit durement Elie.

Cécile sentait son bonheur conjugal en jeu et prenait peur. Elle n'entendait pas se passer de l'amour d'Elie. Il lui était nécessaire.

Elie murmurait :

— On ne devrait jamais épouser une femme qui...

Elle l'arrêta. De force, elle s'approcha plus près d'Elie, elle se fit humble et caressante.

Si loin de se sentir coupable, elle prononça pourtant, puérilement :

— Je te demande pardon, pardonne-moi. Il se souleva, vit penchée cette tête chérie. Sa colère s'évapora. Il saisit sa femme, la regarda silencieusement. Cécile comprit qu'elle l'avait vaincu et lui jeta les bras autour du cou.

III

Huit jours plus tard, une équipe de maçons envahissait les Verdelettes. On entendait le bruit des pioches qui s'attaquaient aux murailles puissantes. Puis les poëliers arrivèrent. Les Martin d'Oyse allaient presque toujours seuls maintenant à la filature. Les Alibert demeuraient au château pour surveiller la pose des appareils. Cécile triomphait.

Les Martin d'Oyse assistaient impassibles à cette nouvelle défaite de leurs intimes sentiments. Ils subissaient une catastrophe, mais ils y avaient donné leur adhésion et savaient pourquoi. Toute plainte était superflue.

Fanchette, pendant ces travaux, errait dans le parc humide, autour du château. Elle paraissait en peine d'elle-même, inoccupée. Par politesse, madame Martin d'Oyse, qui ne l'aimait guère, lui dit ce jour-là sur le seuil du salon où elles se rencontrèrent :

— Vous n'entrez pas quelques instants, mademoiselle Fanchette ?

Fanchette rougit et fit, avec son geste un peu garçon de grande gamine, signe qu'elle acceptait. Au fond elle désirait cette invite, et c'était autour de madame Martin d'Oyse qu'elle tournait ainsi depuis plusieurs jours. Elle entra, vit le désarroi du salon, les radiateurs sur les tapis retournés, et le portrait de l'aïeule qui ressemblait à Chouchou, appuyé au dos d'un fauteuil guindé. Pour la dernière fois, un bon feu flambait dans la cheminée. Madame Martin d'Oyse reprit sa place près du foyer et, désignant à Fanchette la chaise opposée, lui dit de s'asseoir. Il y eut un silence. La jeune fille finit par murmurer :

— Madame, avouez que mes frères vous font de la peine.

Cette phrase était tellement inattendue que la châtelaine demeura interdite.

— Je sens bien, madame, que mes frères sont en faute envers vous. Ils ne peuvent pas saisir la moitié de vos idées dont ils ne tiennent pas compte. Moi, madame, j'ai un grand chagrin en voyant votre salon dans cet état. Quand Philippe reviendra et qu'il trouvera tant de changement au château, je voudrais qu'il sût que moi aussi j'en ai été triste et que j'ai donné tort à mes frères.

— Ma chère petite, dit madame Martin d'Oyse, c'est gentil à vous de me parler ainsi, mais nous ne pouvons être que très reconnaissants à vos frères qui nous témoignent par toutes ces manifestations leur amicale sollicitude. Cette disposition de leur part, après que, déjà, ils sont venus si généreusement, si spontanément à notre aide, ne peut manquer de nous toucher.

Fanchette regardait fixement la châtelaine.

— Ils vous sont dévoués, madame, mais mal dévoués. J'aurais voulu que les Verdelettes restassent ce qu'elles étaient autrefois.

Les émotions que madame Martin d'Oyse subissait depuis quelques jours la ressaisirent à ces mots. Ses beaux yeux s'emplirent de larmes. Elle se détournait vers le foyer pour les cacher. Mais Fanchette s'en aperçut, mit un genou par terre pour se rapprocher d'elle, et dit avec cette légère gaucherie de l'âge ingrat que ses dix-sept ans gardaient encore :

— Madame, j'aime tant votre famille ! Le soir, madame Martin d'Oyse, qui écrivait quotidiennement à son cher Philippe, lui disait :

" Je me sens bien maintenant "



Madame P. G. Murdoch, Boîte 433, Portage la Prairie, Man., écrit :

" Pendant des années j'ai souffert de troubles bilieux ou jaunisse, de constipation et de maladies des reins et du foie. J'ai essayé bien des médicaments, mais rien ne réussit à me guérir jusqu'à ce que j'aie employé les Pilules du docteur Chase pour les Reins et le Foie (Dr Chase's Kidney-Liver Pills). Je suis très bien maintenant ; mais en cas de rechute je garde toujours de ces pilules à la maison. L'onguent du docteur Chase a guéri mon mari qui souffrait terriblement d'hémorroïdes."

DR. CHASE'S Kidney-Liver Pills

(Les Pilules du docteur Chase pour les reins et le foie.)

Une pilule à la dose, 25 sous la boîte, chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.

" Mon pauvre Chouchou, tout est bien consommé, les radiateurs sont dans le salon. Quelque chose d'autrefois est mort avec les flambées de nos cheminées antiques, et c'est chaque jour ainsi un souvenir qui disparaît. En tout ceci l'étrange Fanchette m'a bien étonnée. Tu ne saurais croire, mon enfant, combien cette petite Alibert, sous son aspect froid, recèle de cœur et de délicatesse. Imagine-toi que cette après-midi, se trouvant seule avec moi, timidement, après mille hésitations, elle m'a dit des choses charmantes au sujet de la sollicitude quelquefois intempestive que ces excellents Alibert montrent à notre endroit. Elle déplore qu'on dénature ainsi la physionomie du château. C'est une exquisite petite fille qui mérite d'être mieux connue et que tu ne soupçonnerais pas, j'en suis sûre.

" Elie devient très mélancolique. Nous nous sentons tous assiégés par une bonté tyrannique devant laquelle il n'est arme qui ne tombe. Le pire est que ces jeunes Alibert sont parfaits. Ton père les chérit et les défend en prétendant que nous n'avons pas d'amis meilleurs. Mais Elie rongé le frein qu'il sent qu'on nous a mis.

IV

Des ouvriers installèrent un chantier dans un terrain que les Alibert venaient d'acheter. Ils abattirent des chênes centenaires, pour creuser un trou dans lequel bientôt s'élevèrent les fondations d'une petite maison citadine.

M. Xavier demanda aux Alibert :
— Qu'est-ce donc, messieurs, que vous faites bâtir ?

Samuel répondit à ce coup direct :
— Monsieur, nous poursuivons toujours notre idée. Il est inadmissible qu'un obstacle aussi minime qu'une idée de bonne femme arrête irrémédiablement l'extension de notre industrie dont sortirait un bien immense : la condition des ouvriers améliorée, la possibilité de créer pour eux des établissements utiles, tous les avantages enfin que la main-d'œuvre même trouve dans la prospérité d'un établissement.

— Monsieur, dit M. Xavier, je ne veux pas d'un bien fondé sur une injustice.

Samuel eut un battement de paupières et répondit :

— Nous avons promis de respecter la donation faite par vous à madame Natier. Mais si, une fois la maison construite, elle en vient "d'elle-même" à la désirer et à quitter "d'elle-même" le terrain qu'elle occupe, je ne vois pas que nous puissions l'en empêcher.

M. Xavier ne put réprimer un sourire.

— C'est ainsi que nous comprenons les affaires, conclut Samuel.

La filature ne suffisant qu'avec peine aux

marchés courants, Sam et Freddy ne manquaient jamais d'insister devant Marthe sur la pénurie du matériel qui ébranlait l'établissement. Le directeur lui proposa ce matin-là, où elle venait de décliner une commande :

— Mademoiselle Natier, venez donc avec moi voir quelque chose aux ateliers.

Dans le premier atelier, celui des brise-balles, ils trouvèrent Samuel qui cubait la salle pour savoir si l'on n'y pourrait pas faire entrer une nouvelle machine.

— Inutile d'essayer, disait-il. On n'aurait que la place de passer entre les cylindres et le mur, la courroie nous happerait à chaque fois.

Effectivement, le brise-balle était un monument de fonte aussi considérable qu'une locomotive, et là-haut le plafond n'était pas moins encombré que le plancher, d'arbres, de roues affolées, de courroies au glissement vertigineux.

— Vous voyez, dit Samuel à Marthe, quand même nous pourrions, dans la salle de filage, loger cinq cardeuses de plus, nous n'aurions pas de quoi ici préparer le coton, et elles ne seraient pas alimentées.

Et le directeur appuyait :

— Hein, mademoiselle Natier, six brise-balles au lieu de trois, et voyez-vous ce flot de coton qui sortirait là-bas des cardes ?

Marthe sentait lui monter au cerveau cette griserie de la production intense que l'on contracte auprès des machines enfiévrées. Elle aurait voulu qu'on jetât les balles entières aux sollicitations du plateau qui se présentait toujours vide.

— La solution, continua le directeur, ce serait de réunir cette salle à l'atelier des bancs d'étirage et des ouvreuses. Dans la salle de filage actuelle, on aurait une partie pour les ouvreuses, une partie pour les cardes, ce qui entraînerait la suppression du charroi d'une salle à l'autre.

Marthe savait le reste du projet : la nouvelle galerie des soixante mille broches qu'on bâtirait sur l'emplacement de leur petite maison et dont la réalisation venait toujours échouer à l'entêtement de sa mère. Elle éprouva la mortification d'être l'obstacle à la prospérité des autres, elle murmura :

— Oui, je comprends.

Le directeur insista :

— Je voulais vous faire toucher du doigt les transformations possibles si votre mère s'y prêtait.

— Si nous allions lui rendre visite sur-le-champ ? proposa Samuel Alibert.

Marthe ne pouvait s'accoutumer à cette brutalité de décision. Elle fut interloquée pendant quelques secondes, mais elle finit par dire :

— Comme vous voudrez, monsieur.

Ils prirent le chemin du bord de l'eau.

Samuel se penchait un peu pour observer furtivement la jeune fille. Il disait :

— Je suis sûr que vous serez heureuse comme une reine dans le joli pavillon qui s'élève là-bas.

La figure de Nathalie s'éclaira quand elle reconnut M. Alibert, qui lui avait rapporté l'autre jour, tout un plant de choux de Bruxelles géants pour son hiver.

— Madame Natier, dit Samuel, c'est encore de jardinage que je viens causer avec vous. Quels arbres à fruits préférez-vous pour votre verger ?

— Oh ! je n'en manque pas ! dit la bonne femme qui désignait ses pommiers en bordures.

— Je ne parle pas de ce jardin-ci, reprit Samuel, mais de l'autre, celui que je fais planter dès maintenant, car c'est le temps peopice. Vous n'ignorez pas, madame, qu'au printemps votre maison sera finie, bonne à habiter. Ce jour-là vous ferez ce que vous voudrez, bien entendu. Vous aurez le droit de nous empêcher d'étendre jusqu'ici notre salle de filage et de restreindre ainsi les bénéfices de M. Martin d'Oyse. Quoi qu'il en soit, nous nous sommes imposé dès ce moment de préparer tout, comme si votre agrément était donné déjà. Ainsi je m'inquiète de vos goûts avant de décider quelles espèces de poiriers nous choisirons.

Nathalie réfléchit longuement. Mais comme, en fin de compte, l'échéance de la décision était lointaine, elle répondit, en se réservant.

— Mon Dieu, vous êtes bien aimable, monsieur Alibert. Mettez donc toujours des louise-bonne.

— C'est entendu. Vous aurez aussi des pruniers de reine-claude, des abricotiers et des pêchers.

Nathalie soupira.

— Nous ne savons pas comment vous remercier, n'est-ce pas, Marthe ?

Marthe ne répondit rien. La vieille continua :

— Monsieur Alibert, votre belle maison, je ne la dédaignerais pas, si j'étais seule. Mais il y a monsieur Martin d'Oyse qui serait contrarié si je quittais celle-ci.

V

Fanchette n'était pas retournée reprendre à Paris sa vie d'étudiante. Ses cours ne l'intéressaient plus.

— Reste, Fanchette, lui avaient dit ses frères ; tu es mieux ici.

Mais elle refusait en souriant affectueusement, toutes les distractions qu'on lui proposait. Son chagrin, tout en la dévorant, restait d'une discrétion absolue. Nul ne pouvait se douter qu'à tout moment elle pensait à Chouchou avec un regret déchirant.

GRANDE REUNION DE PRINTEMPS

DU

Dorval Jockey Club

du Samedi 14 au Samedi 21 Juin 1924

— Martin d'Oyse est un imbécile, disait Samuel, qui savait tout. Fanchette est trop jolie pour n'avoir pas, s'il était ici, vaincu les idées saugrenues d'un garçon qui va chercher midi à quatorze heures. Il aurait fallu qu'il ne la quittât pas.

Souvent Fanchette prenait un livre pour aller travailler près de madame Martin d'Oyse. Mais bientôt le livre lui tombait des mains. Alors elle demeurait oisive, auprès de la châtelaine, sans souffler mot.

Les Alibert firent un séjour à la minoterie de leur père et laissèrent leur sœur aux Verdelettes. Cécile demanda, quand ils revinrent :

— Etes-vous allés voir Chouchou à son parc ?

— Nous nous y sommes présentés, dit Samuel mais Martin d'Oyse volait dans l'Est.

Et voici qu'une après-midi de décembre, comme ces dames étaient au salon, Philippe ouvrit la porte brusquement. Il était tout vêtu de laine et de cuir, et reprenait sous son heaume d'aviateur son air de chevalier du treizième. Il semblait épanoui de bonheur. Il riait, embrassait sa mère, baisa la main de Fanchette en lui demandant :

— Vous saviez, dites ? vous saviez ?

— Quoi ? que pouvais-je savoir ?

Alors Chouchou raconta :

— J'ai volé jusqu'ici sur mon appareil, vous entendez, mon appareil à moi, un nouveau modèle que j'essayais depuis quinze jours, qui est une merveille, qui se fiche des remous de la montagne, qui plane comme un Saint-Esprit. J'arrive hier au parc, mes ailes parfaites, mon moteur exemplaire, et je dis au patron : "On n'a encore fait rien de mieux que cet appareil-là." Et lui me répond : "Il est à vous, Martin d'Oyse." J'étais stupide. Il ajoute : Vos amis Alibert sont venus acheter en votre nom l'avion auquel iraient vos préférences dans tout le parc. Je leur ai facturé celui-ci. Ils l'ont payé, me réservant de vous en faire la surprise.

— Hein ! Chouchou, faisais Cécile admirative, sont-ils chics, mes cousins !

— J'aurais voulu pouvoir refuser, continua Philippe. Mais comment refuser ? J'ai regardé ma grande hirondelle. On venait de faire cent lieues d'un trait, tous deux, là-haut, elle n'avait pas flanché une seconde, elle était apprivoisée. Je n'ai eu qu'un réflexe : remplir mon réservoir d'essence, sauter à ma place et repartir. J'ai volé une heure sur Paris, à faible hauteur, dans le soleil couchant, pour faire miroiter aux yeux des badauds les luisants de ma jolie bête. Et maintenant, il me faut voir Sam et Freddy. On ne fait pas un cadeau pareil. C'est fou, je veux leur dire des injures.

— Ils seront ici dans deux heures, dit tranquillement Fanchette.

Pour elle, non, elle ne se doutait de rien. Les frères avaient strictement gardé leur secret. Ils avaient bien fait de donner cette joie à Philippe. Elle en était très contente.

Madame Martin d'Oyse dit à son fils en le conduisant dans sa chambre :

— Mon enfant, comme elle t'a regardé, cette petite !

— Qu'allez-vous imaginer ? répliqua Philippe avec humeur.

La mère continua :

— Elle est charmante. C'est un sphinx.

Mais quelle vie cachée, dont un mot, de temps à autre échappé à son silence, vous donne la clef !

Philippe s'abstint de toute réflexion. Il ne voulait pas renier, en se défendant, la fervente douloureuse qui persistait au fond de son cœur pour Fanchette, malgré ses luttes. Il se croyait mieux guéri quand il n'avait pas redouté de l'affronter.

Les soins de son corps lassé par des se-

maines de vol prirent l'aviateur jusqu'au dîner.

Quand il descendit Fanchette avait disparu. Il mesura la ténacité de son mal au désir qu'il avait encore de sa seule présence. Une minute de tête-à-tête, et il serait tombé à ses genoux. Mais Cécile, qui guettait au perron le retour des quatre filateurs, leur cria, dès qu'elle entendit l'auto s'engager dans le parc :

— Venez vite ! Venez vite voir qui est arrivé !

Et elle les conduisit tous les quatre droit au salon.

— Qu'est-ce qui t'amène ? dit M. Xavier, en apercevant Philippe.

Et il vit son fils bondir vers ses associés et les embrasser avant lui.

— Il faut que je vous embrasse, déclarait-il, exalté, il faut que je vous embrasse. Que voulez-vous que je vous dise : que vous êtes fous, que cela dépasse les bornes. Mais je suis venu jusqu'ici avec "lui", et je suis content !

Madame Martin d'Oyse expliquait tout bas à son mari et à son fils :

— Ces messieurs ont acheté pour lui, au constructeur, le dernier appareil qu'il montait. Il s'est donné la joie de venir nous voir, porté par des ailes qui sont bien à lui.

— Où avez-vous atterri ? demandait Frédéric.

— Dans les champs de la plaine. Je craignais que la prairie derrière le château ne fût trop détrempée.

— Nous irons voir l'appareil demain matin, dirent les Alibert, et nous sommes bien contents de vous avoir fait plaisir.

Les parents à leur tour les entourèrent. Cette fois, leur cœur débordait de reconnaissance. Madame Martin d'Oyse prit les mains de Sam et de Freddy.

— Le bonheur que vous donnez à mon cher Philippe, leur dit-elle, je le ressens encore plus vivement que lui-même. Vous êtes les amis les plus ingénieux dans votre générosité.

Eux, riaient toujours de leur jeune rire et ils disaient :

— Oh ! ce n'est rien, cela !

On les pria à dîner avec leur sœur pour qu'ils ne quittassent point Chouchou, et à table on plaça l'aviateur près de Fanchette, parce que, selon madame Martin d'Oyse, leur âge les rapprochait. Une émotion délicieuse régnait. Ce furent des heures inoubliables.

Chouchou parlait de ses vols. Ceux qu'il venait de faire dans le Jura, sur son biplan léger, avaient été hasardeux, mais aussi magnifiques. En face de lui, Samuel Alibert, la tête levée, son nez court palpitant, la fourchette à la main, s'arrêtait de manger pour l'écouter : mais au fond, ce n'était pas à l'intention de Samuel que Chouchou racontait ces choses, c'était pour Fanchette.

Son cœur fondait près d'elle. Il fut ressaï d'une passion qu'aiguës encore son remords de l'avoir fait souffrir. Pendant une conversation générale, il put lui murmurer à l'oreille :

— Plus que jamais ! Fanchette, plus que jamais... Pardonnez-moi...

Les yeux de gemme glacée l'interrogèrent longuement, et elle répondit sans qu'une ligne de son visage bougeât :

— Moi aussi, plus que jamais...

A onze heures, Chouchou, très las, se glissait sous les draps de son petit lit de garçon, les yeux déjà clos à demi par le sommeil, quand sa porte s'ouvrit doucement. Une voix interrogea :

— Dors-tu, Philippe ?

C'était Elie. Chouchou tourna le bouton électrique, et lui vit les traits tout altérés. Il demanda ce qu'il y avait. Le grand frère, sans répondre, prit une chaise et s'assit près

du lit. Il contempla longtemps la brune tête de son cadet, son profil aigu encaissé dans la blancheur de l'oreiller. Puis il lui dit :

— Je crains que tu ne sois amoureux de Fanchette.

— Qui te fait le penser ? demanda Chouchou.

— Oh ! moi seul je ne m'en serais jamais aperçu. Mais Cécile a reçu de sa cousine des confidences dont elle me lâche un mot de temps en temps.

Chouchou, caché un peu plus dans l'oreiller, confessa :

— Cécile a raison. J'en suis fou, Elie.

Là-dessus il vit Elie prendre sa tête dans ses mains en disant :

— Alors, c'est donc une malédiction sur nous !

— Voyons, Elie, comme tu es dramatique !

— Ecoute, mon petit, dit l'aîné, s'il en est encore temps, reprends-toi, n'épouse pas une Alibert. Crois ton vieux frère qui a fait l'expérience et qui souffre ! Il faut aimer une femme de sa race. Les autres on ne les étirent jamais complètement. On croit les tenir entre ses bras, elles sont à cent lieues de vous. Moi, je traîne une étrangère à mes côtés. Tous les efforts que j'ai tentés pour l'initier à nos pensées, à notre conception de la vie, sont balayés par la puissance de son vie, sont balayés par la puissance de son instinct qui l'empêche vers ceux de sa race. Comprends-moi, Chouchou : Cécile ne me trahit pas brutalement. Mais je l'ai laissée à la fin en lui parlant une langue qu'elle ne comprend pas. Tout ce qui sépare les Alibert des Martin d'Oyse, me sépare de ma femme. Elle n'est plus à moi, Chouchou !

Il s'effondra en pleurant sur le lit de son frère. Philippe se redressa, l'entoura de ses bras. Elie continua :

— Ah ! mon petit, si tu savais comme je l'aimais. Nous avons été, toi et moi, hantés par le roman merveilleux de nos parents. J'ai cru le revivre. Mais maintenant Cécile n'a de joie qu'avec ses cousins. Elle ne descend plus de là-haut. Elle a trouvé le bonheur, enfin ! Et si tu voyais son sourire quand j'exprime une pensée ! Chouchou, mon petit, je t'en prie, n'épouse pas une Alibert. Je ne veux pas que tu souffres ce que j'endure. Va-t'en, oublie Fanchette.

— Ce n'est pas possible, Elie. Et puis, tu sais, mon vieux, nous devons nous tromper : la vie doit être plus simple que cela. Il doit falloir écouter la nature, la bonne nature qui nous donne un attrait vers ces femmes parce qu'elles diffèrent justement de nous. Elles manquent de littérature et de rêve, ne croient qu'au concret. Et puis après ? Tu es une âme tourmentée, Elie. Tu en demandes bien trop à cette pauvre Cécile.

— Si tu aimais Fanchette comme j'aime Cécile, dit Elie, tu verrais ce qu'en dépit de soi on exige de sa compagne. Je t'en conjure, Chouchou, réfléchis aux besoins de ton cœur infini : une Alibert ne les assouvrira jamais. N'épouse pas une Alibert, mon petit !

VI

Au mois de mars les Alibert s'en furent encore chez la mère Natier et lui dirent avec leur bonne humeur si cordiale :

— Maman Nathalie, nous venons vous chercher pour vous faire visiter la maison.

Une pointe de curiosité la piquait. Bien vite elle se noua aux reins un tablier propre et suivit ces messieurs qui étaient "si gentils".

L'aspect extérieur de la maison, elle le connaissait bien. Mais quand elle eut gravi le perron de trois marches et que Frédéric

Alibert l'introduisit de plain-pied dans la salle où trônait une cheminée de marbre surmontée d'une glace au cadre doré, elle déclara :

— Oh ! c'est trop beau, c'est beaucoup trop beau !

Dans la cuisine elle se rasséréna. Que de commodités ! Samuel ouvrit un robinet et fit couler l'eau. Frédéric gratta une allumette et mit le feu au gaz. Au premier, on lui montra sa chambre et celle de sa fille.

Son dernier mot fut :

— Ah ! s'il n'y avait pas monsieur Martin d'Oyse !

Le soir elle expliquait à Marthe :

— Ma pauvre fille, cette vieille bicoque incommode, je suis mariée avec. C'est un souvenir de monsieur Xavier. Comment veux-tu que j'aie lui dire : "Je n'en veux plus". On ne peut pas affliger un si bon maître.

Marthe répliquait :

— Ne crois-tu pas qu'au contraire il serait bien content de nous voir déménager et de pouvoir ainsi donner à l'usine l'extension que ces messieurs Alibert désirent ?

L'extension de l'usine, c'était devenu le point de vue de Marthe Natier. Les Alibert l'avaient conquise. Elle aimait trop la filature pour ne pas estimer ceux qui avaient donné à cette filature en moins d'un an une impulsion magnifique. Elle les admirait.

— Voilà des filateurs ! se disait-elle.

Elle ne songeait plus à les dénigrer. Ils s'imposaient. Tout le personnel d'ailleurs en était là. C'était non seulement une excitation au travail, mais un sujet d'admirer les patrons riches. Comme on approchait de l'anniversaire de leur arrivée à la filature, il y eut entre les ouvrières des conciliabules. Marthe de droite et de gauche, entendit des mots de cotisation, de manifestation. Mais elle touchait de trop près aux dieux nouveaux. On ne lui livra pas le secret.

Cependant la question de la maison hantait ses jours et ses nuits. Elle résolut donc de monter aux Verdelettes pour en parler avec les Martin d'Oyse.

Ce printemps-là, on n'avait pas vu monsieur et madame Elie courir les routes à cheval. Madame Elie ne sortait plus. Un fait nouveau changeait tout au château depuis six mois. Un enfant allait naître. Marthe le savait et ne voyait dans l'événement qu'une certitude plus complète de trouver aux Verdelettes l'infatigable madame Elie, retenue maintenant sur sa chaise longue. Tout au plus y découvrirait-elle en même temps un sujet de joie pour les Martin d'Oyse.

La blonde Cécile accueillit Marthe avec le plaisir d'une solitaire qui voit arriver une visite. Elle reçut à pleins bras la gerbe de narcisses, cueillie au bord de la rivière. Puis, avec ce sens qui lui faisait flairer les préoccupations des gens et lancer le mot juste, elle orienta la conversation comme le voulait Marthe :

— Voyons, mademoiselle Natier, et cette maison, quand vous y installez-vous ?

— Madame, répondit Marthe, c'était à ce sujet que j'étais venue vous voir, car nous sommes bien embarrassées, ma mère et moi. Que penserait monsieur et madame Martin d'Oyse si nous l'acceptions cette maison ?

— Ils penseraient... Ils penseraient... dit Cécile.

Voilà qu'elle hésitait maintenant. A se sentir la mère du rejeton de la race, elle devenait plus Martin d'Oyse, elle n'eût pas voulu trahir ses beaux parents devant une subalterne.

Elle continua :

— Il me semble qu'ils ne seront pas fâchés de vous voir venir de vous-même à ce qu'ils n'ont jamais voulu exiger de vous.

— Ah ! dit Marthe en simulant un air

de regret, c'est bien triste de dire adieu à ces vieux murs qui vous rappellent tant de souvenirs. Mais, considérez un peu notre embarras, madame Elie, prises comme nous le sommes entre monsieur Martin d'Oyse et ces messieurs Alibert. Oh ! si l'on était sûres de ne pas contrarier monsieur, ce serait vite décidé.

Cécile sourit. C'était le succès de cette habileté, de cette sûreté de main que les Alibert joignaient à la puissance de l'argent. Que de drames s'étaient joués autour de cette maison dont la bonne femme aujourd'hui se détachait si légèrement ! Il avait fallu les conceptions surannées et l'esprit compliqué des Martin d'Oyse pour créer une telle religion et de tels symboles à l'occasion d'une mesure. On ne fait pas des affaires avec des sentiments. Ceux des Martin d'Oyse étaient délicieux, néanmoins. Ainsi, elle n'imaginait son enfant que fait à leur image...

— Mademoiselle Natier, soyez tranquille, dit-elle. J'exposerai à mes parents votre cas de conscience vis-à-vis d'eux. Je crois que mon beau-père sera le premier à les lever.

VII

Cécile distingua le pas de son mari qui, dans l'escalier, devançait les Alibert pour la rejoindre plus vite. Elie connaissait aujourd'hui les délices d'un homme consolidé dans son bonheur alors qu'il a longtemps pensé le perdre pour toujours. M. Xavier lui-même regardait maintenant Cécile avec un attendrissement nouveau. Elie se mit à genoux pour baiser ses mains pâlies. Depuis le jour où il avait su qu'un enfant allait naître, il disait : "ma femme", avec un accent pieux. C'était l'assouvissement de son instinct de propriété conjugale.

Elle raconta bien vite à son mari la visite de Marthe Natier.

— Et vous savez, elles grillent d'envie de ce chalet, elles en grillent d'envie, la mère comme la fille.

— Vous m'étonnez, Cécile ; Nathalie avait déclaré qu'elle mourrait dans sa vieille maison.

— Mon pauvre Elie, vous en êtes encore là ! Vous avez compté sans l'attrait du confortable, de ce qui sera du luxe pour cette bonne femme. Nos cousins se sont contentés de la tenter et de lui faire aussi contracter une dette de reconnaissance nouvelle.

— Encore quelque chose qui dégringole ! dit Elie.

— Bast ! quand la salle à filage courra jusque-là, elle aura vite fait d'étouffer tous les souvenirs.

— C'est précisément là ce que je trouve très mélancolique, dit Elie. Cette vieille maison rappelait le roman de mes parents, une page d'histoire familiale. Quand bébé sera grand et que nous lui parlerons de cette histoire, il verra ce chalet qui ne lui évoquera rien du tout, tandis que l'ancienne maison parlait toute seule.

VIII

Un murmure lointain flotta sur la route. Le jardinier, intrigué, s'en fut à la grille. Il aperçut une procession sans bout qui comblait le chemin vert.

Effrayé devant ce flot humain, il crut à une grève, à une émeute, et se demandait que faire. Mais un des contremaitres de la filature se détacha de la masse, prit les devants et vint lui parler à l'oreille. Le bonhomme ouvrit à deux battants la grille massive du château. Le flot se précipita dans le parc, et s'avançant alors avec circonspection,

ralentit au moment qu'il atteignait de front la façade des Verdelettes. Les voix, par discrétion, se faisaient chuchotement, mais leur concert produisait encore une clameur étouffée et profonde.

Des visages commencèrent d'apparaître aux fenêtres. Alors deux fillettes sortirent de la foule et vinrent en avant. L'une portait un gros bouquet, l'autre un papier couvert d'écriture. C'étaient des enfants de l'atelier ; elles avaient aujourd'hui des robes coquettes et des chapeaux neufs. Soudain, à l'unisson, un grand cri partit :

"Vive messieurs Alibert !"

Sam et Freddy apparurent au perron. Alors les applaudissements éclatèrent. Les Alibert n'étaient pas avertis de cette manifestation, mais ils avaient flairé que le personnel préparait quelque chose, et en achevant de boutonner leur faux col, ils avaient vu les ouvriers envahir le parc, et ils étaient rapidement descendus.

La petite fille lut son compliment.

"Messieurs,

"C'est avec joie que nous fêtons l'anniversaire du jour où vous êtes venus parmi nous. Aux excellents patrons que nous possédions déjà vous avez bien voulu vous associer pour nous combler de vos bienfaits. C'est pourquoi, messieurs, en ce jour..."

Les deux frères, tête nue, écoutaient avec gravité, les phrases bien coupées aux virgules grâce à un long exercice. Sam respirait sans volupté ce parfum de la popularité qui montait vers eux. Il voyait simplement dans cet élan du personnel, la récompense du bien accompli par eux.

Dans l'embrasure on vit Fanchette qui dit brutalement :

— Ne faudrait-il pas faire descendre aussi messieurs Martin d'Oyse ?

Frédéric répondit sans se retourner :

— Comme ils voudront, mais ce n'est pas utile.

Fanchette grimpa en courant l'escalier. Elle n'osa pas frapper chez monsieur et madame Xavier, et se réfugia chez les Elie. Cécile avait fait porter sa chaise longue près de la fenêtre mi-ouverte ; Elie était debout derrière le rideau.

Cécile disait tout épanouie :

— Quelles braves gens, hein, quelles braves gens ! Je n'avais jamais vu de manifestations populaires. Quelle force, quelle puissance !

Fanchette était demeurée debout contre la porte.

— Elie, dit-elle, allez chercher votre père et descendez : votre place est à côté de mes frères.

Elie se retournant :

— Mais pas du tout, cela s'adresse exclusivement à nos associés. On n'a pas crié "Vive les Martin d'Oyse !" que je sache, Fanchette.

Nous ne pouvons enlever à vos frères le bénéfice entier de cette cérémonie.

— Ce n'est pas juste, dit Fanchette. Qu'ont-ils fait pour les ouvriers, mes frères, à côté de vous ?

— Vos frères ont remis la filature à flot, c'est bien naturel qu'on voie en eux des sauveurs.

— Madame Martin d'Oyse est la marraine de la moitié de ces enfants, elle les visite, elle travaille pour eux. Mes frères ont fait doubler la production du coton filé : les salaires ont augmenté en proportion, bien entendu. C'est donc d'avoir été acculés au maximum d'effort, que ces gens sont si reconnaissants ?

— Fanchette a un peu raison, dit Cécile, ce n'est pas chic pour vos parents, ce qui se passe là, Elie.

— Oh ! mes parents... fit Elie.

Cela voulait dire : " Ils sont au-dessus d'une mesquine jalousie. Voilà longtemps qu'ils connaissent l'humanité." Mais il finit par aller rejoindre son père et sa mère dans leur chambre.

La petite fille achevait, en précipitant son débit pour être débarrassée plus vite :

"... Aussi, le jour qui nous rappelle votre arrivée dans la vallée est-il un jour de fête que nous voulons commémorer par cette plaque d'argent, fruit de notre cotisation, où nous avons fait graver cette date inoubliable."

* Là-dessus, le plus vieil ouvrier gravit le perron, soutenant de ses deux mains en plateau la plaque d'argent. Les Alibert la prirent et l'observèrent en hochant la tête. Puis ils embrassèrent le vieux, et un tonnerre d'applaudissements se mit à gronder, se prolongea, ne finissait plus.

Au bruit de ces applaudissements, M. Xavier regarda sa femme et son fils avec un petit sourire philosophique. A ce moment Samuel devait sans doute imposer silence aux manifestants et faire signe qu'il allait parler, car un silence absolu se fit : on allait entendre la réponse des Alibert.

Les châtelains se demandaient ce que pourrait dire Samuel, car, hommes de bien tous les deux par raison, et justes naturellement, jamais les Alibert n'avaient connu devant le matériel humain, dont la volonté assujettie pouvait, selon ses soubresauts, faire ou défaire leur fortune, la tendre émotion qui étreignait à chaque instant le cœur des Martin d'Oyse. Un sentiment puissant liait ceux-ci à leurs ouvriers. C'étaient, pour beaucoup, les enfants de ceux qui travaillaient déjà chez M. Béchamel il y a trente ou quarante ans. Une sorte de douce féodalité s'était établie. Les Alibert, eux, voyaient simplement des machines vivantes envers qui leur dignité commandait de se montrer équitables. Et c'était à Samuel qu'échoyait aujourd'hui la chance unique de leur parler dans une minute d'enthousiasme. M. Martin d'Oyse savait bien ce qu'il aurait dit, lui ! Son cœur débordait. Eh bien, non, il ne pourrait rien dire. La voix de Samuel résonnait en bas sous le balcon. Les Martin d'Oyse prêtaient l'oreille, passionnément. Ils recueillirent des bribes :

" Nous n'avons rien fait en comparaison de ce qui nous reste à faire pour vous... Et c'est alors que les maisons ouvrières... La prospérité de la filature... Un personnel sur lequel nous fondons toute notre espérance..."

Des applaudissements avertirent les Martin d'Oyse que le discours de Samuel était fini. Les mots de " Vive messieurs Alibert ! " devinrent une clameur. Cependant, les Alibert dirent un mot. Alors on entendit crier : " Vive messieurs Martin d'Oyse ! "

M. Xavier demanda :

— Faut-il nous mettre au balcon ?

— Je le crois, dit Elie, sans quoi nous aurions l'air de bouder.

Quand la foule vit ces messieurs au balcon, elle acclama ses anciens maîtres.

M. Xavier fit un signe au jardinier, qui monta prendre ses ordres. C'était qu'on permit aux ouvriers de se promener dans le parc tout le matin. Alors la foule se répandit dans les allées. Sam et Freddy descendirent du perron et se mêlèrent aux ouvriers. M. Martin d'Oyse dit à son fils :

— Nous ne sommes plus rien ici.

CINQUIEME PARTIE

I

Cécile eut un gros garçon. Quand on le fit voir à sa jeune maman, elle s'écria, n'ayant rien perdu de son entrain :

— Mais il ressemble à Chouchou ! J'aurai trop regardé ce mauvais sujet lors de son dernier séjour aux Verdelettes.

Elie goûtait un bonheur profond qui confinait au mysticisme. Il avait un fils, un Martin d'Oyse ! Ce petit bonhomme continuerait bien l'espèce. Et peut-être que déjà sommeillait en lui l'âme inspirée de Chouchou. S'il avait du génie, le génie littéraire si cher à Elie ! Sait-on jamais, devant le mystère de ces petits enfants !

Le soir, les Alibert demandèrent la permission de venir saluer la jeune mère. Ils arrivèrent ensemble de leur pas souple et assourdi, et vinrent baiser la main de Cécile. Elle leur dit :

— Voyez le beau petit garçon que j'ai !

La garde, sur un geste de Cécile, tira l'enfant du berceau.

Elie rayonnait et scrutait la physionomie des Alibert pour voir si elle exprimerait de l'admiration. Mais ils dirent seulement, tant la remarque s'imposait :

— Oh ! c'est vraiment le portrait du grand-père Boniface.

Elie ne broncha pas. Il se mit à considérer l'enfant pour s'assurer que les cousins riches venaient de mentir. Mais il était trop tard. Ils avaient dressé devant lui l'image du vieux marchand de bestiaux, grand, sec, les yeux bleus bridés, le visage tailladé de rides, l'air fin et dominateur. Et il fallait bien en convenir, le bébé portait en lui quelque chose d'intraduisible qui l'apparentait à l'aïeul des Alibert.

Ce fut pour Elie un moment de trouble extrême. Il lui semblait qu'on venait de lui enlever son fils. Alors c'était un Alibert, cet enfant ?

Ses associés venaient de lui en donner la révélation brutale. Cette race vigoureuse mais lointaine, qui l'épouvantait par sa distance, elle serait celle de son fils, qu'il le voulait ou non. Son fils ne serait pas entièrement à lui.

Quand les Alibert furent partis, Cécile congédia la garde et appela de ses bras tendus son mari qui vint s'agenouiller près du lit, baisa sa main distraitemment et prononça enfin :

— Vous avez entendu ce qu'ont dit vos cousins : cet enfant ressemblerait à votre grand-père Boniface.

— Si je l'ai entendu ! Et si j'ai vu que vous en aviez la figure longue ! Cela vous chiffonne, avouez-le, mon pauvre Elie ?

— Moi, dit Elie, je le voyais surtout très Martin d'Oyse.

Cécile se tut. Au bout d'un instant, Elie vit que de grosses larmes roulaient le long de ses joues, sur ses lourdes tresses d'or. Il sursauta :

— Je vous ai fait de la peine ? Qu'ai-je dit, donc ?

Elle ne répondait pas. Elie, ravagé de la voir dans un tel chagrin, voulut caresser son front, mais elle le repoussa :

— Comme vous méprisez ma famille ! finit-elle par soupiner. Cela vous a donné un soufflet que mes cousins déclarassent que ce pauvre petit tenait des Alibert. Je serais enchantée qu'il ressemblât aux Martin d'Oyse, mais vous n'empêchez pas que je me sois mise en lui, moi et ma race. Il est tout diminué à vos yeux de pouvoir posséder la nature que j'ai prise dans cette race Alibert, dont j'ai bien droit d'être fière, il me semble. Comment m'aimez-vous donc, Elie ?

— Ma femme adorée, je chéris tout ce qui est en vous. Je vous aime Alibert et pas autre et j'aimerai dans l'enfant tout ce que vous aurez mis en lui de vous.

— Ce n'est pas vrai, reprenait Cécile dont la sensibilité s'exaspérait. Vous détestez ma famille ignorante des chimères, ma famille terre à terre qui vit de réalités. Vous nous regardez de haut, mes cousins, moi et jusqu'à ce pauvre bébé à qui vous reprochez de n'être pas exclusivement le fils de votre lignée supérieure. Mais allez-vous nier les qualités

fortes que je lui aurai transmises malgré vous, à ce fils de poètes, de chevaliers et de littérateurs ?

Il supplia angoissé :

— Tais-toi, tu vas être malade, et ce serait ma faute. C'est toi qui as raison. Tu as communiqué à ce petit être ce dont nous aurions été incapables de le doter, tous les dons qui nous sont refusés. Je sais bien que les Martin d'Oyse n'atteignent point la perfection, mais ton fils y arrivera, chérie, puisqu'en lui nos deux races se compléteront.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous y venez donc ! vous y venez, j'en suis bien aise. Les Alibert ont du bon, je ne vous l'ai pas fait dire.

Elie tremblait que cette discussion ne l'eût agitée. Il lui semblait qu'elle avait de la température. Il se jugeait coupable, s'humiliait devant elle pour son orgueil de race, vantait les Alibert. A la fin, la bonne Cécile lui donna le baiser de paix, et lui dit tout bas, à l'oreille :

— Et puis, sois tranquille ; ce sera toujours un Martin d'Oyse.

II

Fanchette, qui avait passé à Paris quelques semaines de l'année nouvelle, était réinstallée aux Verdelettes. On la trouvait très anémiée, très fatiguée.

Comme on lui conseillait de se promener dans la campagne pour gagner de l'appétit, on la voyait, le matin, s'en aller sur la route. Souvent elle s'aventurait jusqu'au petit bois où le cruel Philippe lui avait si durement expliqué les impossibilités de leur amour. Et là, toute seule et loin des regards, elle relisait la lettre de Chouchou, reçue la veille du jour où Cécile avait mis son fils au monde.

" Je vous suis devenu odieux, Fanchette, ce qui n'est que juste... Je suis à la merci de mon appareil... Si je tombais, ce serait dans la certitude que vous me détestez. Non, non, Fanchette, pas cela ! Je ne veux pas que vous me détestiez !

" Au rebours de ce que j'espérais, l'absence a développé cet amour contre lequel je voulais me défendre parce que nos divergences morales le viciaient. Depuis que je vous ai revue ce soir de décembre, aux Verdelettes, je vous porte en moi, vous m'anéantissez. Mais, j'en demeure toujours plus certain, il me serait meilleur de mourir que de voir notre amour s'avilir au contact de nos deux natures disparates.

" Seulement, il ne faut pas me haïr, Fanchette, souvenez-vous-en toujours. Aujourd'hui, demain, peut-être même dans la mort, je vous aime "

Elle reprenait la lettre d'un bout à l'autre et sa peine y trouvait un horizon nouveau. Fanchette se nourrissait, s'abreuvait de cette lettre insensible à tout ce qui n'était pas le grand cri d'amour jaillissant de ces lignes. Philippe l'aimait encore !

Souvent elle pensait à lui écrire aussi. Le dernier mot de la lettre résonnait perpétuellement en elle. Mais Philippe ne demandait pas de réponse. Il disposait de leurs deux cœurs, impérieusement. Elle saurait se taire.

Un matin où elle suivait le cours de la claire Aubette, elle entendit de longs coups sourds ébranler l'atmosphère. Fanchette fut prise de curiosité et pressa le pas. Le bruit venait de la filature. Et bientôt elle vit de la poussière voler par-dessus la cime des arbres. Un échafaudage entourait la maison de Nathalie. Des maçons circulaient autour du toit crevé, et deux d'entre eux s'acharnaient avec leur pic sur la brèche déjà faite, faisant crouler les plâtras à l'intérieur, pendant qu'un nuage sale comme une fumée sortait du cratère.

Debout au centre du potager, Fanchette

aperçut M. Martin d'Oyse, contemplant la démolition.

Sam et Freddy ne s'étaient pas trompés. Il n'y en avait pas pour longtemps à mettre par terre la vieille maison.

Ce spectacle attira Fanchette. Elle s'amusa à voir ce toit s'effondrer, la destruction écorner le mur, abattre la cheminée du pigeon comme un château de cartes. Et elle pensait avec une satisfaction violente que, cette cabane disparue, l'usine doublée recouvrirait ce terrain de ses métiers. Ses frères et les Martin d'Oyse s'enrichiraient encore. Que la bicoque fût vite par terre, et que les bobines se missent à valser. Hardi ! Plus vite, les démolisseurs !

M. Martin d'Oyse n'avait pas bougé d'une ligne. Il était grand, mince et droit. Fanchette s'avança de quelques pas. Alors elle remarqua que les volubilis qui garnissaient le mur jaune étaient fleuris. Mais les fleurs étaient étouffées sous les gravats. La liane fragile s'écroulerait avec le mur, s'en-sevelirait elle-même.

M. Martin d'Oyse intimidait Fanchette, mais l'attirait aussi. Malgré elle, à ce moment, elle se rapprochait de lui insensiblement. Il finit par se retourner. Et Fanchette aperçut son visage baigné de larmes.

— Vous êtes venue vous aussi, mademoiselle, voir tomber la vieille maison ? Je vous demande pardon de vous montrer le spectacle de mon émotion. Cette vieille maison me rappelait le plus cher de mon passé.

Il se tut. Mais Fanchette comprit. Il avait perdu non seulement la maison, mais ce qui en était l'âme : le culte religieux de la vieille servante. Et M. Martin d'Oyse pleurait aujourd'hui l'époque où les Alibert n'étaient pas encore venus, où la guerre était dure contre l'adversité, mais où il s'épanouissait au milieu de sentiments subtils et robustes à la fois, que personne au moins ne cherchait à combattre. Fanchette voyait le rapport poignant qui existait entre l'écroulement de la maison et le cœur de M. Martin d'Oyse. Elle balbutia :

— Je le reconnais à présent, c'est odieux ce que mes frères ont fait là...

M. Martin d'Oyse la considéra, surpris. Puis il lui dit :

— Mes larmes m'ont trahi, mon enfant, mais que vos frères l'ignorent.

III

Le grand-père Boniface fut invité aux Verdelettes pour le baptême du bébé dont il était parrain. On vit descendre du train à peine arrêté ce grand bonhomme encore solide, qui regardait les gens avec un sentiment de souveraineté. Il était vêtu avec beaucoup de soin et même de coquetterie. Il avait encore les mouvements rapides et brusques d'un jeune homme.

On le fit monter en auto pour le conduire aux Verdelettes. Mais en passant devant l'usine, il exprima le désir de s'y arrêter. Là il donna l'impression d'être chez lui. Au bureau, il serra la main de M. Martin d'Oyse. Tous deux se toisèrent imperceptiblement, comme deux chefs qui se mesurent. Il y avait quelque chose de royal dans le port du vieux paysan qui par son génie avait mis debout une race. Rien ne lui avait résisté. De la Fortune il avait fait ce qu'il avait voulu. Il se jouait encore avec l'argent comme un virtuose. Il avait l'autorité morale que donne le succès. D'autre part, son existence apparaissait claire, sans une tache. Pas une affaire louche, pas une combinaison inavouable, pas une spéculation criminelle dans son commerce avec l'argent.

M. Martin d'Oyse, qui représentait un autre monde et une race différemment formée, appréciait dans le vieillard des facultés qui lui demeuraient toujours inaccessibles. On parla de Samuel et de Frédé-

ric ; le grand-papa Boniface les regarda orgueilleusement. Il mit une main sur l'épaule de chacun d'eux et répéta son jugement favori :

— Ce sont deux lapins.

Le gentilhomme sourit et tourna un compliment sur l'intelligence merveilleuse de ses jeunes associés. Puis on visita l'usine. Sam expliqua à son grand-père que bientôt cette salle serait doublée, et il comptait sur ses doigts les machines multipliées. On le conduisit alors sur le terrain qui s'allongeait après cette salle. Il ne restait plus trace de la maison de Nøthalie. Plus de soixante ouvriers travaillaient au chantier, et des camions apportaient jusqu'ici les pièces de fer destinées à la charpente.

Puis Samuel et Elie le conduisirent en auto jusqu'aux Verdelettes, où il était l'hôte de madame Martin d'Oyse.

La châtelaine lui souhaita la bienvenue, ses petites filles l'embrassèrent et on sonna la bonne d'enfant qui apporta le bébé endormi.

— Regardez-le, grand-père, votre arrière-petit-fils, dit Cécile.

Il se pencha ; il devait être ému ; il dit simplement :

— Ah ! ah !

Madame Martin d'Oyse, par raffinement de politesse, lui raconta qu'on avait trouvé ce cet enfant lui ressemblait :

— Tant mieux ! répliqua l'aïeul.

Ce mot frappa Elie, non pas comme un propos de vanité échappé par inadvertance à un vieux rustre, mais comme une appréciation due à la sagesse de l'ancêtre. Après tout, est-ce que ce n'était pas un bienfait si ce petit Martin d'Oyse, dernier-né d'une race trop raffinée, s'était emparé, dans le sang maternel, de la force et du rude génie de cet invincible bonhomme ? La loi des alliances est éternelle et nécessaire. Les races doivent s'y soumettre à intervalles, pour s'incorporer des éléments nouveaux sans se dénaturer. Elie comprit soudain qu'il fallait dire tant mieux si son fils héritait, en se l'assimilant, la supériorité du vieil Alibert.

— Et votre aviateur viendra-t-il au baptême ? interrogea le vieillard.

Madame Martin d'Oyse expliqua son chagrin : Philippe ne pouvait quitter le camp en ce moment. Sur le merveilleux appareil qu'il tenait de ses amis Alibert il faisait des expériences. Il ne disait pas lesquelles. Ce devait être mortellement périlleux.

— C'est dommage, dit le grand-père Boniface. Je l'aime bien, moi, l'aviateur.

Quand il fut seul avec madame Martin d'Oyse, il lui déclara sans ambages :

— J'avais caressé l'idée que ma petite-fille Fanchette épouserait l'aviateur. Sa crânerie me plaît, à ce garçon. Quant à la fille, il y en a de plus laides, et je me suis laissé dire qu'ils ne se déplaçaient pas mutuellement.

— Mademoiselle Fanchette est charmante, opina madame Martin d'Oyse.

Le vieux dit en se redressant :

— Je lui prépare une surprise. Je lui fais construire à Paris, un petit hôtel, pas grand, mais bien, que je lui donnerai quand elle se mariera. Si Fanchette devient jamais madame Philippe Martin d'Oyse, le jeune ménage ne serait pas mal, je crois, là-dedans.

Il rit de tout son visage pâli par l'âge, où seuls les yeux bleus mettaient une couleur. La châtelaine parut touchée.

— Je suis très flattée pour Philippe de votre désir, monsieur, dit-elle. Mademoiselle Fanchette ferait une femme délicieuse pour lui. Vous êtes bon de penser déjà aux conditions de ce mariage éventuel.

On baptisa l'enfant le lendemain. C'était madame Martin d'Oyse qui, avec le vieil Alibert, le tenait sur les fonts. Le grand-père offrit à sa commère une bonbonnière d'or et plaça dans les doigts de son filleul, un chèque dont la vue fit rougir Cécile de joie.

— C'est pour lui donner le goût du solide, expliqua-t-il aux parents qui le remerciaient.

Alors on accompagna la cérémonie qui suivait chaque baptême. Il s'agissait d'une présentation solennelle du nouveau baptisé au génie de la famille qui flottait avec tous les souvenirs du passé dans la chambre de Henri IV. Sa grand-mère le prit dans ses bras. Tous les parents l'accompagnèrent. Les Alibert goûtaient beaucoup ces manifestations, qui leur étaient fermées et mystérieuses, mais qu'ils suivaient avec respect et curiosité. Tout ce monde pénétra dans la chambre de la tourelle. Madame Martin d'Oyse déposa le poupon à l'endroit même où s'était allongé le corps du grand roi de France. Sam et Freddy, les bras croisés, se tenaient comme à l'église. Le grand-papa Boniface parlant tout bas se faisait expliquer par la jeune bru l'histoire de cette chambre et du roi. Fanchette contemplant le lit et mesurant la puissance d'une cause purement idéale qui peut pendant tant de générations survivre et dicter sa loi. Dans l'observance de ce rite, elle était frappée par une sorte d'éternité, défiant la mort. Elle sentait son cœur devenir Martin d'Oyse.

Elie dit en riant :

— Voilà mon fils fait chevalier.

— Hé, ma foi, reprit M. Martin d'Oyse, c'est un peu cela. Ici j'ai toujours vu la chapelle de l'honneur familial.

Et il raconta au père Alibert l'anecdote du panache blanc de Henri IV, qui avait été posé ici sur cette table pendant le sommeil du roi.

— Je comprends, disait le vieux, d'un air méditatif. Les anciennes familles ont ainsi des souvenirs précieux qu'il est bon de conserver. Voilà des choses qu'on ne trouverait point partout.

Il vint de près voir le couvre-lit et le baldaquin, examina le bois des colonnes, puis il dit, comme un homme assommé par une émotion religieuse :

— Dire qu'un roi a couché là-dedans !

Livres de Stall --- Pureté et Vérité

Ce que tout jeune homme devrait savoir
 Ce que toute jeune fille devrait savoir
 Ce que tout homme marié devrait savoir
 Ce que toute jeune femme devrait savoir
 Ce que tout homme de 45 ans devrait savoir
 Ce que toute femme de 45 ans devrait savoir

\$1.00 LE VOLUME PAR POSTE.

LIBRAIRIE PONY, 374, Ste-Catherine Est, MONTREAL.
 Téléphone: Est 2855.

Ensuite ce fut un festin qui rappela les repas de la Renaissance. Les Martin d'Oyse, petits mangeurs, sacrifiaient là encore à la tradition. Il y eut des pâtés monstrueux et un faisand doré habillé de ses plumes. L'alternance des vins était savante. Le père Alibert, qui à la droite de madame Martin d'Oyse mangeait et buvait bien, disait à chaque coup :

— Ah ! ah !

Comme on passait un coulis exquis de légumes printaniers, il confia à sa voisine :

— J'ai mangé dans les plus grands hôtels de Paris. J'ai traité des consuls, des sénateurs, des ministres : je n'ai jamais rien trouvé de pareil à ce que vous me servez là, madame.

La maîtresse de maison répliqua simplement :

— C'est de la vieille cuisine française, d'anciennes recettes.

Ces mots le frappèrent, ainsi que Sam et Freddy. Il y avait là une initiation inaccessible pour eux, des secrets de famille. Et ils restaient graves. Fanchette avait demandé qu'on lui mit le bébé sur les genoux, et, faisant semblant de goûter à tout, ne s'occupait que de l'enfant dont elle raffolait. Grand-papa Boniface la regardait attendri et une association d'idées lui fit dire :

— Moi, je regrette que l'aviateur ne soit pas là.

Il était mis en train par le bon vin. Il se sentait content.

— Voilà un beau baptême, pensait-il tout haut, une réunion dont on se souviendra, une vraie fête de famille. Le château y prête, je dois dire. Tout y devient riche et curieux. Le plus original, c'est cette chambre où un grand roi de France s'est couché. Je l'ai trouvée bien intéressante. Voudriez-vous la vendre, monsieur Martin d'Oyse ?

Celui-ci ne répondit pas, se contenta de considérer le vieillard avec stupeur. Le bonhomme continua :

— Je la placerais dans le petit hôtel que je fais construire à Paris. Je la disposerais comme elle est ici, en plaçant au pied du lit la petite table où le roi a posé son plumet. Et je serais heureux de montrer cela aux gens qui viendraient voir la maison.

— Monsieur, dit M. Martin d'Oyse, comment pouvez-vous imaginer que je voudrais me séparer de cette relique ?

— J'y mettrais le prix, fit remarquer le vieil Alibert.

M. Martin d'Oyse gardait le silence. La châtelaine avait pâli. Elie souriait.

— Voyons, grand-père, ne croyez-vous pas qu'il est des objets de piété familiale sur lesquels nul argent ne peut avoir de droits ? Qu'en dites-vous, Samuel ?

Samuel répondit :

— Ces objets, dans notre famille, auraient été entourés du même culte que chez vous. Les souvenirs ne s'improvisent pas. Il faut bien recourir à ceux des autres.

Quand les hommes furent seuls, dans le billard, les fils Alibert en revinrent à la chambre de Henri IV. L'aïeul avait d'un mot

mis à découvert une convoitise qu'ils gardaient secrète, depuis qu'ils avaient pris contact pour la première fois avec ce legs du passé. S'ils n'avaient point parlé, c'est qu'on était là sur un terrain où le prestige de M. Martin d'Oyse les jugulait. Aujourd'hui Frédéric osa dire :

— Après tout, pourquoi pas ? Nous vous proposons un échange, un gros avantage d'argent contre une valeur dont la perte ne vous serait pas si sensible que vous ne le croyez. Toute la curiosité qui s'attache...

Cette fois Elie se fâcha.

— Mon cher cousin, laissez-moi vous dire que vous commettez une erreur. Il n'est pas question pour nous, là, de curiosité, mais d'une sorte de sentiment religieux à l'égard du sanctuaire où se concrétise toute notre histoire familiale. Vous saurez qu'il est des choses sacrées, mon cousin.

— Je le sais, dit Frédéric. Mais je pensais que nous, les Alibert, qui n'avons jamais compté avec vous, qui avons fait nôtre votre cause, avions acquis ici une créance morale.

Elie et son père se sentirent écrasés à cette phrase. Que dire si maintenant les cousins riches en appelaient à la reconnaissance de ceux qu'ils avaient sauvés !

— Je vois que l'art d'être bienfaiteur est difficile, monsieur, dit M. Martin d'Oyse, puisqu'il arrive toujours un moment où l'obligé devient un vaincu devant l'autre.

Mais le vieux avait saisi le colloque et en avait senti les pointes. C'était le moment d'intervenir :

— Si j'ai demandé d'acheter cette chambre, fit-il hautement, c'était pour la joie de ma petite-fille Fanchette à qui je voudrais en faire cadeau en même temps que de l'hôtel qui s'élève pour elle. Mais mon idée va plus loin. Mon idée, c'est qu'elle épouse l'aviateur. N'empêche que si mes deux désirs se réalisent, la chambre du roi de France restera le bien d'un Martin d'Oyse, puisque Fanchette l'apporterait en dot, avec le petit hôtel.

— Messieurs, dit monsieur Martin d'Oyse, je vous donne ici ma parole que l'obligation que j'ai envers vous est devant mes yeux totale, précise et accablante.

Alliés avec nous contre le sort, vous en avez triomphé. Grâce à vous, la ruine fut conjurée et je m'enrichis aujourd'hui. Je vous dois tout de ce que je possède. Mais je n'ai pas licence pour disposer à votre profit du patrimoine spirituel de ma famille. Vous n'emporterez pas hors de ses murs ce qui en est le cœur toujours palpitant et qui demeure le signe de l'impérissable honneur des Martin d'Oyse.

IV

Le grand-père Boniface parti, un froid demeura entre les associés de la filature. Pour la première fois le prix du service rendu avait été mis en question. La reconnaissance avait cessé d'être légère à ceux qui avaient reçu, tandis que les bienfaiteurs

n'en sentaient pas assez le poids. Tout le secret désaccord tenait en cette différence.

Pendant ce temps, les murs de la salle de filage s'élevaient rapidement, et Marthe Natier disait aux Alibert :

— Je suis pressée de voir les nouveaux ateliers construits, j'en ai la fièvre.

Elle se confiait volontiers à eux. A force de travailler ensemble, ils en étaient venus à une sorte de complicité. Ainsi Marthe était au courant de l'idée qu'avaient eue les Alibert de construire à mi-côte de la vallée des maisons ouvrières. Elle avait pris parti pour eux et commençait à trouver M. Xavier plein de préjugés.

M. Martin d'Oyse dit un jour, au château :

— L'âme de Marthe n'est plus ce qu'elle était autrefois.

— C'était à prévoir, dit la belle Elisabeth. Pour la reconquérir, il faudrait que nous puissions éloigner les Alibert.

— Oui, mais comment, une fois le service rendu, éloigner ceux à qui l'on doit son salut ? pensa tout haut M. Xavier. Jamais, jamais, quoi qu'ils m'imposent et quoi qu'ils fassent, je ne perdrai le souvenir du jour où ils m'apportèrent leur appui.

C'était un soir d'été, dans le parc. Fanchette, dont on voyait l'étroite robe bleue aller et venir nonchalamment derrière les massifs, s'approcha et dit d'une voix singulière :

— Il y a une auto d'ambulance arrêtée devant la grande grille.

— Une anxiété instinctive naissait de ces seuls mots. L'auto à la croix de Genève roula sur les allées sablées qui entouraient la pelouse. Quand elle s'arrêta devant le perron, une infirmière sortit et dit aux personnes qu'elle voyait devant elle :

— J'amène un blessé Monsieur... Martin d'Oyse... qui a fait une chute assez grave au parc d'Argenteuil. Il a demandé à être conduit chez lui. Les chirurgiens l'ont permis dans des conditions spéciales.

La mère n'en écouta pas davantage et s'élança sur le marchepied de la voiture.

— Attendez, madame ! ordonna l'infirmière qui restait seule maîtresse de son blessé.

Et elle pénétra dans l'auto à la place de madame Martin d'Oyse.

Le père demanda :

— Quand est-ce arrivé ?

Il y avait quatre jours, depuis lesquels il était soigné dans la petite clinique du parc.

Les Alibert étaient venus se ranger près des parents avec Cécile et Elie. Le chauffeur et le valet de chambre soulevèrent le brancard, et l'on vit apparaître la longue statue blanche, la statue brisée de Chouchou, inerte entre les bras des porteurs.

Aussitôt les yeux du blessé cherchèrent ceux de Fanchette. Elle était là ! Il l'avait revue ! Tout le soleil et le diamant de leur amour passèrent dans leur grave regard. Et Fanchette nota qu'il l'avait cherchée avant sa mère. Celle-ci ne vint qu'en second, et à elle il sourit en disant :

— Ce n'est rien, je vous assure.

Elle s'effondra devant lui :

— Mon pauvre petit !

Les Alibert expédièrent les deux hommes pour se charger eux-mêmes du brancard. Ce furent eux qui portèrent Philippe, au bout de leurs bras forts, jusqu'à son lit où ils le déposèrent en soutenant son corps de leurs quatre mains fermes. Fanchette, farouche et discrète, se tenait près de la porte sans oser avancer. Les parents seuls s'approchèrent du lit ; la mère se repaissait de ce visage intact, sauvé de la mort. Elle répétait :

— Mon pauvre petit...

Mais Chouchou, qui paraissait ce soir un chevalier de neige sous son casque blanc de linges et de gazes, appela tout d'un coup :

— Où est Fanchette ?

Morency Frères Limitée

Voici l'époque des déménagements. Confiez-nous la restauration de vos cadres, miroirs, tableaux, meubles dorés.

Travail assuré, prix modérés.

346, RUE STE-CATHERINE EST

TEL. EST 3202

Alors elle accourut et s'agenouilla au chevet pour pouvoir s'entendre mieux avec lui. Puisqu'il l'appelait, elle voulait bien mettre en spectacle son amour devant l'univers. Et il contempla dans une béatitude sans nom, les tendres lèvres qui dessinaient comme un baiser en murmurant :

— Chouchou !

Il lui dit à voix basse :

— Quand je suis tombé, je vous ai vue devant moi, et j'ai regretté, oh ! j'ai regretté la vie ! Quand on m'a ramassé, j'ai souhaité d'aller finir près de vous. Maintenant on me dit qu'on va me réparer... Tant pis ! il a fallu que je vous rejoigne quand même.

Il en était à ce point, à cette étape avancée et encore, si l'on peut dire, dans le champ magnétique de la mort, où les pudeurs s'annulent ; et il ne cherchait pas plus à cacher son amour pour Fanchette que la détresse de son corps brisé. Fanchette répondit :

— C'est moi qui vous soignerai et qui vous guérirai.

Il la regarda encore très longuement. Il dit à son père :

— Je l'aime, vous savez...

M. Martin d'Oyse s'appliquait à contenir ses émotions. Il répondit sans paraître surpris :

— Tu fais bien.

On chercha Sam et Freddy. Mais ils roulaient déjà sur la route de Rodan pour ramener un chirurgien. Sans émotion déprimante, à froid, ils s'incorporaient le malheur des autres, adoptaient leur chagrin, s'oubliaient parfaitement pour se consacrer à terrasser leur épreuve. Ils ramenèrent avant la nuit une célébrité de la ville. Pendant la consultation, M. Martin d'Oyse, le cœur débordant, leur étreignit les mains :

— Vous êtes d'admirables amis !

— Oh ! ce n'est rien, cela ! dirent-ils en riant.

Le chirurgien n'approuvait pas beaucoup le transfert du blessé dans une maison particulière, et il parla d'une clinique de Rodan. Sam et Freddy lui dirent alors :

— S'il faut une salle d'opération, on en improvisera une dans la chambre voisine.

Les Martin d'Oyse les regardaient avec adoration. Les Alibert apparaissaient ce soir puissants et bienfaisants, dans tout l'éclat de leur amitié.

Le blessé dit à Fanchette :

— Ne me quittez pas.

Et cet amour de Chouchou scellait l'intimité. Tout paraissait naturel ce soir, même ces accordeilles soudaines. Quand la jeune fille déclara qu'elle passerait la nuit à le veiller, madame Martin d'Oyse la serra dans ses bras. Quel lien nouveau avec les Alibert !

V

Elie guettait le moment propice pour venir s'entretenir avec son jeune frère. Il avait à cœur d'effacer le souvenir d'un autre entretien où il s'était évertué à tuer en Philippe l'amour de Fanchette.

— Vois-tu, mon petit, nous nous trompons dès que nous perdons de vue la fin des causes. Je t'ai dit des choses très dures le soir où je t'adjurais de ne pas épouser une Alibert. Depuis, j'ai bien changé. J'ai un fils aujourd'hui, et j'aperçois la raison de nos phénomènes psychologiques en tenant dans mes bras cet enfant qui est le but auquel tenaient les dits phénomènes. Chouchou, tu es dans le vrai en aimant la jolie Fanchette. Si ces femmes très différentes de nous, que nous ne possédons jamais complètement, attirent ainsi notre désor, c'est que notre race est avide de se parfaire en elles. Constate ce que les Alibert nous ont apporté à côté de leurs capitaux. L'œuvre accomplie est énorme. Qui en est l'auteur ? Les Ali-

bert. Je sais bien qu'ils sont en train de nous manger, de se substituer aux Martin d'Oyse dans le rôle héréditaire que nous tenions dans le pays. Leur vitalité a tout pompé : la popularité, l'admiration, les vieilles fidélités. Papa l'a dit un jour : nous ne sommes plus rien ici, mais crois-tu que je ne me réjouis pas à penser que mon enfant sera plus complet que moi et possédera les qualités de Cécile ? Cécile m'a fait souffrir souvent. Je l'adore et je mentirais si je disais que je suis pleinement heureux. Elle a trop raillé ma littérature, comme elle dit, et les subtilités de ma race ; elle n'a épousé que la moitié de moi-même et je me brise le front contre l'impénétrable de son âme, moi qui avait rêvé l'union absolue. Suis ton amour, Chouchou : ce n'est pas aveuglément qu'il te conduit à Fanchette. Si tu dois frémir souvent devant le mur qui vous séparera toujours, dis-toi que c'est peu de chose que notre cœur soit mortifié.

Philippe était toujours une blanche statue souffrante, dont seuls les yeux dévorateurs vivaient. Mais il était sauvé maintenant. On devait d'ici peu briser l'enveloppe de plâtre qui le moulait. Icare se relèverait pour affronter encore le soleil.

VI

Les Martyn d'Oyse étaient un jour au perron de la maison blanche, devant le cèdre, quand deux mécaniciens au visage noirci et sentant le fer s'avancèrent, d'un pas rythmé, venant de l'usine. On montait en ce moment une seconde machine à vapeur de quatre cents chevaux. Les Alibert travaillaient avec les ouvriers du constructeur.

— Quelle besogne ! dit M. Martin d'Oyse en les voyant. Quelle fatigue !

— C'est fini ! dit Frédéric en riant.

Ils étaient transformés. Le corps ondulant dans ces vêtements lâches, au bleu souillé, respirant la force physique, ils paraissaient vraiment les rois de la matière.

— Eh bien, vous êtes contents ? leur demanda Elie.

Les deux Alibert dirent ensemble :

— Non !

Et ils expliquèrent :

— L'extension de l'usine va exiger un personnel double. L'heure est arrivée de faire quelque chose pour nos ouvriers. Nous voulons leur organiser une vie confortable et il faut que vous nous aidiez en nous cédant quelques hectares du terrain dans le coteau, pour que nous mettions à exécution notre projet de cité ouvrière.

M. Martin d'Oyse demanda :

— On déboiserait le coteau ? On ferait tomber les acacias et les hêtres, et à mi-côte vous construiriez une de ces longues casernes...

Samuel appela :

— Mademoiselle Natier, voulez-vous nous apporter le dossier de l'architecte et nous chercher le projet en couleur ?

Ils comptaient sur ce projet en couleur qu'ils trouvaient joli pour séduire M. Martin d'Oyse comme ils avaient séduit Nathalie. Le gentilhomme était tout frémissant, mais il se taisait. Lorsque Marthe lui eut mis sous les yeux l'image de cette bâtisse interminable, hérissée en feston de ses multiples toits portant chacun sa cheminée unique, il s'écria :

— Jamais on ne déshonorerait la vallée, qui est la plus belle du pays, par ces constructions ignobles ! La nature a pris elle-même la peine de dissimuler par une poussée de verdure plus luxuriante qu'ailleurs les laideurs de l'industrie, aux bords de la rivière. Vous voudriez déraciner ces beaux arbres, jeter à nu le coteau, et y étaler l'horreur de ces façades régulières, c'est-à-dire détruire l'incomparable charme de cette vallée, en tuant toute la poésie ? Je m'y oppose.

Les Alibert mettaient de la bonne volonté à essayer de le comprendre, mais ne parvenant pas à sentir la divine importance de la beauté, ils ne se fâchaient pas contre ses conceptions qu'ils jugeaient nobles. Samuel dit doucement :

— Ces maisons ne sont pas laides. Et puis, monsieur, le bien-être de vos ouvriers ne prime-t-il pas ces considérations ?

— Mes ouvriers, dit M. Martin d'Oyse, habitent de petites maisons disséminées dans la verdure, où ils goûtent le bien-être de l'habitude. Ils seront beaucoup moins heureux si vous les transplantez dans ces bâtisses où ils perdront le sentiment du foyer personnel. Plus de souvenirs, plus de passé, plus rien comme jouissance, que le bien-être matériel. Mais compensera-t-il le bien-être moral qu'ils auront laissé dans leur chaumière nichée au hasard entre trois chênes, entourée d'un jardin fantaisiste, et bien à eux ? Si vous voulez faire le bonheur de vos ouvriers, messieurs, faites comme ma femme qui les visite, qui s'enquiert de leurs besoins moraux autant que matériels, et puisque vous avez la grande puissance des capitaux, dotez-les d'institutions moralisantes, de mutualités, de bibliothèques, mais pour Dieu ne faites pas constituer votre bienfaisance dans l'action d'un froid logement où le robinet remplace le jeu antique du puits.

A NOS CLIENTS ET AMIS

Pour avoir plus d'espace, vous donner un meilleur Service, un plus grand Assortiment, de meilleurs Prix,

Nous transporterons vers **LE 10 MAI**

340, rue STE-CATHERINE EST, (Coin Notre-Dame de Lourdes).

Notre département de Broderies et Patrons, actuellement rue St-Denis et

Notre département de musique, depuis 3 ans, chez Bouvier Ltée.

Venez vous rendre compte et profitez de notre vente d'inauguration
RAOUL VENNAT, 340 Ste-Catherine Est

Notre Département de Musique, Gros et Détail, 642 rue St-Denis, continuera toujours, et vous y serez les bienvenus.

Les Bureaux sont également rue St-Denis 642, où l'on est prié d'adresser toute la correspondance.

RAOUL VENNAT,

642, rue St-Denis

Tel. Est 822 et 3065

— Nous leur devons, dit Samuel, de mettre à leur disposition les commodités modernes dont nous jouissons nous autres. Cela sera, monsieur, parce que cela doit être.

Et il tapait de son doigt plié sur le papier étalé devant eux, à la balustrade du perron, et où rutilaient, avec leurs toits de tuiles, quatre-vingts maisons d'un seul tenant.

— La beauté de la vallée ne sera pas détruite avec mon consentement, s'écria M. Martin d'Oyse. Ce serait un crime de priver à jamais les générations futures du spectacle à qui nous a enchantés nous et nos pères depuis des siècles. L'homme n'est pas le maître absolu des paysages. Il en est respectable devant ceux qui naîtront après lui, et nous n'avons pas le droit, vous entendez, nous n'avons pas le droit de détruire un ensemble de beauté. Je ne veux pas, mon fils et moi ne voulons pas qu'il soit touchée à la vallée.

Samuel, à ce point de la discussion, lança la phrase fatale :

— Et nous, alors, pour qui comptons-nous ici ?

— Quand je vous ai proposé de vous associer à nous pour gérer la filature, dit M. Martin d'Oyse, il n'avait pas, que je sache, été question de vous remettre en outre les destinées d'un pays où ma famille domine depuis des siècles.

— Les services que nous avons rendus au pays dans un ordre, dirent les Alibert, nous invitaient d'eux-mêmes à poursuivre notre action dans les autres. Ce que vous ne voulez pas nous laisser faire à proximité des ateliers, nous l'établirons plus loin.

Marthé ramassait les documents du dossier, qu'elle allait emporter, quand M. Martin d'Oyse lui demanda :

— Que pensez-vous de cela, mon enfant, vous, la fille de la vallée ?

Marthé pâlit ; elle craignait de se montrer ingrate envers les Alibert. Pourtant le gentilhomme venait de la reconquérir par tout le prestige d'autrefois. Elle se tournait naturellement vers la race dont elle tenait sa formation morale :

— Je pense, monsieur, répondit-elle, que c'est vous qui savez le mieux ce qu'il faut au pays.

— En effet, dirent les Alibert, mortelle-

ment outragés, nous ne sommes, ici, que des étrangers.

VII

Chouchou fit d'abord ses premiers pas aidé de béquilles, puis bientôt se contenta d'une canne et du bras de Fanchette où il s'appuyait de toute sa confiance.

Ils se promenaient dans le parc, sur le chemin creux qui menait à l'usine, ils allaient jusqu'au bois, toujours inséparablement enlacés. Ils passaient comme l'illustration d'un beau roman de chevalerie. Lui était le Tristan de la conquête des airs ; elle, l'Yseult d'une cité lointaine, qu'un enchantement lui avait si longtemps défendue. Il prétendait ne pouvoir faire un pas sans le bras de Fanchette.

Sam et Freddy dirent à Fanchette :

— Les Martin d'Oyse sont des ingrats. Ils sont riches aujourd'hui et c'est notre œuvre. Mais ils veulent nous condamner au rôle d'ouvriers de leur opulence et limiter là notre action. Il nous semblait intéressant d'apporter à cette ancienne et illustre famille l'appui de notre puissance. Puis nous voulions en outre faire du bien dans leur propre domaine. Nous nous figurions qu'ils ne nous en aimeraient que davantage et qu'ils applaudiraient aux vues et aux réalisations dont ils sont incapables, eux, rêveurs. Mais voilà qu'au rebours de ce que nous attendions, ils se sont montrés jaloux de ce bien que nous opérons. Après que nous les avons dotés de toutes sortes d'agrément pratiques, et que nous leur avons enseigné l'art de vivre que nous possédons mieux qu'eux, ils se retournent contre nous et nous traitent en ennemis. Cela nous cause une peine profonde, Fanchette.

— C'est que, dit Fanchette, lorsqu'on a rendu service à son ami le plus cher, il faut éviter ensuite d'en prendre davantage pour faire le maître chez lui.

VIII

M. Martin d'Oyse vint à son tour :

— Ma chère Fanchette, vous serez demain une Martin d'Oyse, vous l'êtes déjà par les sentiments et je puis vous parler avec liberté. Pourquoi vos frères veulent-ils détruire ici des habitudes séculaires et une spiritualité qui, bien que n'étant pas leur fait, a donné forme à notre race ? Ils m'obligent à leur dire, ce qui est atroce après tous leurs bienfaits, que je saurai gouverner sans eux. Voilà, ma chère Fanchette, à quoi j'en suis venu. Il s'agit de défendre contre eux l'esprit de ma race. Les ai-je blessés ?... je le crains !

— Vous les avez blessés, dit Fanchette, et ils en souffrent. Mais il le fallait.

La première fois que Fanchette dit à ses frères qu'ils devraient résilier leur association et quitter les Verdelettes pour reprendre la minoterie, ils se mirent en colère et répondirent qu'ils ne voudraient jamais laisser périliter l'œuvre qu'ils avaient établie sur de telles bases.

— Elle ne périliterait pas, dit Fanchette, car les Martin d'Oyse sont capables de la gérer sans vous, sinon sans vos capitaux. Leur caractéristique est justement d'être capables des entreprises les plus diverses et de marier dans leur esprit la littérature et l'art avec les activités pratiques. Restez leurs commanditaires, car ils ont besoin d'argent, et leurs amis, car ils ont besoin d'amitiés, mais retirez-vous.

La salle de filage était maintenant comme une cathédrale aux vitraux blancs, où soixante mille broches valsaient si vertigineusement que le fil, entraîné par cette giration, simulait autour de chacune un nuage impalpable, une vapeur.

Souvent les Alibert entraient et regardaient

ce formidable travail, né là-bas des deux machines à vapeur, agitées de leur convulsion incessante. Ils en remplissaient leurs yeux en pensant au conseil de Fanchette. Il leur fallut deux mois pour qu'ils se résignassent à quitter les Verdelettes. Quand ils furent décidés, ils en vinrent avertir les Martin d'Oyse, un soir, au salon. L'hiver était venu. Tout le monde était rassemblé autour de la lampe électrique, et les radiateurs répandaient une chaleur pesante. Sam et Freddy exprimèrent leur dessein. M. Martin d'Oyse se récria.

— Jamais ! Vous ne partirez pas. Votre amitié nous est trop précieuse.

Mais ce que les Alibert avaient mis deux mois à résoudre, ils ne manquèrent plus de l'exécuter. Ils partirent comme ils l'avaient dit, trois jours après. Leur père leur avait envoyé une voiture qui les attendait devant le perron du château. Eux, comme lorsqu'ils étaient arrivés, vinrent baiser la main de la châtelaine.

— Ah ! leur dit-elle, au moment de vous perdre, je mesure l'attachement qui nous liait à vous.

— Nous regrettons aussi, dirent-ils, mais nous avons bien réfléchi. C'était trop difficile. C'est mieux ainsi.

Quand ils arrivèrent à M. Martin d'Oyse, celui-ci prit les mains et les garda dans les siennes.

— Pourquoi faut-il... Pourquoi faut-il... murmura-t-il. Tant de dévouement, tant de loyauté dans l'amitié, et cette impossibilité de se comprendre entièrement !... Ce mystère des races !... Je vous aimais, amis bienfaisants. Votre tranquille bonté me charmait, et le souvenir du service rendu ne me quittait pas un instant. Je crains qu'il ne m'accable aujourd'hui. Doutez-vous de notre reconnaissance ?

— Non, dit Samuel ; pour toute question de cœur et de l'esprit, qui pourrait douter de vous ?

Et M. Martin d'Oyse les embrassa.

Les Alibert laissaient au château Fanchette, que Philippe épouserait le mois suivant. C'était le meilleur gage de leur fidélité. A l'heure dite, ils montèrent en voiture. Sam prit le volant, et l'auto glissa sur le sable mouillé.

Ainsi partaient, après leur œuvre accomplie, les dieux nouveaux qui avaient quelque temps prêté à la race noble l'instrument de leur génie. Les dieux étrangers savent s'arracher en temps opportun à ceux qu'ils veulent servir, pour que l'hommage du regret s'ajoute à celui de la reconnaissance. Les Martin d'Oyse, le cœur déchiré, demeurèrent tous au perron, après que les Alibert eurent disparu. Mais un appel venu du dedans les obligea de rentrer. C'était le petit enfant d'Elie et de Cécile qui pleurait dans les bras de sa nourrice.

F-I-N

Quincaillerie départementale

Spécialités :

Tapisseries Glacières
Ustensiles en Aluminium

Goyette
AU MEILLEUR MARCHÉ

124 Mont-Royal Est
Coin Hôtel-de-Ville

Tél. Bélair 0044 et 3904

En cour d'assises.

Le président à un témoin :

— Il paraît que vous fréquentiez beaucoup l'accusé.

Et le témoin, très digne, de répondre :

— Je ne l'ai plus revu depuis l'assassinat.

LA REVUE MODERNE

est éditée par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie des Marchands Ltée., 198 est, rue Notre-Dame, à Montréal.



COURRIER de MADELEINE



JEAN GOSS. — Votre annonce ne paraît que ce mois-ci car elle est arrivée trop tard pour notre livraison d'avril. Il nous serait absolument impossible de vous charger moins que le dollar déjà versé pour chaque annonce supplémentaire. Avant d'accepter votre collaboration, il faudrait lire quelques-uns de vos articles. Vous me pardonneriez de ne pas vous faire de promesse à la légère, mais soyez sûr que je serais très heureuse de vous accueillir parmi mes collaborateurs.

PIERRE POUREUX. — Plaire à tous et à chacun est une chose impossible. Il faut nécessairement de temps à autre publier un roman plus court, afin de permettre au roman à suivre d'occuper plusieurs pages. Je ne sais de quel manuscrit vous voulez me parler, il me faudrait au moins un nom pour me permettre d'identifier l'article en question. J'attendrai les renseignements supplémentaires de votre bonne et attentive volonté.

UN OBSERVATEUR AMERICAIN. — C'est une manie de quelques auteurs français d'utiliser depuis quelques années des termes anglais dans leurs écrits. Disons que c'est une douce manie qui leur passera avec le temps.

CHRYSANTHEME. — Je lirai votre article en me reposant chez moi, et soyez certaine que s'il m'est possible de le publier dans la Revue Moderne, que je le ferai avec le plus grand plaisir. Je vous retrouve toujours souriante et aimable à toutes les étapes de ma vie littéraire, et rien ne saurait m'être plus doux et plus agréable.

MATALENA. — Ceux qui aiment vraiment sont toujours un peu jaloux et vous n'avez pas à vous étonner de l'incident que vous me racontez. C'est absolument dans l'ordre normal des choses, seulement, soyez bien gentille afin de réparer tous les ennuis qui sont survenus à la suite d'un petit acte d'indépendance provoqué très naturellement par les circonstances. Tâchez de faire comprendre à votre jeune ami que vous ne pouviez vraiment agir autrement que vous l'avez fait.

SUZANNE. — Vous êtes l'amie la plus gentille que l'on puisse souhaiter, même lorsque l'on est comme moi fort exigeant.

VIOLA. — Vous pouvez écrire le mot égoïsme sur le dossier de ce personnage et vous aurez absolument trouvé le mot de la situation. Seulement, je vous engagerais à exercer une grande indépendance, à ne jamais paraître froissée de l'indifférence de la personne en question et à paraître en prendre votre part le plus allègrement possible. Il faut châtier les orgueilleux de cette façon, et jamais faire montre de la sensibilité qui nous fait souffrir. D'ailleurs, est-ce que l'on peut se compter seule lorsque l'on a des petits à aimer et à caresser ? Croyez m'en, votre part est encore belle comparée à la tristesse et à la solitude de certaines vies.

PAULE RAYMONDE. — Je serais très heureuse de vous accueillir comme collaboratrice si le verdict de notre critique littéraire nous l'autorise.

LULL. — Je n'ai malheureusement pas encore reçu la bonne réponse à vous donner. J'espère tout de même y réussir d'ici quelques jours. Et alors, je serai très heureuse de vous communiquer une bonne nouvelle.

R. DE L. L. — J'ignore absolument où ce personnage se trouve actuellement, mais j'ai toute raison de croire que vos renseignements sont absolument exacts, et il faut plaindre celui qui souffre ainsi et souhaiter ardemment son retour à la santé.

J'AIME FLORIAN. — Le deuil d'une grand-mère est relativement très court et chacun doit le porter suivant son sentiment et aussi les circonstances. 2.—Oui. 3.—Il vaut mieux teindre ce manteau en noir. 4.—Ces ouvrages doivent se laver avec beaucoup de précaution dans une eau tiède additionnée de savon ou de "Lux". Puissent les bambins vous récompenser de tout votre dévouement.

VOTRE ADMIRATEUR. — Mon prochain volume s'appellera : "Le meilleur de soi", et paraîtra tout prochainement. Voyez ailleurs une petite annonce à ce sujet. Merci beaucoup.

FERNANDE LA PAYSANNE. — Vous aussi, vous êtes de ces amies sûres et justes qui défendent et protègent... Il n'y a que les inutiles ou les insignifiants qui ne sont critiqués, et nous n'avons pas la pensée d'appartenir à cette catégorie n'est-ce pas ? Soignez vous bien, car ceux qui vous aiment ont besoin que vous leur restiez longtemps encore.

PETITE AVEUGLE. — Je n'ai pas eu encore le temps de lire posément vos petits essais, mais je le ferai bientôt et serai si contente de vous en faire compliment.

OHMAL. — Merci de votre joli souvenir de voyage ; il m'a fait infiniment plaisir.

PETITE HEUREUSE. — Tout ce bonheur qui vous arrive vous l'avez bien mérité, et vous saurez d'autant mieux l'apprécier que vous en connaissez le grand prix. Je me réjouis de ce qui vous arrive et souhaite que votre vie commencée dans le sacrifice et le dévouement s'achève dans le bonheur parfait. Je n'ai pu répondre à votre lettre dans le dernier numéro, notre courrier ferme le 15 exactement et votre lettre était datée du 16. Si vous m'aviez donné une adresse personnelle, je me serais fait un plaisir de vous donner les renseignements demandés. Maintenant il ne me reste que mes vœux à offrir, mais ils sont bien sincères, je vous l'affirme.

SOUCIEUSE. — Vous êtes la bienvenue dans notre courrier et je vais essayer de vous trouver l'article qui pourrait le mieux vous renseigner sur les symptômes du cancer. Seulement allez voir et tout de suite, un médecin ; cette maladie est trop grave pour lui différer les soins voulus. Faites au plus vite, voulez-vous et ne négligez rien.

J'IRAI. — ... et je vous ai vainement attendue, et j'en ai conclu que votre esprit avait agréablement dérivé. Cependant, s'il vous était utile et aimable de passer un jour chez moi, sachez bien qu'après la lecture des pages que vous m'avez consacrées, je suis devenue l'amie la plus accueillante et la plus sympathique qui se puisse trouver.

SYLPHIDE. — Je vous remercie des paroles charmantes que vous m'adressez et qui sont certes de nature à me faire grand plaisir. Nous nous chargerons volontiers de recevoir votre correspondance par la petite poste et de vous l'expédier à l'adresse que vous voudrez bien nous indiquer.

SONGEUSE. — Vous ne sauriez croire combien la sympathie que vous m'exprimez en de si jolis termes m'est sensible, et je vous en remercie affectueusement. Si vous voulez bien lire nos pages de travaux féminins, vous verrez que nous avons l'intention de donner à ces ouvrages une plus grande extension et nous comptons que vous voudrez bien vous rallier à nos travailleuses afin d'accomplir des œuvres non seulement jolies mais encore productives.

E. D. MARCEAU. — Hélas, St-Just est mort ! Notre poète Lozeau avait choisi ce pseudonyme pour son rôle de critique. Nous le remplacerons bientôt. La pièce de vers que vous m'aviez confiée est restée la dernière sur sa table de travail. Je ne sais s'il l'avait déjà appréciée, en tout cas, celui qui prendra la charge de juger nos pièces de vers rendra la réponse que vous êtes en droit d'espérer.

SIMONNE. — Je vais lire "Ma sœur Blanche" et j'espère d'ici quelques jours pouvoir vous en dire beaucoup de bien.

MAUD. — Comment n'être pas sensible à un témoignage aussi spontané que gentil d'une affection qui me flatte et me plaît. Vous êtes une chère petite fille que j'aurai grand plaisir à accueillir à notre courrier.

JOYEUX PRINTEMPS. — Une fille de dix-huit ans, à moins d'être émancipée, ne peut signer aucun engagement valable sans l'autorisation de son père.

PETITE AVEUGLE. — Il y a quelque chose de doux et de tendre dans les petits croquis que vous m'avez adressés. J'en publierai certainement quelques-uns, — pas tous, — surtout celui de Pâques que vous avez singulièrement fleuri. Cependant, je trouve dans quelques-uns des qualités qui me font franchement plaisir, et dans votre lettre, petite fille, une tendresse infinie qui me comble de ses dons les plus aimables.

B. YONAD. — Il faudrait vraiment un peu plus de travail et je serai fort heureuse alors d'accueillir vos charmants essais.

KORRIGANE. — Comme je l'accueille votre joie, petite fille, et vous ne sauriez croire quel bien elle me cause ! Soyez certaine que je n'aurais jamais laissé une lettre de vous sans réponse, vous êtes parmi celles qui m'accompagnez de votre douceur depuis des années et l'une de mes favorites, car, l'affection que vous m'avez offerte m'a toujours semblé de qualité supérieure. Je publierai le "Vieux Pin" qui m'a plu comme tout ce que vous écrivez d'ailleurs.

JULIE N. — 1. Les jaquettes sont portées très longues, à quelques pouces de la jupe. 2. Le choix d'un chapeau dépend toujours un peu de la personne qui doit le porter. Cependant, les petits chapeaux sont toujours beaucoup plus seyants avec le costume. 3. Les deux sont également portés.

E. L. L. — Je lirai attentivement l'article que vous m'avez adressé et je vous en parlerai dans mon prochain courrier.

PIE ROGUE. — Je n'ai malheureusement pas le temps de lire votre pièce de vers et je vous donne à vous aussi, rendez-vous à mon prochain courrier.

L'HEURE GRISE

Par BERTRAND DENY

Sur le seuil du salon se déroula la mince silhouette de Robert Maurice.

Madame Norbert lui tendit amicalement la main :

— C'est gentil à vous d'être venu à mon appel aussi promptement.

— Mon Dieu ! Madame ne me félicitez pas trop, il se pourrait que la curiosité y eut sa part.

— Peu importe en tout cas, j'ai besoin de vous Robert et vous êtes là.

Madame Norbert de quelques années plus âgée que Robert Maurice et le connaissant depuis sa toute jeunesse, se donnait le droit de l'appeler par son prénom quand lui, respectueusement disait : Madame.

— Vous devez, avec raison, être un peu surpris de cette entrevue que je vous ai demandée, commençait-elle, abordant sans préambule, la question qui la préoccupait.

Il eut un geste vague. Elle poursuivit :

— J'ai une idée à vous soumettre qui vous paraîtra étrange peut-être, mais n'êtes-vous pas un bon ami plein d'indulgence ! Vous savez combien mon mari est absorbé par son travail, si absorbé qu'il ne pense plus à moi. Si je sors c'est avec des amies ou seule. A peine me consacre-t-il une soirée par-ci par-là. Les après-midi j'ai mes enfants à promener, mais dès qu'ils sont couchés je me retrouve vis-à-vis de moi-même ; je vous assure que ce n'est pas toujours très amusant d'être la femme d'un avocat de renom.

Elle s'arrêta un peu hésitante sur ce qui lui restait à dire. Robert attendait, perplexe se demandant où elle voulait en venir. Elle reprit :

— Cet état de chose a duré assez longtemps et j'ai pensé le faire cesser par un petit moyen romanesque, je le conçois, mais efficace je pense, il dépend de vous...

— De moi ? Vous voudriez que je confesse Claude, que je lui répète ce que vous venez de me dire ?

— Mais non !

— Alors je ne comprends plus.

— Vous allez comprendre. Vous êtes un ami de la maison, à un autre j'aurais tû ces choses, à vous ce n'est plus tout à fait pareil. Voici : Il faudrait que vous ayez l'air de vous occuper de moi, un peu, pas trop, assez pour être remarqué de Claude. Oh ! rien que de très honnête, un petit flirt mondain par exemple qui paraîtra à mon mari beaucoup plus... je dirai... important.

— Madame je ne m'attendais pas, je l'avoue, à rien de semblable et je ne sais trop quel parti prendre.

Elle contint un mouvement d'impatience :

— Je vous demande Robert, quelque chose d'innocent pour nous deux et qui me donnera à moi un peu d'attention de la part de Claude.

— Alors c'est par la jalousie, oui je dis bien, que vous voulez le reconquérir ?

— Mon Dieu ! je ne vois que ce moyen.

— Et s'il ne réussit pas ?

— Du moins nous aurons essayé.

— Eh bien j'accepte puisque vous croyez au retour du bonheur par là. Vous me donnez un rôle à jouer chez vous, il faudra de temps en temps renouveler quelques conseils de scène car je suis un très piètre artiste Madame.

— Je vous rendrai votre rôle facile.

— A quand le premier acte acheva-t-il en riant ?

— Quand vous voudrez, le rideau est levé.

— C'est bien je commence.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres. Il s'écria en se redressant.

— Ai-je assez l'air d'un jeune premier !

Ils rirent tous les deux, lui franchement, elle avec un peu de contrainte.

— Le premier acte est à peine à son début et il faut que je me sauve. Un avocat même sans renom a encore du travail qui l'attend. Au revoir Madame.

— A bientôt Robert.

Restée seule dans le salon, Madame Norbert sentit une légère angoisse lui étreindre le cœur : " C'est un peu audacieux ce que je viens de faire, mais à un ami de toujours comme Robert, le danger n'est pas grave " se dit-elle, essayant de se convaincre.

Ses enfants qui rentraient lui firent oublier momentanément tout ce qui n'était pas eux.

* * *

Six mois plus tard dans le même salon à cette heure indécise qui n'est plus le jour et pas tout à fait la nuit.

Madame Norbert écoute Robert Maurice qui lui parle d'une voix assourdie :

— Je suis un homme bien différent d'il y a quelques mois quand vous me proposiez ce moyen de m'occuper de vous pour attirer Claude. S'il y a quelqu'un de changé, c'est moi et vous le devinez Madame. Claude travaille toujours, mais moi dans ce rapprochement forcé, j'ai appris à mieux vous connaître et mieux vous connaître c'est vous aimer.

Elle ne fit pas un mouvement, ses yeux restèrent fixés vers la fenêtre seul point de clarté.

Robert continuait :

— Je vous ai aimé sans me l'avouer à moi-même, ce besoin que j'avais de vous voir si souvent c'était cela. Dans ma vie il n'y a pas eu d'amour, pas même d'amourette, mon cœur s'est pris très vite à celui-là et maintenant il est entré profondément en moi. Vouloir l'arracher de ma poitrine serait folie.

Il se pencha vers elle, suppliant :

— Laissez-moi vous aimer voulez-vous, laissez-moi vous donner de ce bonheur que vous désirez. Je voudrais ne plus voir ces yeux tristes, cette bouche amère. Dites voulez-vous ?

Madame Norbert s'était levée toute droite, une flamme dans son regard.

— Robert assez, je ne veux plus en entendre davantage. Je vous ai donné le droit de me dire ces choses et à le constater j'en éprouve une honte et une déchéance. Oui je suis et je serai plus malheureuse qu'avant si j'accepte le bonheur que vous m'offrez ; je le repousse, à ce prix je n'en veux pas. J'ai perdu la confiance si tranquille de mon mari, j'ai voulu lui expliquer, il a haussé les épaules.

Elle eut un sanglot.

— Nous avons joué un jeu dangereux Robert et je me sens affreusement responsable du mal que je vous fais. Pardonnez-moi mon ami, oubliez-moi et surtout

ne me jugez pas trop mal. Il me reste une grande tâche, mes enfants et mon mari. Il croira en moi de nouveau, oui même si toute ma vie doit le lui apprendre.

Elle s'arrêta puis reprit.

— Nous serons de bons amis comme autrefois Robert. Quand tout cela sera chose du passé vous reviendrez et Claude comprendra que vous n'avez jamais cessé d'être un homme loyal.

— Non Madame c'est fini, nous ne serons jamais tels qu'autrefois quoique nous fassions, l'amour a passé entre nos vies et sa trace ne s'effacera plus pour moi. Je n'ai rien à vous pardonner, vous me demandiez simplement de jouer un rôle facile, comme un jeune premier plein d'enthousiasme, j'y ai apporté tout mon cœur.

Que Claude puisse comprendre un jour ce que vous êtes, tel est mon dernier vœu.

Elle murmura presque bas :

— Merci !

— Adieu Madame.

Elle se retrouva seule dans la pièce pleine d'ombre. Des larmes brûlantes coulaient sur ses joues et tombaient sur ses mains croisées. Elle ne voulut pas s'appesantir sur sa douleur ; elle alluma la lampe et sur le grand cahier de comptes, elle commença d'aligner des colonnes de chiffres.

Bertrand Deny.

26 mars, 1924.

Études Graphologiques

CONDITIONS.—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, pas de copie, cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie. Pour les études particulières, envoyées directement. \$1.00.

ORÉADE.—Imaginative, délicate, tendre, un brin sentimentale, elle a de la grâce et un charme bien féminin fait de bonté, de souplesse, de spontanéité. Très sensible, nerveuse, d'humeur variable. La volonté est vive, assez ferme, un peu autoritaire : elle a de l'initiative et de la bonne volonté. Impulsive et légèrement impatiente. L'amour-propre existe et elle est un peu susceptible. Elle est intelligente mais il est évident que la culture est médiocre et c'est dommage.

PHILIPPE-JOSEPH.—Trop d'imagination nuit au jugement, développe l'exagération, favorise l'illusion et les préjugés. Il est irréflecti et un peu blagueur. Sincère et franc, très affectueux. Il a bon cœur et un caractère capricieux et un peu mou. Je lui vois bien parfois de la résolution et de la fermeté, mais le plus souvent, il se laisse influencer et entraîner par les plus énergiques que lui. Comme tous les faibles il a des entêtements brusques et raides. Il est enjoué, conciliant, très souple et fort capable de dissimulation malgré sa franchise ordinaire. Capable de se dévouer, car l'égoïsme est faible, actif, bruyant, agité. Il aime ses aises et les bonnes choses de la vie et il ne s'en prive pas.

JEAN-LOUIS.—Esprit sobre, sensé, positif et sérieux. Réflexion et jugement. Il est bon, ses affections sont profondes, sincères et constantes. Il est orgueilleux et timide quoiqu'il essaie de le cacher. Activité égale et persévérante. Une vive sensibilité sans cesse combattue et tenue en laisse par la raison. La volonté est précise, modérée, vive, un peu flottante parfois dans des indécisions pénibles et nuisibles. Grande simplicité, aucune vanité ou prétention mais beaucoup de fierté digne. Il contredit facilement et il discute avec suite et logique. Beaucoup d'obstination, une grande puissance de résistance et d'indépendance, les deux sont protégées par une réserve extrême qui le rend impénétrable même à ceux qui le connaissent bien.

VIVIANE.—Légère, un peu superficielle, très imaginative et portée aux exagérations, voilà un côté d'elle. L'autre côté révèle un sens pratique et un bon sens qui combattent les chimères et les rêveries folles. Elle a un bon cœur et elle est sensible, mais égoïste, peu disposée à s'oublier et à se dépenser pour les autres. La volonté est précise et ferme. Elle est plus dépensière que généreuse. L'ordre est médiocre mais elle en sent l'utilité, alors, elle finira peut-être par en acquiescer. Elle attend beaucoup des autres, jusqu'à présent elle a peu donné d'elle, et cet égoïsme, qui est visible, contribue à éloigner les sympathies probablement. Je ne veux pas croire que c'est de l'envie qui perce ici et là... c'est à elle de voir à l'étouffer si elle existe en germe.

SHEILA.—Sensible, tendre, sentimentale et romantique, elle est bonne, franche et d'une simplicité charmante. Active, sensée, capable et très persévérante. Elle est bonne et dévouée, enjouée et aimable. La volonté est un peu faible, ne se manifestant que par une obstination silencieuse mais qui ne cède pas, heureusement : sans cette puissance de résister elle serait une personne faible.

Elle est douce, souple, généreuse, mais à l'occasion elle sait résister avec obstination. C'est une enthousiaste, une idéaliste, une rêveuse, dont la bienveillance et les illusions seront facilement exploitées par les trompeurs. Très grand charme.

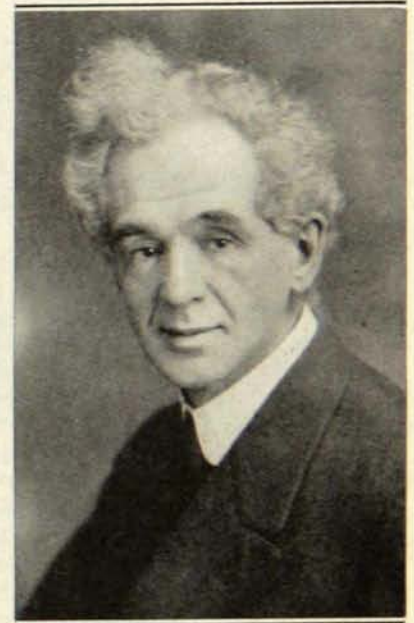
CLAUDE CEYLA.

Le Nouveau Piano Pratte

Nous sommes heureux de signaler l'apparition sur le marché du nouveau piano que M. Antonio Pratte vient de créer, et qui est une véritable œuvre d'art. Les musiciens qui l'ont expérimenté ne tarissent pas d'éloges, et l'un d'eux nous disait : "C'est le plus délicieux piano à queue du monde, un véritable bijou d'art, qui vient à l'heure même de sortir des ateliers Pratte. Un de nos musiciens Montréalais qui en a joué s'exprimait ainsi : "D'un volume de son extraordinaire pour son échelle, dit-il, il donne par son timbre et son mécanisme si parfaitement sympathiques aux doigts, l'illusion d'un grand piano de concert. L'échelle des sons est parfaitement homogène et les basses, notamment, sont absolument exemptes de cette sonorité lourde, confuse, cavernueuse et si désagréable aux pianistes et néanmoins si fréquente dans les basses de presque tous les pianos. Le timbre est limpide, chantant et pur."

Un autre artiste nous déclarait également : "Le son de ce piano possède une douceur infinie, une ampleur et un charme inaccoutumés unis à une sonorité exquise, et est différent de celui de tout autre piano". Et se résumant, il ajoutait : "Il est riche, velouté et sympathique dans les basses et dans le milieu, et les notes hautes ont quelque chose du timbre de la flûte ; rien de métallique ni de dur."

Ce piano à queue d'un modèle élégant fera fureur, et nous serons heureux du succès accordé au travailleur si méritant et si éminemment doué qu'est M. Antonio Pratte. Depuis des années il n'a cessé de surveiller personnellement le travail des ateliers Pratte d'où sont sortis les instruments supérieurs qui sont un honneur pour la fabrication d'art canadienne. La maison Pratte a ses magasins au numéro 38 rue Notre-Dame ouest, où elle est heureuse de recevoir la clientèle qui



M. ANTONIO PRATTE, créateur du Nouveau Piano Pratte.

s'intéresse à ses pianos. Son nouveau piano est donc exposé à ce magasin, et nous engageons vivement tous ceux qui s'intéressent à la musique d'aller l'admirer et l'expérimenter.

Récemment a circulé dans le public la fausse nouvelle que M. Pratte ne fabriquait plus. Quel meilleur démenti à apporter à ces bruits mensongers que de doter l'art canadien d'une œuvre aussi belle et aussi parfaite que ce nouveau piano, comparable, et peut-être supérieur aux meilleurs instruments des fabriques mondiales.

Achetez votre piano directement chez

Antonio Pratte

MAGASIN DE

Pianos Pratte



38 NOTRE DAME O.

MONTREAL

Près Place d'Armes

LES OUVRAGES FÉMININS



Nous commençons ce mois-ci, une série de publication de modèles de broderie, depuis les plus simples jusqu'aux plus ouvragés. Dans la composition des patrons, nous nous efforçons de répondre aux desiderata de chacune, aussi bien pour le genre que pour les capacités. Beaucoup de services à déjeuner (services de lunch), étant demandés, nous vous en présentons quatre ce mois-ci, et le mois prochain, quatre autres de formes différentes. Les centres de 20 pouces peuvent aussi s'établir ovales ; ceux de 10 pouces et de 5 pouces doivent rester ronds. Ces services que nous établissons sur très beau coton fini toile, un grand centre, 6 moyens, et 6 petits, valent \$2.50, mais pour les abonnées de la Revue Moderne, le prix sera de \$2.00, et en plus, nous leur enverrons un échantillonnage de notre broderie, pour guider dans la façon du travail. Ceci est un très grand avantage pour les abonnées. Ces mêmes services, sur pure toile soyeuse, \$3.50 en magasin et \$3.00 pour les abonnées, avec même privilège d'échantillonnage.

Le No. 8161, "Les Marguerites", vu la forme des fleurs et des feuilles, se fait au plumetis. Les petits ronds, suivant le goût de la personne, se font soit à jour, (travail à l'anglaise), et s'appellent œillets, ou se travaillent pleins, (au plumetis) et s'appellent pois.

No. 8162, "les Chrysanthèmes", mêmes explications que pour le précédent.

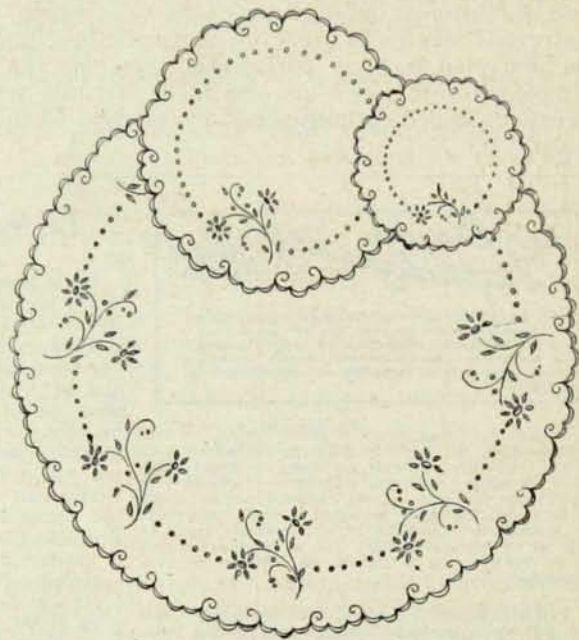
No 8163, "Les Eglantines", ressortant sur quelques barettes au richelieu, qui, en les détachant de la toile, donnent à ce service son élégance, se font au point de feston. Par conséquent le feston, entre les fleurs, ne devra pas être davantage bourré que le rebord des églantines ; les pistiles se font au point de tige, et les pois au plumetis. Le cœur des fleurs est formé d'œillets à l'anglaise.

No. 8164. Service "Les Trèfles", feront certainement plaisir aux abonnées Irlandaises. Même travail que le précédent. Les trèfles, tout entier ou seulement, si l'on préfère, les feuilles en bordure, se feront au plumetis ainsi que les nervures. Ces deux derniers modèles n'ont pas de richelieu, que les barettes qui mettent en relief les motifs principaux. Peu d'ouvrage, beaucoup d'effet. (1)

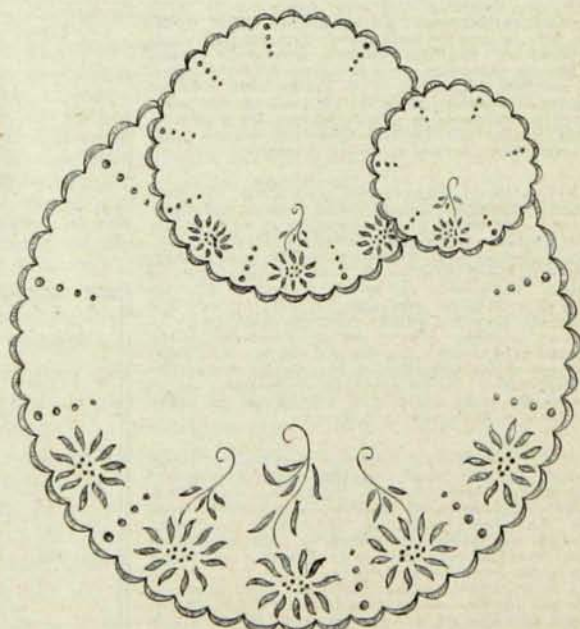
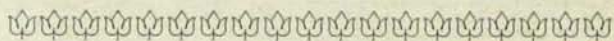
La dévouée Directrice de la Revue Moderne donne aujourd'hui des explications au sujet d'un Concours qu'elle désire organiser entre ses abonnées. A part les patrons qui paraîtront ultérieurement, les lectrices peuvent faire choix dans les différents patrons déjà parus sur les Revues précédentes, et collationnés dans notre nouvel album de broderie, envoyé franco dans tout le Canada sur réception de 35 cents.

Nous avons l'avantage de prévenir nos aimables lectrices qu'à dater du 10 mai, le département de broderie et patrons, actuellement rue Saint-Denis, sera transporté au no 340 Est, rue Ste-Catherine.

(1) L'emploi du coton M.F.A. par son lustre qui ne diminue pas au lavage, au contraire, est préférable à tout autre coton.

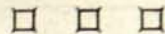


No 8161



No 8162

LES OUVRAGES FÉMININS



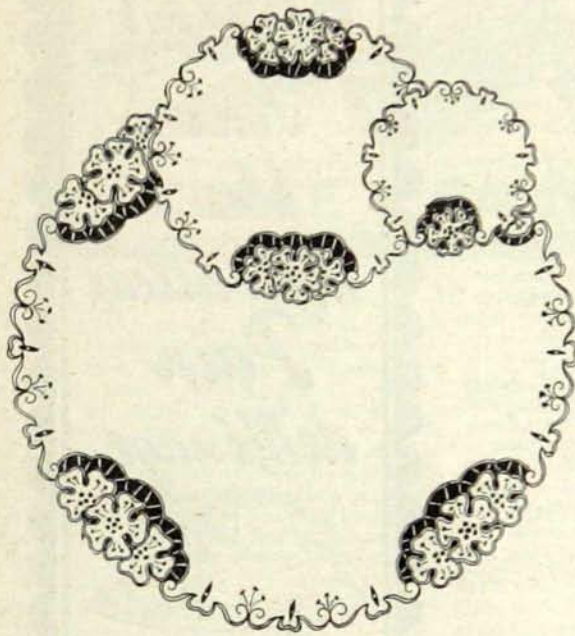
UNE INNOVATION

La Revue Moderne inaugure, avec cette livraison, un nouveau service de broderies dont elle veut faire bénéficier toutes ses abonnées et lectrices. La difficulté de se procurer, surtout à la campagne, des modèles à des prix raisonnables, préparés dans des tissus choisis sera ainsi abolie. En effet, nous venons de conclure avec la maison Raoul Vennat un traité par lequel cette maison s'engage à nous fournir tous les jolis modèles de travaux féminins, au prix exactement du gros, ainsi que nos amies pourront s'en convaincre en lisant l'avis que leur donne Madame Vennat elle-même dans les lignes qui précèdent.

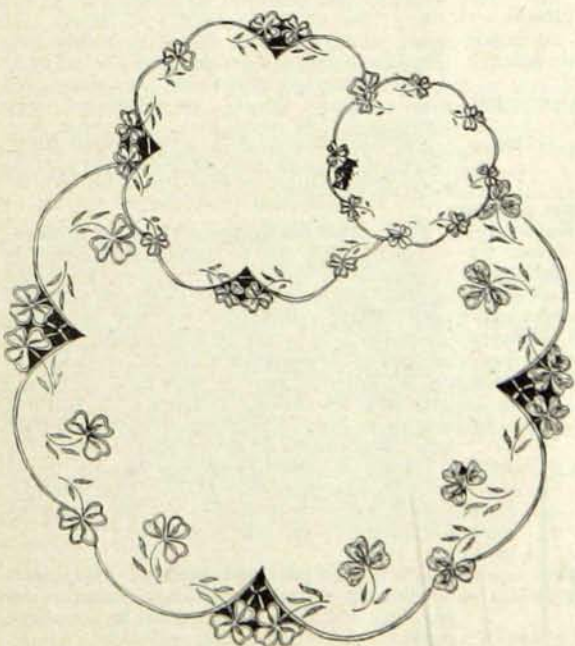
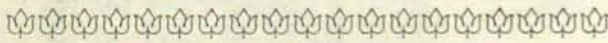
Nous croyons faire œuvre utile auprès de nos lectrices en leur offrant à des prix qui défient toute compétition, des modèles aussi distingués qu'agréables. Chaque année à une date que nous fixerons ultérieurement, nous ouvrirons pour toutes nos travailleuses un concours de travaux féminins dont les détails seront précisés dans une prochaine édition de la Revue Moderne. Des prix en argent seront alors offerts en récompense. Un jury dont Madame Vennat sera la présidente, à cause de sa haute et sûre compétence en la matière, se chargera de décerner les prix. De plus nous ferons de tous les travaux susceptibles d'intéresser des acheteuses, une grande exposition, et nous accepterons alors de diriger cette exposition et de fournir ainsi à nos amies, l'occasion qui leur manque de communiquer avec le public susceptible d'acheter leurs travaux. Nous voulons ainsi ouvrir un marché nouveau et favoriser le travail à la maison. Nous croyons que cette innovation plaira à nos lectrices, et afin qu'elles en soient exclusivement les bénéficiaires, la Maison Vennat ne consentira les réductions sur les ouvrages estampés sur toile, et tous échantillonnés dont elle vous donne aujourd'hui la description, qu'aux personnes qui présenteront le petit coupon de la Revue Moderne, ci-annexé.

Que toutes se mettent au travail, afin que nous puissions dès l'automne prochain présenter aux mont-réaleses des travaux d'art féminins exécutés avec tout le soin possible, travaux qui iront ensuite embellir bien des maisons, et dont le coût d'achat aidera peut être nombre de femmes à rendre leur vie plus agréable et plus douce.

MADELEINE.



No 8163



No 8164

Travaux féminins de la Revue Moderne

Veillez trouver ci-inclus le montant de.....
pour le modèle No.....

Nom.....

Adresse.....

Veillez présenter ce coupon avec chaque achat
à la Maison **RAOUL VENNAT**
340 Est, rue Ste-Catherine Montréal

Les Choses Féminines

par Sœur MARTHE



Cordon Bleu

Pâte feuilletée. — 1½ tasse de farine, ½ cuillerée à café de sel, 1-3 à ½ tasse de graisse. Assez d'eau froide pour faire une pâte ferme (environ 4½ cuillerées à soupe).

Mélangez et tamisez la farine et le sel. Travaillez-y la graisse soit avec le bout des doigts, soit en la broyant dans la farine avec deux couteaux. Ajoutez l'eau froide, vous servant d'un couteau pour la mélanger. Travaillez la pâte légèrement en pelote. Coupez en deux : étendez en disques proportionnés à la dimension de votre tourtière.

Gâteau Louise. — 1 tasse de beurre défait en crème ; 3 œufs, les jaunes et les blancs battus séparément. 2 tasses de sucre ; 1 tasse de lait ; trois tasses de farine ; 3 bonnes cuillerées à thé de poudre à pâte "MAGIC". Ajoutez les blancs battus en neige en dernier lieu. On peut ajouter à volonté soit des noix et du raisin. Faire cuire à un four modéré.

Pour nettoyer les légumes. — Voici le moment où apparaissent les nouveaux légumes, jeunes salades, etc. Les ménagères, soucieuses de varier le régime que le long hiver a imposé à la famille, se donnent parfois de la peine pour nettoyer convenablement les jeunes légumes des insectes qui s'y tiennent cachés. Les lavages répétés ne suffisent pas toujours. Un moyen bien facile de se débarrasser des vers, limaces, etc., consiste tout simplement à mettre tremper les légumes pendant quelques minutes dans de l'eau salée. Aucun insecte ne restera entre les feuilles.

Vol-au-vent à la châtelaine. — Faites durcir six œufs, les couper en tranches, les mettre dans une sauce au beurre ; faites simplement avec de l'eau, farine, beurre et jus de citron un bon assaisonnement. Ayez une croûte de vol-au-vent à la porte de l'étuve ; au moment de servir, la garnir avec votre appareil. Servez tel quel.

Moules au gras. — Grattez et nettoyez vos moules à plusieurs eaux, mais sans les y laisser. Mettez-les dans une casserole

pour les faire ouvrir. Détachez-les entièrement de l'intérieur des coquilles et réservez l'eau qu'elles auront rendue. Passez au lard fondu de petits champignons, saupoudrez d'un peu de farine, mouillez de bouillon parfumé à l'arôme Patrelle, ajoutez bouquet garni, poivre et sel, faites cuire à petit feu. Mettez alors vos moules et un peu de leur eau, faites chauffer et servez.

Pour utiliser les sirops qui commencent à fermenter. — Souvent des sirops employés dans les ménages et aussi les sirops pharmaceutiques fermentent un peu. On serait tenté de les jeter mauvais. Cependant, ils peuvent encore très bien être employés ; les pharmaciens eux-mêmes les jugent bons quand ils les ont fait bouillir au bain-marie. Voici comment on procède :

La bouteille contenant le sirop est placée dans une casserole dans laquelle on a mis de l'eau froide en quantité suffisante pour que le flacon baigne au moins aux trois quarts. Cette casserole est mise sur un feu modéré, et l'on peut activer un peu la chaleur quand le tout est échauffé ; on fait bouillir et l'on maintient l'ébullition pendant au moins une dizaine de minutes. Le sirop, s'il n'est pas complètement décomposé, redevient alors aussi bon que frais.



Soyons Coquettes

Pour noircir les sourcils blonds. — Voici pour noircir les sourcils une pommade d'une préparation très simple qui donnera toute satisfaction :

Baton d'encre de Chine, 8 gr., Eau de roses, 100 gr.

Triturer, mélanger, faire fondre et filtrer au tamis de soie.

Soignez vos mains : — Plus que jamais les maîtresses de maison sont appelées à faire elles-mêmes leur ménage, quitte à se salir les mains qui deviennent vite rugueuses à laver la vaisselle, frotter les parquets, etc. Voulez-vous avoir les mains blanches et douces malgré n'importe quelle besogne ? Délayez chaque matin dans votre eau de toilette quelques poignées de farine de maïs, cette pâte

douce lissera et polira votre peau sans qu'il soit besoin d'employer le savon si onéreux. Avant l'essuyage, frottez de plus vos mains avec quelques gouttes de glycérine, puis essuyez-les. Si vous avez les mains trop noires, usez du citron, ou encore d'une décoction de feuilles et de racines d'orties avec de l'eau de fontaine.

Pour avoir les mains souples et douces.

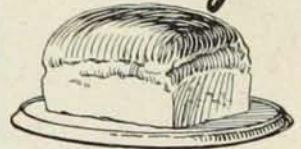
— La glycérine est, de tous les spécifiques de la peau, le meilleur pour conserver les mains souples et douces, malheureusement elle a un petit défaut : lorsqu'on en fait un usage journalier, elle jaunit un peu la peau. Voici un moyen de remédier à cet inconvénient et de fabriquer à peu de frais une excellente pâte pour les mains. Délayez à l'aide d'une spatule de bois 75 grammes de glycérine pure avec 50 grammes de savon mou, ajoutez 500 grammes d'huile d'amandes douces et 5 gouttes d'essence de vanille. Une onction, le soir avant le coucher, sur les mains en frictionnant bien fait merveille.

Contre les cors aux pieds. — Une bouillie de pain et vinaigre chaude constitue un emplâtre excellent pour guérir les cors aux pieds.

Essence de fleurs. — Prenez les fleurs dont vous voulez avoir l'essence, telles que

LES GALETTES DE LEVAIN ROYAL

Font Un Merveilleux Pain de Ménage



La Qualité la Plus Elevée Pour Au delà de 50 ans

Bovril
le puissant reconstituant



violettes, etc. ; arrachez leurs pétales et mettez ceux-ci dans un pot de grès ; sur la couche de pétales, mettez une couche de gros sel de cuisine, puis une couche de pétales et ainsi de suite, alternativement. Quand le pot est rempli, bouché avec le couvercle après avoir introduit dans le cercle du pot du mastic ou de la terre glaise afin que la fermeture soit aussi hermétique que possible ; placez dans un endroit frais et laissez pendant un mois. Renversez alors le contenu du pot dans une étamine tendue, sur un vase plus large d'ouverture que le premier. Le liquide qui passera sera de l'essence avec laquelle vous remplirez les deux tiers d'un flacon.

Celui-ci étant bien bouché, exposez-le au soleil aussi longtemps que vous voulez.

Pommade à la rose pour la chevelure.

— Axonge (graisse de porc), 10 gr. ; Huile d'œillette, 100 gr. ; Essence de rose, 2 gr. ; Essence de géranium, 1 gr.

Faites fondre l'axonge dans l'huile, au bain-marie ; colorez le mélange en fusion avec un peu de carmin de cochenille (rose) ou de rocou (jaune) ; puis ajoutez-y les essences.

Contre l'haleine fétide. — Quand elle provient d'aigreurs de l'estomac, on emploie avec succès les tablettes de charbon, ainsi composées :

Charbon de bois en poudre, 20 gr. ; Sucre blanc, 20 gr. ; Chocolat, 60 gr. ; Mucilage de gomme, 50 gr.

Assainissement des appartements neufs.

— La tradition veut qu'il soit malsain d'habiter un appartement neuf, l'humidité des plâtres occasionnant des douleurs rhumatismales. Toutefois, comme il est agréable d'être bien et proprement logé, lorsqu'on voudra sécher des murs nouveaux, on commencera par aérer les pièces en ouvrant toutes les fenêtres afin d'établir des courants d'air. Ensuite, dans chaque chambre bien close on fera brûler à deux ou trois reprises une certaine quantité de charbon de bois. On procédera à une nouvelle aération et l'appartement sera habitable.

Pour faire disparaître l'odeur des peintures, on placera quelques récipients contenant chacun environ 50 grammes d'acide sulfurique. Au bout de quelques heures l'odeur aura disparu, et il n'y aura plus qu'à ventiler les pièces.

Savon au miel. — Voici la recette d'un très bon savon qui conviendra tout particulièrement aux épidermes fragiles.

Huile d'amandes douces, 250 gr. ; Miel, 25 gr. ; Savon de Nice, 10 gr. ; Essence de bergamote, 2 gr. ; Essence d'amandes amères, 2 gr. ; Alcoolat de cochlearia, 2 gr.



Bonnes ménagères

Manière de réchauffer les biberons sans feu.

— Le soir, au moment de se coucher, remplir une marmite d'eau bouillante et la couvrir soigneusement. Puis la placer dans une caisse pleine de balles d'avoine de manière qu'elle y soit en quelque sorte enterrée. La balle d'avoine étant mauvaise conductrice de la chaleur, l'eau garde toute la nuit une température assez élevée pour qu'on puisse réchauffer les biberons en les y plongeant. Une marmite enterrée à 11 heures du soir possède encore le lendemain après-midi une température de 122 farenheit. Voilà qui n'est pas difficile et qui mérite d'être essayé.

Nettoyage des cols de vêtements.

— Verser dans un grand verre d'eau le contenu d'une cuiller à bouche d'ammoniaque. Tremper le coin d'une serviette dans cette préparation et frotter le col du vêtement avec ceinge mouillé. Il se forme alors une écume que l'on enlève avec le dos d'une lame de couteau, en appuyant assez fort pour faire sortir l'humidité. On recommence cette opération jusqu'à ce que le drap soit bien net ; généralement, il suffit de la renouveler deux ou trois fois pour obtenir le résultat voulu.

Pour nettoyer le marbre blanc.

— Pulvériser, en une poudre très fine, du blanc d'Espagne, le délayer avec une cuiller d'eau de Javel. Former ainsi une pâte compacte, frotter le marbre avant d'enlever les taches. Laisser sécher. Essuyer avec un chiffon sec, et donner le brillant en frottant avec un autre chiffon légèrement imbibé de pétrole.

Pour enlever les odeurs de légumes.

— Très souvent, quand on a épluché ail ou oignons, l'odeur reste aux mains, malgré le lavage. Il suffit de mettre quelques gouttes d'eau de Javel dans l'eau pour se laver les mains ; puis, de les frotter avec un peu d'eau de Cologne.

Remède efficace contre les rhumatismes.

— Boire à jeun, pendant les crises, une infusion de café vert (Martinique si possible), préparé à froid, de la manière suivante :

une cuillerée à bouche de grains pour les trois quarts d'un verre d'eau. Laisser mariner pendant 24 heures. Sucrez légèrement.

Taches de pétrole. — Les taches de pétrole doivent être traitées comme les taches d'huile ou tout autre genre de taches grasses. Pour les étoffes délicates, par exemple la soie des abat-jour, on emploiera l'ammoniaque, l'essence de térébenthine ou l'éther. La tache sera lavée délicatement avec un morceau de flanelle imbibée d'un de ces liquides et l'opération sera poursuivie jusqu'à complète disparition des traces grasses. On aura soin de placer sous l'étoffe un linge humide plié en plusieurs épaisseurs.

Enrouement. — Un bon remède contre l'enrouement et les extinctions de voix consiste à mettre du citron au four comme on le fait des pommes, de presser ensuite ce citron et de verser le jus épais — qu'on aura soin de battre un peu — sur des morceaux de sucre qu'on croquera de temps à autre.

Contre les dartres. — Chaque matin, à jeun, humecter d'un peu de salive du gros sel de cuisine ; appliquer sur l'endroit du visage atteint. Au bout de quelques jours, les dartres auront disparu.

Piqûres d'aiguilles et d'épingles.

— Lorsqu'on s'est piqué le doigt, la main ou n'importe quelle autre partie du corps avec une aiguille, une épingle, une épine, un poinçon, un clou, une alêne, ou tout autre instrument ou objet pointu, sans que la piqûre ait intéressé aucun organe important, il suffit de laisser saigner quelque temps la piqûre, afin d'éviter que le sang ne s'extravase sous la peau. Si le sang ne coule pas, il faut maintenir le doigt ou la partie blessée dans de l'eau aussi chaude qu'on pourra la supporter, afin de faciliter ou de provoquer même l'écoulement du sang. Mais dans aucun cas, il ne faudrait frapper sur l'endroit piqué avec un corps dur, avec un dé, par exemple, comme le font souvent les couturières lorsqu'elles se sont piquées avec leur aiguille : en meurtrissant ainsi la chair, on pourrait donner lieu à la formation d'un abcès ou d'un panaris.

Utilisation des éponges usées.

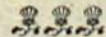
— Lorsque les éponges usées s'en vont en débris plus ou moins petits, on met ces débris à tremper dans du lait pour les bien nettoyer, puis on les passe dans de l'ammoniaque largement étendu d'eau qui dissout toute la caséine du lait ; on les rince copieusement à l'eau claire, on les fait sécher et on les enferme dans un petit sac en forme de balle confectionnée avec du tricot de coton très lâche ; on obtient ce tricot en se servant de grosses aiguilles en bois et de coton de moyenne grosseur. L'éponge, ainsi reconstituée, peut rendre encore de longs services.



Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du HORLICK'S pour collationner au Bureau ou à la Maison.



POUR LUI !



Par ALICE PUJO

(Suite)

— Si j'étais sûre, du moins, que Dick n'en souffrit pas !

— Ah ! Sybil, c'est l'expression de la vérité qui vous échappe.

Il saisit ses mains dans son ardeur.

— Alors, mon cher amour, vous seriez à moi. N'avez-vous de pitié que pour l'homme que, vous n'aimez pas ? Cela ne vous fait donc rien de me voir souffrir ?

— Je vous fais la même question. Vous n'avez pas souci d'augmenter mes chagrins ? Elle retira résolument ses mains.

— Ecoutez bien, Brian...

Elle s'était levée, elle alla à l'autre extrémité de la chambre et le regarda de là, laissant parler son regard de toute sa passion comprimée.

— Je crois que vous êtes un homme d'honneur. J'ai confiance en vous et je vous dirai tout. Peut-être alors vous ne me refuserez plus votre appui... J'ai peur de vous aimer. Oh ! je veux être franche ! Je vous aime passionnément ; non, ne bougez pas, je n'ai pas fini. Je veux garder ma foi, je l'ai promis, il m'aime, il souffre, je ne peux pas lui refuser ma main. Je me ferai violence ; oui, je sais, ce sera dur de renoncer au bonheur, à ce bonheur qui me ferait peur s'il m'était possible de l'accepter. Vous qui êtes un homme, vous aurez autant de courage que moi, vous m'aidez à accomplir mon devoir. Dites, Brian ? Je vous en supplie, promettez-moi d'essayer ?

Il cachait sa figure dans sa main, il ne répondit pas. Elle continua :

— Vous avez tant d'autres éléments de bonheur autour de vous, vous avez tout à souhait ! Vous vous distraits. L'on dit que les hommes oublient plus facilement ! Je veux vous chasser de mes pensées, chasser l'obsession de vos regards, de votre voix, fermer les yeux devant ce bonheur impossible ; et peu à peu j'espère que l'apaisement se fera, que le temps sera clément pour nous deux ; avec le temps nous oublierons...

Rashleigh, profondément remué par cet appel passionné de la jeune fille à ses instincts les plus nobles, s'approcha d'elle et lui dit :

— Je ne veux pas me laisser dépasser par vous en générosité. Que ce soit donc un pacte entre nous. Jusqu'à ce que Tremaine revienne et que vous ayez décidé ensemble ce que vous ferez, je reprendrai mon rôle de protecteur et d'ami, mais vous ne me cacherez rien de vos actes, et je vous jure que vous n'entendrez plus un mot d'amour sortir de ma bouche.

— Est-il besoin de mots ? murmura Sybil comme à elle-même, le regard perdu sur les collines à l'horizon.

— Nous savons que non, fit Rashleigh. Donc, si vous êtes décidée à aller à Londres, je vous aiderai de mon appui ; vous partirez. Londres est assez grand pour nous contenir tous deux, ajouta-t-il à mi-voix, il ne se passera plus longtemps avant le retour de Tremaine, — ou, se dit-il en lui-même, avant qu'on ait reçu la nouvelle de sa mort. Je l'attendrai.

Il lui tendit la main et serra fortement celle qu'elle lui donna :

— Adieu à l'amour, jusqu'à nouvel ordre, fit-il avec un soupir, et il quitta la chambre.

IX

EN LIBERTE

Mrs. Rashleigh, depuis l'enlèvement de sa fille, n'avait pas éprouvé un choc aussi violent que celui qu'elle ressentit lorsque Sybil lui annonça son intention de quitter le Prieuré pour toujours et d'aller vivre à Londres du produit de son travail.

Rien ne pouvait exciter chez la vieille dame plus d'estime que la pensée que cette enfant était capable de gagner sa vie en travaillant.

Mrs. Rashleigh se creusait l'esprit à s'expliquer la détermination soudaine de sa petite-fille et à un tel moment ! Comment pouvait-elle en partant abandonner les espérances brillantes que la préférence marquée de Brian devait lui faire entrevoir ? Brian serait-il capable de la suivre et de l'épouser clandestinement ? ce serait trop fort !... Non, Brian était trop fier, sa nature hautaine ne s'abaîsserait pas à un tel procédé. Il

n'avait personne à craindre ou à ménager, personne à consulter et, après tout, Sybil n'était pas une femme dont il pût avoir honte ; il pouvait la montrer au grand jour. C'est qu'il lui avait fait comprendre que ses manœuvres ne la conduiraient pas jusqu'au mariage et elle devait avoir perdu courage ; elle préférait partir que de lui donner le spectacle de sa déception. En somme, c'était une vie misérable qu'elle allait entreprendre. Mais puisqu'elle pouvait se suffire à elle-même, personne n'avait le droit de s'en plaindre. Autant valait lui accorder un consentement dont elle se passerait deux mois plus tard.

Sybil commença ses préparatifs de départ avec une hâte fiévreuse.

Les huit jours qu'elle s'était accordés pour prévenir miss Parry et faire ses adieux à Lynchester passèrent comme un songe.

Elle fut un peu surprise de voir Brian quitter le Prieuré deux jours avant elle, sous prétexte d'une visite promise à Aldershot depuis longtemps.

Le dernier moment arrivé, la jeune fille se rendit chez Mrs. Rashleigh.

Sybil tendit son front ; la douairière y mit un baiser glacial et à la fin d'un petit speech de circonstance, elle offrit cinq livres à sa petite-fille qui les refusa doucement, mais avec "son admirable ténacité", pensa Mrs. Rashleigh.

Enfin Sybil vit disparaître les figures amies, les dernières maisons de Lynchester, puis les tours du Prieuré se perdirent aussi dans le lointain ; les endroits familiers des champs et de la forêt s'envolèrent de chaque côté de sa route et la jeune fille sentit que sa vie commençait une étape nouvelle.

Son train n'était pas un express. Il s'arrêta d'abord à Wrayford, le point de jonction entre la ligne Freitsborough et celle de Londres. Ensuite il devait parcourir un espace de plusieurs milles sans arrêt et Sybil, se sentant un extrême besoin de repos, s'accota dans son coin et ferma les yeux.

Peu avant l'arrivée du train à Freitsborough, elle fut tirée de son engourdissement, car il faisait une matinée de février froide et pluvieuse ; le son d'une voix bien connue la fit tressaillir.

— Voulez-vous me permettre d'ouvrir ? disait-elle.

Sybil leva les yeux, son cœur battait à coups violents ; elle vit Rashleigh, enveloppé d'un long ulster qui le faisait paraître plus grand et plus imposant que jamais, passer la moitié de son corps dans le compartiment.

— Vous avez eu pas mal de retard, lui dit-il en manière de bonjour du ton le plus naturel. Voulez-vous venir dans mon compartiment ? il y a une place qui vous attend.

Sybil, stupéfaite par cette apparition soudaine, un peu effrayée et complètement enchantée, n'hésita pas à suivre Rashleigh sur le quai à travers la foule des paysans.

Il avait passé son bras sous le sien : de l'autre main, il portait son sac et ses parapluies.

En cet équipage, ils arrivèrent devant un coupé de première classe, dans lequel des couvertures étalées, un sac défait, des journaux dépliés dans tous les coins indiquaient que le compartiment était réservé.

Rashleigh dégagna une place pour Sybil auprès de la portière ouverte et il s'assit en

Réceptions Banquets - Noces - Excursions Pique-niques

Vous êtes assurés de faire honneur à vos obligations sociales et de procurer une intime joie à vos amis, en nous confiant vos commandes.

Téléphone : Est 2140*

Korhulu & Co. Ltd.
LIMITÉE

OUTREMONT MONTRÉAL WESTMOUNT

face d'elle. Un employé vint presque immédiatement s'assurer de leurs billets. Brian en produisit deux de première classe jusqu'à Londres ; un moment encore et le train s'ébranla. Sybil s'aperçut enfin que tout cela n'était pas un rêve.

— Je commençais à craindre de vous avoir manquée, dit Brian, les yeux fixés sur elle avec une joie non déguisée. J'avais examiné toutes les premières et secondes classes et je suivais la file du train sans grand espoir de vous découvrir. Pourquoi, au nom du ciel, vous ont-ils fait voyager en troisième ?

— Il n'y avait là personne pour discuter la question. Si l'idée m'était venue que je pouvais vous rencontrer, j'aurais pris un billet de seconde, rien que pour ménager votre amour-propre.

— Avez-vous cru que je vous laisserais faire seule votre premier voyage ? Et mon rôle de protecteur ?

Il souriait, essayant de ramener un rayon de gaieté sur son visage altéré.

— Je ne suis parti deux jours à l'avance que dans le but de vous éviter les soupçons et les réflexions désagréables.

— Vous n'auriez pas dû venir, Brian, il ne me serait rien arrivé en voyage et je trouverai miss Parry m'attendant à la gare.

— Miss Parry ne vous attendra pas. Je suis allé la voir hier et je l'ai avertie que je me chargeais du soin de veiller sur vous. Une bonne créature que miss Parry. Elle me fait l'effet de ne pas se prélasser sur un lit de roses avec ces quatre marmots et la charge de la maison sur les bras. Je me suis entendu avec elle au sujet de votre pension ; cela ne vous regarde plus.

— Oh ! non, Brian.

— Je vous en prie, Sybil, donnez à votre amie ce que vous aviez l'intention de lui donner comme cadeau à ses neveux, si vous le voulez. Je lui ai dit que j'étais chargé par ma belle-mère de m'occuper de la question d'argent, afin qu'elle n'ait pas à faire des réflexions désagréables ou qu'elle puisse croire que c'est une aumône. En réalité, je saisis l'occasion de venir en aide à une personne pour laquelle j'ai la plus grande sympathie. Vous l'aimez, Sybil, c'est tout dire.

— Vous êtes bon, dit-elle avec un regard reconnaissant.

— Vous avez une bien mauvaise mine, dit-il après l'avoir examinée d'un air soucieux.

— Vous n'êtes pas poli, répondit Sybil, en faisant un effort pour sourire.

— Vous avez une mine à faire croire que vous n'avez pas dormi depuis deux jours. Avez-vous eu une séparation orageuse avec... ?

— Non, froide. C'est tout.

Rashleigh avait placé un coussin derrière Sybil, il étendit une couverture sur ses genoux.

— Mettez vos pieds sur la banquette de face, ôtez votre chapeau et essayez de vous endormir. Je regarderai les journaux dans mon coin sans faire de bruit.

— Merci, je suis très bien comme cela, la bouillotte me sert de tabouret.

Elle ôta son chapeau, tira de son sac une dentelle blanche, la jeta sur ses cheveux et se renversa à demi, les yeux clos, plus pour éviter un tête-à-tête embarrassant que dans le but de chercher le sommeil.

Rashleigh s'abrita derrière les larges colonnes du "Times" durant quatre ou cinq minutes. Il laissa enfin retomber le journal et s'absorba dans la contemplation du doux visage triste de sa compagne.

Plus que quelques jours de doute le séparaient du moment fatal ou heureux où la destinée lui donnerait la réponse décisive qu'il espérait et redoutait également.

Si toutes les choses concordaient à amener la réalisation de ce mariage odieux, de quel

œil pourrait-il, lui, Brian, voir consommer un pareil sacrifice ? Il valait mieux mourir que renoncer à elle, car elle-même l'aimait sans comprendre la profondeur de son amour.

Le frémissement de sa main, lorsqu'elle touchait la sienne ; l'effort qu'elle faisait pour paraître calme en sa présence, ce délicieux mélange de crainte et de joie que lui causait sa vue, — de crainte de lui, d'elle-même, — qui paraissait sous sa volonté de garder sa dignité quand même, cela le pénétrait jusqu'au plus profond de l'être d'un sentiment de respect et d'admiration.

Sa nature était aussi vraie que l'or le plus pur. S'il gagnait la partie contre son rival, ce serait un triomphe véritable — mais oserait-il exercer encore son influence sur elle en cherchant à la détourner de son fiancé ? Le sacrifice qu'elle lui ferait en perdant sa propre estime ne serait-il pas trop grand ? Pourrait-elle lui pardonner de l'avoir rabaisée à ses yeux en l'obligeant à trahir ses serments ? elle en souffrirait cruellement et tout son amour, à lui, serait peut-être impuissant à la protéger contre le remords et les larmes.

Quelle destinée maudite l'avait amené trop tard sur sa route !

À la pensée du bonheur entrevu qui allait lui échapper sans retour, les yeux de Brian devinrent humides et voilés.

Tout à coup, Sybil ouvrit les siens.

— Ah ! mon ami, s'écria-t-elle, qui vous a fait du chagrin.

— Rêvez-vous encore ? lui demanda-t-il, souriant aussitôt.

— Non, vraiment !... J'ai essayé de dormir sans succès ; me voilà tout à fait réveillé.

Rashleigh jeta son journal et vint reprendre sa place en face d'elle.

— Comment vous êtes-vous quittées avec cette chère grand-mère ?

— Oh ! d'une manière fort touchante ! Nous ne nous sommes pas jetées dans les bras l'une de l'autre en sanglotant. Non. Nous nous sommes souhaité le bonjour poliment, elle m'a offert cinq livres que j'ai refusées et je suis partie. Voilà... Et vous, Brian ? comment avez-vous fait pour arriver de si bonne heure à Freitsborough, vous n'êtes donc pas allé à Aldershot ?

— Non, j'irai plus tard. Je suis parti de Londres par le rapide d'hier soir. Je suis arrivé à cinq heures du matin dans notre joli port de mer et j'ai dormi tranquillement à l'hôtel Victoria en attendant le passage de votre train.

— Vous avez passé une nuit blanche pour moi ? Vous n'auriez pas dû prendre tant de peine. Vous oubliez que, depuis ce jour, je devrai prendre soin de moi-même sans l'aide de personne. Je ne pourrai pas commencer trop tôt mon apprentissage des difficultés de l'existence.

— N'allez pas croire que cela m'a coûté des efforts inouïs ! dit Rashleigh en la regardant droit dans les yeux.

Immédiatement, elle dirigea son regard vers la portière.

— Je suis résolu à tenir strictement ma promesse, Sybil, mais cela ne m'interdit pas de jouir des éclaircies de bonheur qu'il m'est possible d'entrevoir. Allons, je vois que vous êtes dans une mauvaise passe d'idées noires. Il faudra vous en débarrasser à Londres. Je vous mènerai voir quelques-unes des attractions de notre "fameuse capitale". Ne commencez pas déjà à vous désespérer, gardez votre force pour le temps à venir, quoique j'espère que vous n'aurez pas l'occasion d'en user. Puisqu'on me considère vis-à-vis de vous comme une sorte d'oncle, je suis autorisé à vous conduire ici, et là, partout où vous en aurez envie.

— Cela me fera grand plaisir de visiter Londres ; et j'ai bien peur que ma pauvre

Taches de Rousseur

C'est le temps de vous débarrasser de ces vilaines taches.

Vous n'avez plus la moindre raison d'être humiliée par vos taches de rousseur, car on vous garantit que l'Othine double force enlève ces vilaines taches.

Achetez seulement une once d'Othine dans n'importe quelle pharmacie, faites en une légère application soir et matin, et bientôt vos verrez que les taches les plus prononcées commenceront à disparaître, tandis que les taches moins prononcées auront complètement disparu. Il est rare qu'il soit nécessaire d'employer plus d'une once d'Othine pour nettoyer la peau complètement et obtenir un beau teint clair.

Soyez bien certaine de demander l'Othine double force, car elle est vendue avec garantie que votre argent vous sera remboursé si elle n'enlève pas les taches de rousseur.

Minty n'ait pas trop le temps de m'accompagner.

— Combien de temps pensez-vous rester avec elle ?

— Comment pourrais-je le dire, Brian ? Si tout va bien, peut-être un an ou un an et demi.

— Que d'événements peuvent arriver en un an et demi ! Ma vie a été changée en moins de trois mois.

Après un silence assez long, Brian dit sans préambule :

— Sybil, j'ai pris des renseignements à l'agence Cook, on m'a appris que le "Neilgherry" était attendu le dix du mois prochain. Dans quinze jours à peine.

— Quinze jours seulement ! Que c'est près !

Il y avait dans sa voix une sorte d'appréhension que saisit l'oreille attentive de Rashleigh.

— Elle redoute son retour, — se dit-il, dois-je la laisser s'enfoncer dans les déboires d'un mariage mal assorti et m'infliger à moi-même un si affreux désappointement, tout cela pour ménager un scrupule absurde !

Il dit tout haut :

— Et bien des doutes vont être éclaircis. Il est impossible de prévoir quel changement moral la maladie désespérée de Tremaine aura opéré en lui. Il sera devenu un homme tout différent de celui que vous avez connu.

— Comme corps et intelligence peut-être ; mais son cœur est resté le même, répondit Sybil en soupirant.

Un lourd silence tomba sur eux.

Sybil ferma les yeux comme pour mettre un terme à la causerie.

Combien de fois dans les années encore à venir dut-elle rappeler le souvenir de ce voyage qui lui revint avec cette perception nette que nous laissent certains jours, certaines heures rapides de notre existence, comme pour continuer par la pensée, la durée d'un moment de bonheur trop vite envolé !

Pour Sybil, en dépit de l'ombre projeté sur le moment présent par les chagrins futurs, inévitables, en dépit de la lutte que se livraient dans son cœur les sentiments aussi ardents de son honneur de femme et de l'amour tout-puissant, ce fut un jour de bonheur sans mélange, inespéré, mais dont elle jouit désespérément pendant le cours de quelques heures brèves.

— Nous arriverons dans une demi-heure, dit Brian en regardant sa montre.

Puis, avec un irrésistible besoin d'expansion :

— Pourquoi ne pouvons-nous voyager ensemble pour la vie, ma chérie ! Comme nous regarderions couler les années dans un tranquille bonheur !



Gratis cette bague. Demandez 50 paquets de graines. Quand vendus, retournez \$3.00. Catalogue gratis. Adresse: ALLEN NOUVEAUTES St-Zacharie, Qué.

— Qui sait ! dit-elle, en remettant son chapeau, les sentiments et les hommes changent, même les meilleurs.

— Ceci est une question de caractère ou de tempérament, je ne suis pas changeant, et vous non plus, Sybil.

— J'ai presque peur de l'avoir été, murmura-t-elle.

— Vous vous étiez abusée, vous n'avez pas changé.

— Ne discutez pas, Brian, nous ne pourrions jamais arriver à une conclusion satisfaisante.

Il passa la main sur son front d'un geste las ; et, voyant approcher le terme du voyage, il commença à rassembler leurs petits colis.

Il faisait un vilain temps de brume, lorsque Sybil sauta sur le quai de Londres.

Il lui sembla mettre le pied dans une vie nouvelle. Pour le moment, tous les embarras de l'arrivée lui furent épargnés par des soins expressés.

Une voiture toute prête l'attendait ; elle n'eut que la peine d'y monter ; ses bagages furent chargés par les soins du domestique de Brian, qui avait reçu l'ordre de venir les attendre. L'adresse de miss Parry fut lancée au cocher et elle se trouva enlevée dans un espace de temps incroyablement court.

— La course n'est pas longue, dit Brian ; nous sommes à un quart d'heure de Camden-Town. Etes-vous fatiguée ? Votre cœur ne bat pas plus vite au moment de faire le grand plongeon dans l'inconnu ?

Il toucha sa main.

— Oui, vous êtes plus calme que je n'aurais cru. Vous êtes un curieux mélange de hardiesse et de timidité. Je vais vous dire adieu ici pour ce soir. Il faut que je me décide à partir demain pour Aldershot où je suis attendu. Après-demain, vous me verrez apparaître de bonne heure et, si vous êtes disposée, nous partirons en excursion dans les beaux quartiers de Londres, si le brouillard veut nous permettre d'apercevoir les maisons. J'ai laissé mon adresse à miss Parry. N'oubliez pas de me télégraphier si vous avez besoin de moi.

Pendant qu'il parlait, le cab s'arrêta devant la grille d'un jardin formé d'un rond de gazon et d'une allée de sable jaune tournant autour.

Au bruit des roues, la porte fut poussée avec une exclamation d'Araminta qui parut, la figure rayonnante, les deux bras ouverts.

Une touchante étreinte réunit les deux amies. Lorsqu'il eut vu Sybil en sûreté et répété sa promesse de revenir le lendemain, Rashleigh jeta une adresse au cocher et disparut.

X

L'ATTENTE

— Je suis si enchantée de vous voir ici, que je peux à peine en croire mes yeux, commença miss Parry, mais maintenant que vous avez ôté votre chapeau, je ne puis pas dire que je vous trouve une mine florissante, vous avez l'air de n'en pouvoir plus. Venez près du feu, je vous servirai votre thé en approchant la table. Dites-moi, qu'est-ce que Mrs. Rashleigh a dit quand elle a su que vous vouliez quitter le Prieuré ?

— Elle a cru que je n'avais pas toute ma raison, mais nous nous sommes séparées avec beaucoup de dignité des deux côtés.

Je crois qu'elle va se mettre à la recherche d'une dame de compagnie : elle ne trouvera jamais une autre Minty.

— Ah ! ma chérie, vous êtes trop partielle. Avez-vous eu des récentes nouvelles de ce pauvre Mr. Tremaine ?

— Non, rien de lui. Le capitaine Rashleigh s'est enquis de l'arrivée du bateau, du steamer, je veux dire. Il est attendu le 10 mars.

— Vous ne voulez pas dire si tôt, Sybil ?

Je suis sûre que son voyage va l'avoir tout à fait remis et qu'il voudra vous épouser tout de suite en arrivant. Ah ! ce sera une nouvelle peine de me séparer de vous !

— Je ne suis pas encore partie, Minty.

— Non, mais cela viendra, et certainement trop tôt.

— Rien encore ne pourra être arrêté au moins de quelques mois ; Dick sera probablement trop faible pour prendre une décision et tout dépendra de son frère.

Mrs. Tremaine m'a écrit plusieurs lettres très aimables ; cependant je n'ai jamais pu savoir si elle ou son mari approuvaient mon engagement avec Dick. Je me demande si je dois lui faire savoir que je suis en ville. J'aimerais bien la connaître et je n'ose pas.

Elle s'arrêta.

— Une autre tasse de thé, chérie, ce lait n'est pas encore trop mauvais pour Londres. Eh bien ! Sybil, je ne sais pas trop ce que vous devez faire. Si vous lui écrivez, ce sera comme si vous lui demandiez de venir vous voir. Prenez conseil du capitaine Rashleigh, c'est un homme du monde, il saura ce qu'il faut faire.

— Oui, c'est une idée, seulement...

— Il n'y a pas de raison qui vous empêche de lui en parler. Je ne peux pas vous dire à quel point j'ai été enchantée de la visite du capitaine. Il a été charmant la première fois qu'il est venu ; vous savez qu'il est revenu hier, il est resté longtemps, nous n'avons fait que parler de vous. S'il avait été trois fois votre frère, il n'aurait pas pu s'intéresser davantage à ce qui vous concerne. J'avais raison quand je vous disais que son amitié vous serait utile. Je comprenais que vous lui plaisiez, au regard un peu amusé avec lequel il vous suivait dans les premiers temps au Prieuré. Je suis contente que vous ayez suivi mon avis.

— Quand vous êtes partie, Minty, j'ai bien été forcée de me rapprocher de lui pour chercher protection, j'étais si désolée de mon isolement !

— Ma pauvre chérie ! C'est bien heureux que le capitaine se soit trouvé là pour me remplacer.

Sybil soupira profondément et ne répondit pas.

— Vous êtes fatiguée, ma chère petite ; montons à votre chambre ; je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas les moyens de vous la donner plus belle.

C'était un grand changement, au lieu du train de maison élégant et facile du Prieuré, de se trouver transportée subitement dans l'humble intérieur, étroitement ordonné, qu'elle devrait partager avec de pauvres gens aux habitudes mesquines réduites aux proportions de leur médiocrité. Cependant, personne n'eût vécu sous le toit de Thomas Parry sans y être pénétré d'un sentiment de bien-être particulier : on sentait en toutes choses un large esprit de générosité qui aurait mis à leur aise les plus timides.

La jeune fille descendit une demi-heure plus tard, elle trouva toute la famille réunie dans le petit parloir.

Et la pauvre enfant sans famille prit sa place naturellement dans ce milieu paisible ; les rayons affectueux de ces yeux amis agissaient comme un baume ; elle sentit un grand calme descendre en elle et oublia pour un soir son chagrin dévorant dans les douceurs de la famille.

La chance daigna favoriser Rashleigh le matin de son retour à Londres.

Il faisait un temps sec, un froid vif et un clair soleil d'hiver qui semblait sortir exprès du brouillard, afin de prêter un attrait de plus aux beautés de la grande ville qu'une jeune provinciale émerveillée devait explorer au bras de son amoureux. Sybil finissait à peine de se parer de sa plus belle robe quand la petite Hetty vint lui dire d'un air confidentiel :

— Le monsieur attend dans le parloir.

Sybil s'avança sur le palier et appela doucement Araminta du haut de l'escalier. Elle la pria de venir le plus tôt possible la rejoindre dans le salon.

— Suis-je venu trop tôt ? lui demanda Rashleigh venant vivement à sa rencontre.

— Non, je vous attendais.

— Vous avez cent fois meilleure mine que le jour où nous avons voyagé ensemble. Quand cela ? L'année dernière, ou il y a une semaine ?

— Trente heures, je crois, répondit-elle en essayant de rire d'un air gai, et mon temps a été bien employé. J'ai dépaqueté toutes mes affaires et donné une place à chacune. Le désordre me rend malade.

— Etes-vous confortablement installée, au moins ?

— Je suis très bien, merci. Vous n'avez pas froid ? J'ai dit à Minty de ne pas allumer de feu dans cette pièce aujourd'hui, puisque nous devions sortir immédiatement. Seulement, Brian, si vous n'avez rien de mieux à faire...

— Je n'ai rien à faire à Londres que de passer mon temps avec vous et le temps est supportable.



ROTIS JUTEUX ET TENDRES

Le nouveau rôtisseur ovale en aluminium DURO conserve et accentue la saveur de toutes les viandes. S'arroasant automatiquement et assez vaste pour contenir une grosse dinde.

Demandez à votre fournisseur de vous faire voir les articles en aluminium DURO.

Agents des ventes dans la Province de Québec.

La Cie des Nouveautés, Enrg.

211, rue des Fossés, Québec, P.Q.



— Alors nous ferons bien de partir. Je voudrais voir beaucoup de choses. Notre temps sera limité. Je suppose que vous repartirez bientôt pour Lynchester ?

— Rien ne me presse. Et pour l'amour de Dieu, Sybil, tâchons de profiter des derniers bons moments que nous avons à passer ensemble.

Miss Parry entra sur ces paroles. Brian la salua avec la plus aimable cordialité.

— Vous nous prendrez quand nous reviendrons, miss Parry. Ne nous attendez pas de trop bonne heure. Il faut que Sybil fasse connaissance avec les curiosités de la capitale et peut-être, pour finir, avec l'opéra au Grand-Théâtre.

— Si vous voyez tout cela en un jour, dit miss Parry, vous ne laisserez rien pour demain. Puisque vous parlez d'aller au théâtre, prenez la clef de la grille, Sybil, nous nous couchons de bonne heure.

Sybil disparut dans l'intention de revêtir son manteau et son chapeau.

— Tous mes compliments sur sa bonne mine, miss Parry, dit Rashleigh en faisant un signe du côté où Sybil venait de sortir. Je l'avais quittée l'autre soir dans un triste état.

— Ah ! ce n'est pas étonnant, c'est pour elle un temps d'épreuve difficile à traverser. Et pourvu que tout cela se termine bien ! Que ce pauvre Mr. Tremaine nous arrive vivant. Vous l'avez connu, monsieur ? Un si charmant garçon, si gai, si brillant ! Juste le mari qu'il fallait à Sybil. Ce sera un couple parfaitement assorti. Il serait bien à souhaiter que ce jeune homme se rétablisse. Enfin, avec la jeunesse on peut toujours espérer.

— Ah ! Sybil, vous voilà ! Partons vite. Pensez à ce que nous voulons faire. Bonjour, miss Parry !

Rashleigh avait laissé son cab à la porte ; ce fut avec un sentiment de triomphe qu'il se vit emporter dans la direction de Westminster à côté de ses amours.

— A quel théâtre irons-nous ? En préférez-vous un autre que l'Opéra ?

— Oh ! pas ce soir, Brian ! ce sera pour un autre "jour heureux".

— Mais cela ne vous empêchera pas d'y aller un autre jour : tous les soirs, si vous le voulez ; il y a tant de choses à voir !

— Tous les jours ! A quoi pensez-vous ? Il ne faut pas me mettre dans la tête des idées extravagantes.

— J'aurais trop à faire ; et je vous aime autant en raisonnable petite femme que vous êtes. En outre, vous ne montrez pas une grande disposition à adopter mes idées.

— Suis-je donc si obstinée, Brian ?

Il serait trop long de raconter cette journée et toutes les autres que nos amoureux passèrent ensemble. Tout cela était rempli de charme et de nouveauté pour Sybil.

Cependant la nouveauté de se trouver en ville, l'intérêt vif et intense qu'elle prenait à toutes les merveilles de la civilisation qui lui étaient inconnues, l'aidaient à supporter l'attente.

Rashleigh était presque irrité de remarquer à quel point elle se laissait distraire d'elle-même et de lui par la variété des agréments de la ville.

Un soir qu'ils rentraient en voiture, Brian lui dit :

— Maintenant, faites-moi le plaisir de penser à ce que nous verrons demain.

— Demain ? laissez-moi me reposer. J'ai besoin de réfléchir et de savoir où j'en suis. J'ai à peine eu le temps de penser ces jours derniers.

— Cela vaut mieux, Sybil, dit-il en se penchant et s'aventurant à prendre sa main. Vous ferez aussi bien d'éviter les pensées jusqu'au moment où le temps de l'action sera venu.

Sybil garda le silence ; elle retira sa main doucement et ils arrivèrent ainsi devant le cottage de Camden Town.

Rashleigh fit descendre sa compagne et lui dit :

— Donnez-moi la clef, j'ouvrirai, tout le monde dort.

— Bien doucement, Brian. Minty a le sommeil si léger !

Une bougie avait été posée sur la table du corridor servant d'entrée. Rashleigh frotta une allumette et, après avoir hésité une seconde, il suivit la jeune fille dans le parloir.

— Ainsi, vous ne me voulez pas demain ?

— Non, vraiment, j'ai à terminer des tabliers que je veux donner aux petites filles. Je n'ai rien fait d'utile depuis que je suis arrivée. Je crois que j'avais complètement oublié le passé... et l'avenir.

— Moi aussi, fit-il à mi-voix. J'avais totalement oublié ! Mais ne vous ennuyez-vous pas à mourir ici quand vous n'êtes pas en courses avec moi ?

Sybil laissa échapper son joli rire clair d'autrefois.

— Savez-vous, Brian, que je vous trouve d'une fatuité !

— Oh ! non, je ne suis pas fat ! Si je l'avais été, vous auriez réussi à présent à m'en guérir. Ce n'est pas une fatuité de supposer que vous vous amusez davantage à vous promener dans Londres, même avec moi, qu'à vous morfondre seule dans ce trou.

— Ah ! s'écria-t-elle, je hais la solitude ! J'ai si peur d'être ressaisie par mes atroces pensées. Non ! n'appellez pas un trou cette chère maison. On y sent encore l'ombre d'une grande douleur, mais il peut contenir tant d'éléments de bonheur dans ce pauvre logis ! Plus je connais la vie, Brian, et plus je suis convaincue qu'elle peut paraître douce, même dans la pauvreté. Je ne veux pas dire la pauvreté absolue. On doit mettre tant d'intérêt, de fierté, d'activité à tirer le meilleur parti des plus petites choses. Puis l'éducation des enfants qui vous récompense en tendresse et en gentillesse des peines qu'ils coûtent ; enfin ce succès lent qui est le résultat des efforts continus.

— Vous rêvez sans doute à un cottage embelli de l'amour de Tremaine, interrompit Rashleigh d'un ton ironique.

— Non, répondit-elle, je pensais à Minty et à ses enfants. Mais je pense si souvent, oh ! si souvent, à Dick.

Elle s'était assise sur la première chaise venue auprès de la bougie et elle appuyait son front dans sa main.

— N'y a-t-il plus de place pour personne dans vos pensées, Sybil ?

— Vous y êtes aussi constamment ! dit-elle d'un accent désolé. Brian, reprit-elle avec plus de fermeté, nous ne nous sommes pas aperçus que les jours s'écoulaient. Il sera en Angleterre dans quatre ou cinq jours. Laissez-moi me préparer à le revoir. A moins que vous ne vous amusiez à Londres ou que des affaires vous y retiennent, vous n'aurez plus rien à faire ici.

— Vous voulez dire que je ne vous verrai plus, vous me renvoyez !

— Oui, c'est une grande faiblesse que j'ai eue de vous garder si longtemps.

— Ainsi, c'est fini de nos tête-à-tête, de nos excursions, de nos parties de théâtre, déjà !

— Il le faut. Quand Dick sera revenu, je veux être toute à lui. Mon temps, ma personne, mes pensées lui appartiennent exclusivement. Vous le voyez, il vaut mieux partir.

Rashleigh s'était mis à marcher nerveusement. Sybil, les mains croisées, le suivait d'un regard suppliant.

— Le peu de plaisir dont nous jouissons est si chèrement acheté par le chagrin qui se prépare ! Et pour moi la pensée de mal faire

DOULEURS ATROCES, GRAMPES

Absolument soulagées par le
Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Eberts, Ont.—"J'ai commencé à souffrir de crampes et douleurs au bas-ventre à 11 ans; je devenais si nerveuse que je ne pouvais rester couchée, et je criais de douleurs. Ma mère faisait venir le médecin, pour qu'il me fasse prendre quelque chose. Mariée à 18 ans, j'ai quatre enfants bien portants, mais j'ai encore des douleurs au côté droit. Epouse d'un cultivateur, j'ai plus d'ouvrage que j'en puis faire. J'ai pris trois bouteilles du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et tous les jours je m'aperçois que cela me fait du bien. C'est ma belle-soeur qui, ayant pris de votre remède pendant quelque temps, et employant votre "Sannative Wash", m'en a parlé, et maintenant je le recommande, car j'en ai retiré un grand soulagement."—Mme Nelson Yott, R.R.1, Eberts, Ont.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est un remède pour les maladies propres aux femmes. Il a été employé depuis près de cinquante ans, et des milliers de femmes ont, comme Mme Yott, éprouvé beaucoup de soulagement par l'emploi de cet excellent remède.

Si vous souffrez d'irrégularité, périodes douloureuses, nervosité, maux de tête, de dos ou mélancolie, vous devriez prendre immédiatement le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Il est excellent pour fortifier le système.



FÈVES au LARD CLARK

Toujours tendres sans être molles.—Mets délicieux et nutritif.
Choix de sauces: tomates, Chili ou ordinaire.

"Canada approved" sur chaque boîte.

En vente partout.

W. CLARK Limited - - - MONTREAL
ETABLISSEMENTS A MONTREAL, P. Q. 50-5001, P. Q.
11, CARRIAGE WAY, TORONTO, CAN.

empoisonne toute ma joie. Si vous partiez, je serais soulagée d'un tourment. Vous ne pouvez pas être ici lorsque...

— Il faut que vous me promettiez d'accepter tous les délais, de rechercher tous les moyens de retarder... la catastrophe finale...

— C'est impossible ! Si Dick veut m'épouser tout de suite et que rien ne s'oppose à notre mariage, je l'épouserai, et sans délai. Elle pâlisait de plus en plus.

— Ne voyez-vous pas que je ne puis pas faire autrement ; que ce sera honteux de l'abandonner maintenant ! Et toutes ces luttas me tuent. Je veux en finir le plus tôt possible. Ayez pitié de moi, Brian.

Elle s'était levée, immobile et tremblante ; elle fixait sur les siens ses yeux sombres et secs, éloquentes d'une douleur profonde.

— Pardon, Sybil ; je vous torture. Je suis honteux de moi-même. Que voulez-vous que je fasse ? Que je vous quitte ?

Sa voix s'était adoucie.

— Oui, jusqu'à ce que nous sachions... Je vous avertirai si...

Elle s'arrêta les lèvres tremblantes.

— Je partirai, dit-il vivement. Je partirai demain. Promettez-moi seulement de m'écrire si je vous étais nécessaire. Faites ce que vous jugerez le mieux, ma chère bien-aimée. Ma vie dépend de vous, du moins tout ce qui fait la vie digne d'être vécue. Adieu, Sybil. Je veux espérer quand même.

D'un mouvement doux, il la prit dans ses bras, il baisa lentement ses yeux d'où débordaient les larmes, et sortit sans retourner la tête.

Une minute après, elle entendit un bruit de roues. Il était parti, elle ne le reverrait plus ! Elle retira la main qui comprimait sa poitrine et, posant son front sur la table, affaissée sur sa chaise, elle sanglota tout bas.

— Eh bien ! ma chère, commença miss Parry, le lendemain matin, où allez-vous aujourd'hui ?

Araminta, en regardant Sybil, pensait qu'un jour de repos lui serait bien nécessaire.

Sa petite amie avait les yeux cernés, les joues pâles et, malgré sa volonté de secouer sa torpeur, elle paraissait faire un effort pour prononcer chaque parole.

— Nulle part, Minty, j'ai été bien peu courageuse depuis mon arrivée ; je vous ai laissé toute la charge de la maison et des enfants ; je vais prendre d'autres habitudes, maintenant que Brian ne sera plus là.

— Le capitaine est parti ?

— Il a dû partir ce matin, dit Sybil en détournant ses yeux du regard d'Araminta.

Au même moment, un coup de sonnette se fit entendre.

Araminta restitua vivement son couvercle à la théière et enleva le plateau avec dextérité.

— J'espère que Martha fera entrer au salon si c'est une visite, dit-elle à mi-voix.

— Oui, et une belle visite, dit Sybil qui avait soulevé un coin du rideau. Il y a un coupé à la porte avec un cheval magnifique.

— Ah ! mon Dieu ! dit Araminta, en portant les mains à sa tête : et je suis encore en bonnet de nuit.

Au même moment, Martha passa sa tête par la porte entr'ouverte :

— Une dame pour vous, miss.

— Pour moi !

Sybil entra au salon assez intimidée.

Elle vit devant elle une belle dame couverte de fourrures. Sa taille était au-dessus de la taille moyenne ; son âge de quarante à quarante-cinq ans, et tout son ensemble portait un cachet de tranquille distinction.

— Miss Carew, je suppose ? commença-t-elle. Je suis obligée de me présenter moi-même : mistress Tremaine. Je n'ai eu votre adresse qu'hier, c'est ce qui m'a empêchée de venir plus tôt.

Le cœur de Sybil battait, une vive rougeur monta à ses joues, elle tendit la main à la visiteuse en disant avec autant de calme qu'elle put :

— Je vous remercie d'être venue, madame.

Elle avança un fauteuil pour Mrs. Tremaine. Celle-ci tenait son regard attaché avec insistance sur la jeune fille.

— J'ai un message à vous remettre, miss Carew, une lettre de mon beau-frère qu'il a envoyée dans la dernière que nous avons reçue. Il me donnait votre adresse à Londres en me priant de porter sa lettre moi-même pour être plus sûr que vous l'avez à temps. Il ne savait pas au juste si vous aviez quitté Lynnchester comme vous le lui annonciez dans votre dernière lettre.

— Je suis à Londres depuis une douzaine de jours, madame. J'aurais voulu venir vous voir la première, mais... j'ai été très occupée.

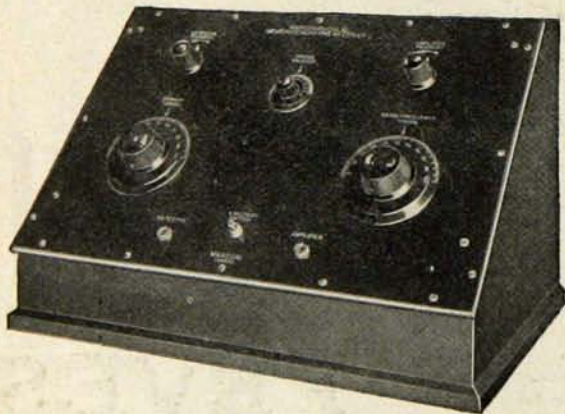
Elle se raidit contre le souvenir des derniers jours passés ; elle regarda Mrs. Tremaine qui l'observait toujours attentivement.

— Voici la lettre de Richard, miss Carew ; voulez-vous en prendre connaissance ? J'espère qu'il ne vous dit rien de particulier sur son état que nous ne sachions déjà.

Sybil, avec des doigts tremblants, déplia la feuille et lut :

(A suivre)

Avec ce Récepteur vous jouirez du Radio



DISPOSITIF
PARTICULIER

Cadre de Réception Intérieur (Loop)
ne cause pas de ré-émission
Circuit de Pont.

Vous serez fier de le montrer à vos amis. Il attrappe les postes lointains — et toujours avec les mêmes ajustements. D'un fonctionnement simple et d'un ton très clair et fort — dans un joli cabinet d'acajou qui ajoute à l'apparence de toute pièce.

Ecrivez pour notre livret "FE" qui décrit complètement tous les appareils Marconi.

MARCONIPHONE

III

(Neutrogénérateur)

The MARCONI WIRELESS TELEGRAPH COMPANY OF CANADA, LIMITED
M O N T R E A L

La Croisière Idéale



Le voyage de repos par excellence durant vos prochaines vacances d'été. Traversez

Les Grands Lacs

sur un navire du Pacifique Canadien, de Port-McNicoll à Fort-William, en passant par le Sault Ste-Marie. Visitez nos grandes mers d'eau douce en suivant la route des hardis découvreurs d'antan.

Allez-vous dans l'Ouest?

La croisière des Grands Lacs rompra alors la monotonie d'un long trajet en chemins de fer.

**BILLETS ET RENSEIGNEMENTS AUX BUREAUX DU
PACIFIQUE CANADIEN**

COMMUNITY PLATE



Service à dîner de Mme J. K. L. Ross

© 1924 ONEIDA COMMUNITY, LTD.

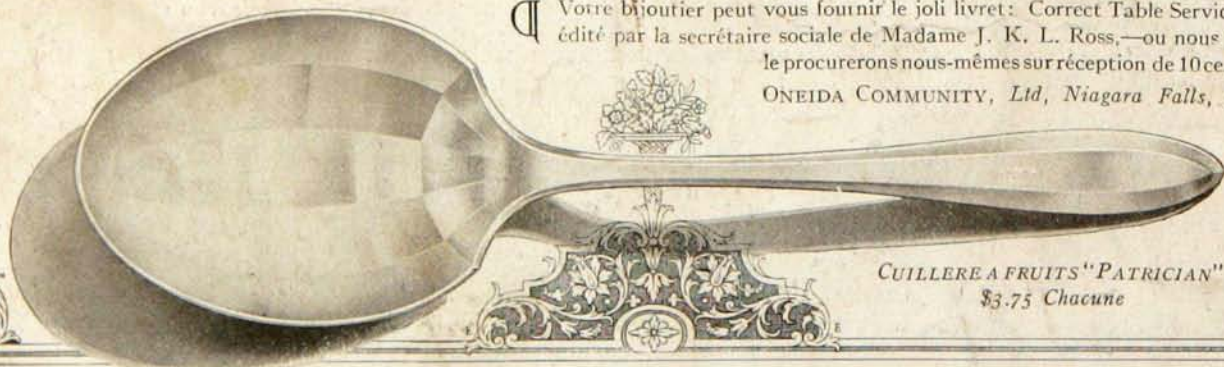
SI QUELQU'UN était obligé d'expliquer par un seul mot la grande vogue des argenteries COMMUNITY PLATE, le mot qu'il emploierait serait probablement: "Universalité".

Dans le nombre de dessins exquis des COMMUNITY, chaque femme en trouvera un qui satisfera son

goût particulier. Les belles qualités pratiques des COMMUNITY, ne laissent aucun doute sur leur valeur.

Le *Parfait Service* du COMMUNITY PLATE n'a pas omis un seul article pouvant rendre plus attrayante une table bien garnie.

☞ Votre bijoutier peut vous fournir le joli livret: *Correct Table Service* — édité par la secrétaire sociale de Madame J. K. L. Ross, — ou nous vous le procurerons nous-mêmes sur réception de 10 centins ONEIDA COMMUNITY, Ltd, Niagara Falls, Can.



CUILLERE A FRUITS "PATRICIAN"
\$3.75 Chacune